

JEAN-LOUIS OMER

Le Christ décrypté

LE SAINT ET LE JUSTE
RÉFLEXIONS SUR LA PRÉSENCE
IMMANENTE DE JÉSUS-CHRIST

FORCEFRANCE ÉDITIONS

Le Christ décrypté

Du même auteur
L'Antirépublique-1
L'Antirépublique-2
La Terreur à l'ordre du jour

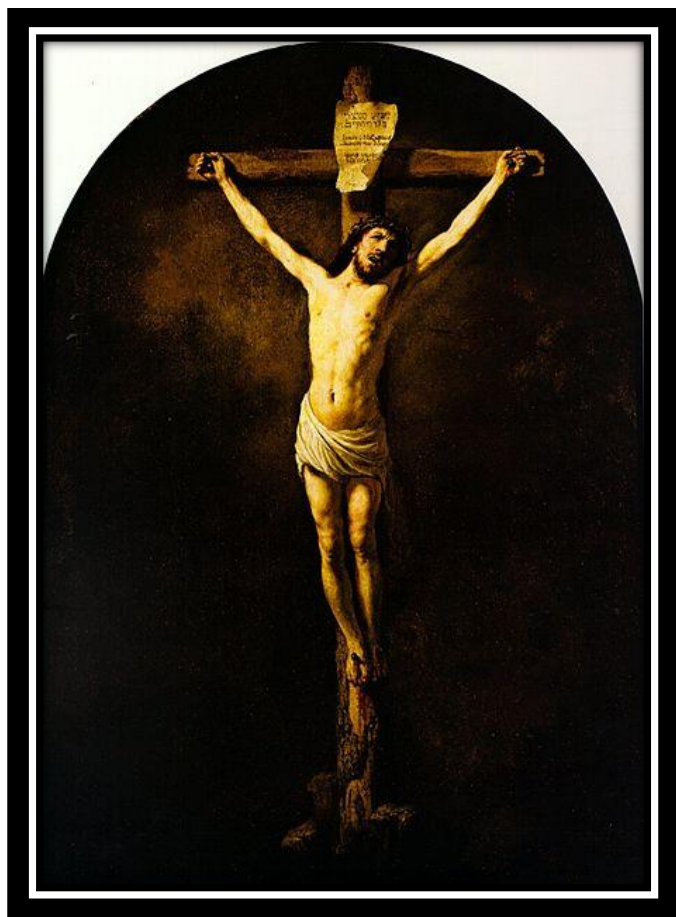
Le Christ décrypté
1^e éd. 2006 – ...

JEAN-LOUIS OMER

Le Christ décrypté

LE SAINT ET LE JUSTE
RÉFLEXIONS SUR LA PRÉSENCE
IMMANENTE DE JÉSUS-CHRIST

FORCEFRANCE



Le Christ en Croix de Rembrandt

Collégiale du Mas d'Agenais

Dans la classique opposition entre la nature humaine et la nature divine de Jésus-Christ, les artistes, au cours des siècles, ont surtout cherché à exprimer la divinité du Christ en lui donnant l'aspect d'un héros, en le revêtant de signes extérieurs humainement valorisants. Le Sauveur du monde doit impressionner par sa beauté et sa stature. Rembrandt le ramène à sa nature humaine, et lui fait souffrir sur la Croix la souffrance de l'homme. Cette souffrance terriblement humaine devant la mort, cette peur, cette angoisse qui l'étreint jusqu'à la sueur froide, ne le quitte jamais et se manifeste violemment au jardin de Gethsémani, juste avant son arrestation par les gardes du Temple.

« *Mon âme est triste à en mourir* », dit-il aux disciples qui ne comprennent pas son angoisse et s'endorment. Puis s'adressant dans sa prière à son Père, il dit : « *Mon Père, est-il possible que cette coupe [la coupe du sacrifice ultime] passe loin de moi ?* ». Enfin, sur le martyre de la Croix, au moment de son dernier souffle, dans la pénombre qui s'abat sur le Golgotha, ce cri lancé comme un appel de détresse : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Mais la souffrance ne saurait triompher. La Résurrection survient à la suite du martyre ; elle nous montre un Jésus redevenu le Fils divin en Gloire, s'élevant dans les Cieux, laissant au monde un message d'amour, de pardon, d'espérance.

Rembrandt rompt avec la tradition du Sauveur du monde qui ne doit pas montrer sa faiblesse et demeure impassible devant la mort ; cependant Jésus est encore de condition humaine ; le peintre le représente comme « *un homme qui s'est revêtu de la nature la plus modeste, sans fierté et sans arrogance, semblable aux plus pauvres, qui n'a pas voulu emprunter l'éclat surnaturel des anges, afin que les timides et les déshérités viennent à lui sans honte et sans crainte.* » (Brion)

Parfois on analyse sa représentation physique, totalement inconnue, dans un excès contraire en le décrivant comme un être chétif, misérable ; au seuil de l'agonie, il est certes normal d'avoir une profonde expression de douleur ; mais dire qu'il était chétif et misérable est contredit par les Évangiles eux-mêmes : Jésus a travaillé avec son père comme charpentier, ce qui lui a probablement conféré une plastique physique de jeune homme robuste. Quelles que soient les hypothèses avancées, ce n'est certainement pas un souffreteux qui a chassé les marchands du Temple ; au-delà même de sa personne, il a bien fallu qu'il en impose physiquement pour que ces marchands, probablement un peu gênés, et les quidams empruntant abusivement le parvis du Temple, ne se soient pas ligüés contre lui, alors qu'il n'avait aucune autorité du Sanhédrin à agir de la sorte.

La question récurrente qui se pose devant cette œuvre sommitale du maître de Leyde, d'une valeur tant artistique que vénale considérable, est de se demander comment et pourquoi au lieu d'être à l'abri dans un musée sûr prévu à cet effet, il a échoué dans un village du Sud-Ouest de la France, en bordure de Garonne. Égaré à Dunkerque dans une vente publique, le tableau aurait été acquis par un officier impérial de Napoléon I^{er}, Xavier Duffour, puis offert par celui-ci à la paroisse du village dont sa famille était originaire.

Pour les athées, les athéologues, les hérétiques, les païens, les apostats, les agnostiques, les schismatiques, les anticléricaux, les anticalotins, les libertins, les libres penseurs, les esprits forts, les rationalistes, les matérialistes, les hédonistes, les incroyants, les mécréants, les impies, les obscurs, les suppôts de Satan, les illuminés de Lucifer, les adorateurs de Belzébuth, les blasphémateurs, les profanateurs, les iconoclastes, les infidèles, les tièdes, les indifférents, les incrédules, les sceptiques, les idolâtres, les superstitieux, les fétichistes, en ai-je fini ?... Et pour moi-même pauvre de moi, qui suis le tout du rien et le rien du tout.

*

“*Mais le Fils de l’homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?*” (Lc 18, 8)

« Le Saint et le Juste ». C’est ainsi que Pierre nomme Jésus s’adressant aux Juifs dans les Actes, à propos de sa crucifixion. Voici le passage : « *Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez réclamé pour vous la grâce d’un assassin, tandis que l’initiateur de la vie, vous l’avez tué, celui-là que Dieu a ressuscité d’entre les morts ; nous en sommes, nous, les témoins.* » (Ac 3, 14-15)

PRÉFACE

Lorsque j'ai commencé à rédiger la première édition du *Christ décrypté*, je me suis ingénument laissé piéger par les circonstances comme un débutant un peu naïf et maladroit, publiant de fait une sorte de brouillon ou ébauche qui n'était ni fait ni à faire, mais à refaire et... parfaire.

Je suis resté longtemps perplexe avant de me décider à le reprendre : je n'étais plus certain d'en maîtriser l'aboutissement ; non seulement je n'étais plus certain de la maîtrise, mais qu'est-ce qui m'autorisait, en titre, à entreprendre une telle prospection, alors que je ne suis ni théologien, ni religieux, ni expert en la matière, tout au plus un catholique basique, qui n'a même pas pour lui d'être un modèle d'assiduité dans la pratique religieuse, en dépit d'une foi en tous points intacte.

Cependant la relecture de certains feuillets me suggérait que mon initiative ne devrait pas manquer d'intérêt, dans un monde de plus en plus voué au néopaganisme de nos temps modernes, où toute vérité transcendante est remise en question, faisant place à un nihilisme transgressif généralisé qui bouscule les traditions les mieux établies, relativise et subjectivise les notions les plus avérées, les plus éprouvées par l'expérience humaine.

L'idée de reprendre le chantier faisait son chemin, prévoyant de ramener le contenu à son objectif initial, c'est-à-dire en éliminant la partie traitant de l'Ancien Testament, puis tous les éléments de doctrines et autres questions profondes qui eussent nécessité un traitement séparé et approfondi, toute la partie que l'on définit sous le nom de Doctrine du salut : le péché originel, l'amour, la grâce, la justification par la foi ou par les œuvres (l'antinomie saint Paul, saint Jacques, qui n'est qu'apparente quand elle fait intervenir la grâce), etc. Je m'en suis donc tenu à l'approche d'origine visant à atteindre la compréhension du néophyte, ou celui qui, pris par le doute, cherche à se remettre en question, à pousser plus loin la réflexion.

Quelques années plus tard, ma détermination allait se renforcer avec la montée en puissance de l'islam, en France comme dans toute l'Europe, corrélative à l'immigration de masse incontrôlée, conséquence complice des autorités politiciennes de notre République, mais aussi, conséquence encore plus condamnable, avec l'assentiment irresponsable de l'Église conciliaire qui semble ne plus savoir distinguer le sens mystique d'une religion. Dans le même temps, un véritable bouleversement sociétal faisait une irruption foudroyante sous la présidence Hollande, bien engagé par ses prédécesseurs, avec le « mariage » homosexuel déjà en puissance dans le PACS et l'avortement ; puis l'arrivée simultanée de l'idéologie du genre ou transgenrisme LGBTQ+, du déconstructivisme des « stéréotypes » patriarcaux, des apports ultérieurs résumés sous le nom de wokisme, etc., qui ne sont après tout, sous divers aspects, que des avatars du satanisme diffusés jusque dans les écoles primaires, voire les maternelles ; ces perversions morales et sociétales seront confirmées et augmentées sous la présidence de son successeur Emmanuel Macron ; avec celui-ci, ce sera dans le foulée l'euthanasie, la PMA, la GPA, la loi abusivement dite « bioéthique », jusqu'à inscrire l'avortement dans la Constitution, au total une véritable agression anthropologique perpétrée contre l'espèce humaine, véritable blasphème contre le Dieu créateur, le tout accompagné de ce qu'il faut de propagande agressive d'un côté et de censure de l'autre.

Au point où nous en sommes, il n'y a aucune raison de s'arrêter en si bon chemin : la suite à envisager sera-t-elle la polygamie ? Faudra-t-il s'attendre au retour de la magie ? À l'institutionnalisation de la pédocriminalité, de la zoophilie ? Puis, couronnement de la perversion, de l'inversion satanique au plus haut point et envisager les crimes rituels, les sacrifices humains ? Et enfin l'anthropophagie sacrée avec les prostituées du même nom, les banquets de chair humaine, comme au bon vieux temps des civilisations (religions ?) préchrétiennes que combat le message si lumineux de Jésus-Christ ?...

À cette situation d'effondrement d'ordre moral, spirituel, civilisationnel, il convient d'ajouter la multiplication des attaques contre la religion catholique, tant en Europe que dans les pays du Moyen-Orient et ailleurs dans le monde : agressions contre les

religieux, les fidèles, profanation des lieux de culte et des cimetières chrétiens, déprédations voire destruction des églises, atteintes de plus en plus violentes et acharnées contre tous les symboles du christianisme, là aussi comme au bon vieux temps de la Révolution française et de sa fille aînée, la République maçonnique athée et anticléricale.

Plus le temps passait, plus les événements confirmaient et justifiaient ma démarche initiale ; les conséquences prévisibles et profondément dévastatrices du concile Vatican II se faisaient sentir de plus en plus : chute de la pratique religieuse et des vocations sacerdotales, fermeture de séminaires, désertion des lieux de culte, corruption de la doctrine catholique, désacralisation de la liturgie, affadissement de la spiritualité, perte du sens moral, scandales sexuels relatifs aux pratiques de certains prélats moralement pervers ; bref, une plongée dégénérative de cette Église catholique romaine qui se désigne aussi « Corps mystique du Christ » ou « Épouse du Christ » (1) ; une descente aux enfers dénotant l'intrusion de la franc-maçonnerie, du freudo-marxisme, et le long travail de sape d'une dérive modern-progressiste mortifère ne pouvant en fin de compte aboutir qu'à sa propre disparition. Ce qui, on s'en doute, n'aurait pas manqué de réjouir les adeptes du Malin. Mais attention aux victoires à la Pyrrhus !

*

L'Église catholique, en tant qu'Institution sainte, a pu accomplir une œuvre séculaire rayonnante et bienfaitrice, une œuvre colossale, monumentale, tant qu'elle a fait cause commune avec la royauté (496-1789), exprimant toute la richesse spirituelle et morale qu'elle portait dans cette dualité temporelle ; elle continuera encore durant un siècle avec le Concordat (1801-1905). Mais à la suite du scandaleux ralliement de l'Église à la République (1892), et la séparation des Églises et de l'État (1905), l'Église de France, puis l'Église catholique dans son ensemble vont trahir la profession de foi de saint Pierre, se laissant contaminer par tous les poncifs pharisiens de la modernité que Jésus et les Apôtres combattaient déjà en leur temps, pour devenir, cent ans plus tard, avec les conséquences de Vatican II, une vierge folle dans un bateau ivre ayant perdu

jusqu'à sa raison d'être, jusqu'à l'oubli de sa divine mission terrestre, voire jusqu'à son âme...

C'est ce que nous allons vérifier dans ces lignes en essayant de comprendre qui est ce Jésus qui a tant bouleversé le monde, et qui, n'ayant jamais provoqué ni utilisé la moindre violence pour transmettre la *Voie, la Vérité, la Vie*, n'en est pas moins tenu pour l'être le plus haï qui soit, lui, ses disciples, ses fidèles, par certaines forces obscures, alors qu'ils devraient lui être reconnaissant du Souverain Bien qu'il a dispensé autour de Lui. Ces forces obscures, ne serait-ce pas justement les adeptes de Satan, cet ange du Mal, ce pseudo-rebelle rempli de ruse et de perfidie dont il n'a jamais cessé de contrarier les plans cachés, depuis qu'il est descendu sur cette Terre pour accomplir son œuvre de Messie, et apporter la Bonne Nouvelle ?

*

Toutefois, il est permis de se demander si l'Église, à vouloir exalter la divine personne du Christ, n'a pas oublié parfois Jésus, le Dieu fait homme qui a souffert la souffrance de l'homme dans son humble humanité, comme pour le tenir symboliquement enfermé dans le Tabernacle, éloigné du fidèle. Or en ces temps d'apostasie, le Christ tend à disparaître des églises, mais aussi des tabernacles où Il était Présence réelle sous les apparences des espèces (pain et vin, transsubstantiation), frappé d'obsolescence, tombé en désuétude, dispersé au vent de l'abandon ; la petite veilleuse rouge qui rappelait cette Présence permanente s'est éteinte, trop souvent définitivement.

C'est pourquoi il m'a paru bon d'aborder mon livre sous un angle particulier consistant, non à séparer Jésus de Christ, voire les opposer — ce qui, en soi, eût été une hérésie —, mais d'opérer une dissociation décontextualisée de L'Un et de l'Autre, de Jésus (dans sa nature humaine), et de Christ (dans sa nature divine), afin d'apporter une meilleure compréhension de l'imbrication du spirituel et du temporel, mais aussi de mieux discerner la parole de Jésus dans un environnement de matérialité temporelle qui est le lot de chacun, d'avec la surnaturalité intemporelle de la personne du Christ, incarnation terrestre du Dieu créateur, fondement de la vraie spiritualité chrétienne. Il s'agit de permettre au lecteur, fidèle, prosélyte ou néophyte, de se nourrir des paroles de Jésus, et de se donner les moyens spirituels et moraux de surmonter les obstacles

de la vie. Je me suis attaché à cela tout au long de ces pages, faisant de ce singulier découplage onomastique — Jésus terrestre, Christ céleste (2) — le fond d'une démarche, sinon canonique, du moins respectueuse des Évangiles.

Car si Jésus révèle aux Apôtres qu'il est le Christ en dévoilant sa divinité « *Alors il enjoignit fermement aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ.* », c'est qu'il admet Lui-même avoir d'abord été un homme comme le commun des mortels, une simple créature humaine, avant d'être reconnu Divinité ; ce qu'il confirmera devant la Grand Prêtre : « *Tu l'as dit.* » (que je suis le Christ, le fils de Dieu) ; et il ajoute : « *Aussi bien je vous le déclare, dorénavant vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel.* » C'est par cette présence humaine, la plus prosaïquement charnelle, qu'il s'est fait connaître de ses disciples et a souffert sur la Croix.

Quelques observations avant d'aller plus loin.

1) Distinguer le fidèle du disciple. Le disciple, c'est celui qui s'engage dans les pas du Christ. Il répond à cette exhortation de Jésus : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive.* » — « *Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple.* » Les disciples sont donc les évêques, successeurs des Apôtres, disciples historiques ; d'une façon générale, disciple désigne l'ensemble des clercs et religieux consacrés par l'Église catholique.

Le fidèle, certes, ne s'engage pas derrière le Christ avec la même entièreté, la matérialité nécessaire dans sa vie de créature organique ne le lui permettant pas, mais il le suit de conserve en s'inspirant du Maître et de ses acolytes les plus respectables pour s'orienter spirituellement, et solliciter en lui-même ce qu'il trouve de meilleur dans l'accomplissement de sa médiocre condition humaine, avec le sentiment coupable de ne faire jamais assez bien pour se montrer digne du Souverain Maître.

2) Attention au risque de confusion sur le sens du mot « universel ». Le catholicisme, comme son nom l'indique, est un universalisme, mais un universalisme céleste et non terrestre (le cas du judaïsme et de l'islam). L'universalisme terrestre ne peut être autre chose qu'un totalitarisme idéologique ; au contraire, l'universalisme céleste, c'est l'ordre cosmique, le grand Tout, c'est-à-dire

Dieu lui-même qu'incarne sa représentation combinée de l'ordre naturel et surnaturel : le logos, la trinité ; c'est aussi la raison pour laquelle le catholicisme s'adapte si bien à toute culture terrestre, respectant les identités et les cultures spécifiques. Il s'attache à l'âme, non aux traditions des uns et des autres, tout en corrigeant ce qu'il peut y avoir de choquant, voire de révoltant, dans certaines ; c'est pourquoi les catholiques peuvent se comprendre, quelles que soient les langues, les races, les cultures : **les hommes sont divers et multiples sur Terre, mais unis en Dieu dans le Royaume des Cieux.**

3) Voici peu, une journaliste, faisant partie de ces esprits forts parlant haut et d'autorité de ce qu'ils ne connaissent pas, évoqua les vœux religieux, c'est-à-dire la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, comme étant la devise de l'Église. Il ne s'agit évidemment pas d'une devise, mais de la promesse d'engagement d'une vie humble, sobre et exemplaire dans la vie religieuse, séculière (prêtres) ou régulière (religieux soumis à la règle de l'ordre ou de la congrégation). Cette précision pour montrer combien l'engagement de l'Église du Christ s'oppose de fait et d'esprit à la domination du Veau d'Or, c'est-à-dire à Satan soi-même et à ses œuvres, dont la devise pour le coup — la triple concupiscence — richesse, fornication, pouvoir, est l'exact décalque antinomique des vœux religieux : pauvreté, chasteté, obéissance. D'où, comme nous le verrons plus loin, la difficulté et l'âpreté de ce monde, dont Jésus lui-même souligne la malignité en affirmant que « *ceux qui appartiennent à ce monde sont plus habiles (roués) vis à vis de leurs semblables que ceux qui appartiennent à la lumière* (l'Esprit Saint) ». On remarquera que si Jésus ne manque pas de démêlés avec Satan, dans Jean, par trois fois, il emploie l'expression *Prince de ce monde* pour nommer le Malin : « *C'est maintenant le jugement de ce monde, maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors.* » Autrement dit le monde devra compter avec Jésus ; après Lui l'humanité ne sera plus ce qu'elle était avant Lui.

*

La vraie Tradition, c'est Jésus, les Apôtres, et l'extraordinaire force spirituelle des chrétiens des premiers temps, que l'on retrouvera toujours aussi vivace et jaillissante à toutes les époques de spiritualité renaissante, succédant à des périodes de souffrance et de décadence générale. Pour que tout soit clair, j'affirme être pour

le maintien de la séparation de l'Église et de l'État, tout en n'oubliant jamais que **l'État n'est pas le corps de la nation et ne peut se confondre avec elle** ; autrement dit, s'il y a séparation de l'Église et de l'État, entité factice, purement administrative et bureaucratique, il ne peut y avoir de séparation entre l'Église et la nation, entité humaine générique, charnelle, enracinée, sanctifiée par Dieu, légitimée par l'Histoire ; depuis le baptême sacral du roi franc Clovis I^{er}, la foi catholique s'est imposée comme une composante intrinsèque de l'ADN identitaire de la France, de cette France très chrétienne, Fille aînée de l'Église, celle-ci ayant le statut avéré de cofondatrice historique de la nation française : Mérovingiens, catholicisme, héritage gréco-romain.

Comme Jésus, l'Église, l'Institution sainte, ne vit pas hors du monde ; mais elle devrait, elle doit, se tenir au-dessus des contingences d'ici-bas, faire retomber sur le monde les lumières de ses prérogatives divines et de son universalité céleste ; elle devrait, elle doit, être la mère poule qui rassemble ses poussins (comme dit Jésus en parlant de la Jérusalem mystique), tout en sachant qu'elle n'ignore rien des chicanes auxquelles se livrent les plus turbulents de ses petits, ou des coups de becs qu'ils se donnent.

Cette contribution s'arrêtera là, au seuil de ma responsabilité profane ; elle n'est point revêtue du sceau de la reconnaissance canonique (*nihil obstat*) ; pour le reste, il appartient aux Consacrés, aux descendants des Apôtres et à leurs ministres, d'assumer leur sainte besogne et d'y pourvoir : ce sont eux les disciples ; s'ils n'y parviennent pas, c'est que l'Esprit Saint qui avait tant édifié les Apôtres et leurs descendants, décidément, n'illumine plus les âmes ni les consciences.

1. Symboles métaphoriques : « Dieu a donné le Christ comme Tête à l'Église qui est son Corps et sa plénitude. » ; « Quand le Christ devient l'Époux et l'Église l'Épouse, dans cette union symbolique, la société familiale reçoit un exemplaire sublime de dévouement, de fidélité, de sainteté. »

1. **Jésus** = « Sauveur », du nom hébreu *Yeshua*, latinisé du grec *Iesus* ; **Christ** = « l'Oint » (du Seigneur), du grec *Christos*. Jésus évoque la postérité de l'homme de Nazareth ; Christ évoque la divinité de Jésus.

*

Notes

1. M'adressant, par principe, à des lecteurs néophytes ou sceptiques n'ayant jamais eu de la religion catholique que des visions tronquées ou perverses, pour ne pas alourdir la lecture, j'ai omis de donner, sauf exceptions, les références des extraits du Nouveau Testament. Par la suite, s'ils le désirent, les lecteurs pourront approfondir à leur convenance : il y a de quoi occuper... toute une vie ! Toutefois, pour aller au-delà de cet ouvrage anecdotique et intégrer la foi baptismale qui passera obligatoirement par le catéchisme voire la catéchèse, il est recommandé de s'en remettre sinon à un directeur, un maître spirituel, du moins à un pasteur bienveillant de préférence issu de la Tradition.

2. Abrév. BJ : Bible de Jérusalem ; CEC : Catéchisme de l'Église Catholique. Seuls paraissent en italique les extraits des textes saints (Jésus et saint Paul de Tarse).

3. Lorsque j'ai arrêté le titre du livre lors de la première édition, le mot « décrypté » n'était pas galvaudé comme il l'est aujourd'hui, employé à tort et à travers, le plus souvent à tort qu'à travers. C'est devenu un mot-valise dont les journalistes ou les « communicants » font un usage abusif. Il arrive souvent d'entendre des gens de presse annoncer le décryptage d'un discours, d'une déclaration de tel homme politique. En général, ils font intervenir un spécialiste, un « expert », un « sachant », qui ne fera, le plus souvent, qu'entretenir la confusion dans les esprits, avec pour résultat d'obscurcir le débat au lieu de l'éclairer ; en république, les politiciens nous ont habitués à décrypter le brouillage qui annonce les mensonges idéologiques de leurs discours.

Malgré la dévaluation de ce mot profane, que je trouve cependant en parfaite assonance avec le nom du Seigneur, je l'ai conservé, considérant qu'il suggère d'emblée le questionnement et l'explication ; d'autre part, s'agissant des paroles du Christ, il est, en effet, bien question de « décodage », cela signifiant le besoin, la nécessité d'interpréter en permanence les paroles du Messie, malgré, et en raison, de la simplicité intemporelle et impersonnelle de son Verbe extrêmement métaphorique, concis et généralisant. En langage scientifique, cela s'appelle l'herméneutique ; en langage de théologien, cela s'appelle l'exégèse. Le besoin de comprendre.

4. Il convient enfin de préciser que cet ouvrage n'a pas vocation à faire œuvre de liturgie, ni prétendre porter à la dévotion et à la prière ; autrement dit, il n'a aucunement pour vocation de se substituer au ministère sacerdotal des successeurs des Apôtres et à leurs auxiliaires. « *N'ayez pas de prétentions au-delà de ce qui est raisonnable, soyez assez raisonnable pour ne pas avoir de prétentions* », dit saint Paul ; et comme le rappelle le concile de Trente : « Nul ne doit, dans les matières concernant la foi et les mœurs, attribuer à l'Écriture un autre sens que celui que lui a donné notre Sainte Mère l'Église. ». Donc en toute circonstance, ne soyons pas plus royalistes que le Roi des Cieux, le Souverain Juge de notre humble humanité.

INTRODUCTION

Tout est bon pour faire rire de la religion... catholique. Je dis bien catholique : les autres, musulmane, judaïque, bouddhique et autres, ne sont pas drôles, ni risibles, n'est-ce pas ? Ou à peine. La dernière entendue à la radio n'est pas racontable. Voici peu, me parvenait, toujours sur les ondes, d'énormes éclats de rire ponctuant une blague sur les « saignements » intimes de la Sainte Vierge Marie. Je ne me souviens plus où était la fine allusion. Régulièrement les catholiques sont délibérément soumis sur les ondes officielles de la République à des provocations insultantes visant à heurter leur foi et leurs convictions ; en plus des agressions qu'ils doivent subir des gouvernements eux-mêmes, quand ceux-ci agissent contre les principes de la vie et en faveur d'une culture de mort ; en faveur d'une sous-culture d'égout et de dégoût dans laquelle se vautre une humanité en pleine décomposition spirituelle et morale, asservie par son irrémédiable médiocrité matérialiste. Ce jour-là, j'ai eu comme un coup de « ras-le-bol ». Quelque chose qui fait qu'à un certain moment, même la plaisanterie la plus anodine, symbole de la désagrégation de la société autant que de l'esprit, ne passe plus. Je sais trop ce qu'il y a derrière ce type d'humour, ce qu'il véhicule : la volonté de salir, d'humilier, de rabaisser. Je n'ai pourtant pas la réputation d'un pisse-froid ; comme tout un chacun, je ne suis pas le dernier à m'esclaffer de la dernière blague, même si ma préférence irait plutôt à un certain humour, compris comme un remède contre la tendance à se prendre trop au sérieux. Justement, dans ces lignes, je n'ai pas l'intention de me prendre au sérieux : ma modeste position m'interdit de m'exprimer sur un sujet aussi grave avec plus d'humilité qu'en userait une autorité qualifiée ; plus que sérieux, le sujet est sacré.

Un fantaisiste disait qu'on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui ; cela veut dire que le rire, quand il est ciblé, a une fonction bien précise, et que derrière le rire, il y a la haine potentielle qui désigne quelqu'un ; la dérision cache le plus souvent l'indigence d'esprit ; alors, comme on manque d'arguments pour combattre intellectuellement, ou comme on se révèle

impuissant à relever les défis de l'esprit, les incultes tournent en dérision. Il y a des professionnels de la dérision ; et de la dérision à la provocation, il n'y a qu'un pas. Vite franchi par ceux dont le cerveau sclérosé ne fonctionne que par fixation névrotique. Le plus souvent, c'est la religion catholique qui en fait les frais. La récente affaire des caricatures de Mahomet a montré les limites à ne pas franchir ; encore que l'islam soit une secte théocratique, et qu'à volonté politique imposée, rien n'interdit de s'opposer quand elle n'est pas acceptée. Les curés, on peut y aller franchement, c'est sans risque. Cet « empaffé » de Jésus avec ses principes de non-violence et sa trogne de souffreteux gémissant sur la croix, une vraie tête à gifles. À vomir. Pourquoi s'en priver ? Ses suppôts ne moufteront pas. À peine un toussotement par-ci, un raclement de gorge par-là, quelque froissement d'étoffe chez les ensoutanés. Alors quand il s'agit d'attaquer l'Église, tout est permis, on peut se déborder : des caricatures les plus injurieuses, aux plaisanteries grasses les plus avilissantes, en passant par les provocations les plus grossières.

Un hebdo, faussement satirique mais réellement haineux, peut caricaturer le pape en Une du journal, pousser le mépris jusqu'aux ultimes atteintes à sa personne, sinon à sa dignité, même lorsqu'il est à l'article de la mort, personne n'y trouve à redire. Se défouler sur ce qui est objet de haine, est, paraît-il, signe de grande liberté ! Et depuis le massacre de la rédaction du journal en question par les fous d'Allah qui ont répondu à leur façon à cet objet de haine, c'est même devenu une garantie pour la liberté d'expression. Pour ma part, je me contenterai très simplement de voir à l'œuvre des petits bourgeois mal éduqués, frustrés et névrotiques.

Un marchand de nippes n'hésite-t-il pas à faire sa pub en exhibant sur des affiches 4x3, entre autres horreurs, un prêtre et une religieuse s'embrassant sur la bouche, et même mieux — façon de parler — le Pape Benoît XVI dans la même posture avec un imam ? Quelle audace ! Quel courage !... Notons, en passant, que ce fabricant italien, juif, communiste de surcroît (et patron !), a connu de sérieux revers de fortune et a dû fermer nombre de boutiques à son nom... Mais qu'on se rassure : tout va bien pour lui ; ces gens-là savent retomber sur leurs pieds.

Demandons-nous si le Juif qu'il est aurait poussé la provocation jusqu'à exhiber sur d'immenses affiches publiques deux barbus arborant la kippa, s'étreignant dans un bouche-à-bouche torride ? Relevons que ce donneur de leçon, communiste et fier de l'être, n'hésitait pas à faire fabriquer ses fripes dans des usines du tiers-monde employant des enfants ; c'est ainsi qu'il a contribué à tuer la maille française... Je m'éloigne du sujet.

Un autre fabricant de nippes pour femmes a eu l'idée géniale — quel coup de pub ! — de faire sa promotion sur des affiches représentant la Cène avec Jésus entouré des Apôtres, victimes d'un détournement publicitaire scandaleux. Les « apôtres » étaient représentés par des mannequins féminins, dont un androgyne à demi nu, de dos, dans les bras d'un autre « apôtre »... Une photo outrageante qui caricaturait la passion du Christ et offensait le cœur même de la liturgie catholique : l'Eucharistie. Là, les évêques de France ont quand même eu dans cette affaire un sursaut (rare) de dignité, et obtenu de justesse des tribunaux l'interdiction de l'affiche.

Inutile de rappeler les nombreuses productions cinématographiques ou théâtrales mettant en scène un Jésus à toutes les sauces de la dépravation, ou des Marie oscillant entre la virago, la mégère, la marie-couche-toi-là ; j'ignore si l'on n'a pas eu droit à Marie la prostituée, qui aurait enfanté d'un Jésus sauveur du monde atteint par le sida. Patience, cela ne saurait tarder. On a déjà eu un Jésus homosexuel, un Jésus affublé d'un préservatif (ah ! la mystique du préservatif qui n'épargne pas du sida les déviants, pas plus qu'il ne les protège de la contamination mentale !), un Jésus déféquant sur je ne sais quoi, un Jésus en Croix baignant dans un bocal d'urine, en attendant un Jésus LGBT travesti ou transsexuel, placé en tête d'une *gay pride*. Je ne parle pas, bien sûr, de toutes les productions avant-gardistes de l'art dit « contemporain », où les provocateurs rivalisent dans la surenchère pour tenter de se faire valoir, et de justifier leur misérable humanité consacrée à la promotion de leur propre néant existentiel. J'aurais eu des exemples à donner, mais mon réflexe, une fois connues ces provocations, est de les chasser de ma mémoire. Il faudra peut-être un jour en faire la recension. Toutes ces « mascarades » qui ne vont pas sans rappeler celles

de la Révolution française, s'inscrivent dans une actuelle tendance à la « dédivinisation » de l'image mystique de Jésus, à la désacralisation de celui-ci que l'on constate jusque dans les milieux proches de l'Église ; gageons que le temps n'est pas loin où l'on nous fera circuler l'image d'un Jésus défoncé aux extraits de coca, du *loser* planant le plus admiré de la planète après l'image mythique du *Che Guevara*.

Bien sûr, on ne peut échapper à l'affaire de la *Passion du Christ*, le film de l'acteur-réalisateur américain Mel Gibson. Retenons simplement qu'il ne se trouvera pas un seul distributeur en France pour diffuser son film sur les écrans ; au bout d'une longue attente, à l'exception d'un producteur musulman, lequel fera la bonne affaire. C'est ainsi dans notre pays de France, il n'y a pas ou plus de producteurs de cinéma catholiques. Ils sont tous juifs ou presque, comme aux États-Unis. Et le reproche que l'on portait à ce film, c'est précisément qu'il dégageait des relents d'antisémitisme, alors qu'il ne faisait que reproduire le procès de Jésus et montrer la volonté des Juifs exigeant, face à Pilate, sa mise à mort ; ce à quoi ils parviendront. Ce n'est pas de l'antisémitisme, ce sont des faits. De même que les Juifs sont directement impliqués dans l'assassinat d'Étienne, tué par lapidation, ainsi que dans celui des deux Jacques, le Majeur et le Mineur, exécutés dans les mêmes conditions. Ce sont des faits. Loin de moi de leur en tenir rigueur : à chacun sa « religion » si je puis dire, à chacun ses martyrs.

Ici, c'est dans une école que l'on supprime l'innocent sapin de Noël pour cause de laïcité, au point qu'on a fait humblement observer que le traditionnel et sympathique conifère n'a rien à voir avec la religion : il ne faut pas trop en demander aux ignorants ! Là, dans une autre école, on refuse les paquets cadeaux emballés dans du papier évoquant la Saint-Nicolas : il convient de respecter la laïcité et ne pas froisser la susceptibilité à vif des musulmans. Par contre froisser les traditions françaises les plus immémoriales rentre dans le projet pédagogique de nos laïcards. Ailleurs, on proteste contre une municipalité qui a remplacé une croix faîtière sur un bâtiment public, sa destination d'origine, après ravalement ; ou la petite croix en métal qui surmonte, vieille tradition, le portail d'entrée des cimetières.

Plus loin, on s'en prend au maire qui a fait réparer l'orgue de l'Église aux frais de la municipalité, ou à propos d'une statue, d'une croix, d'une crèche, etc., qui n'a pas sa place et viole le principe de laïcité, la sainte religion maçonnique de la République. Curieusement, on ne les entend plus toutes ces délicates consciences, si sourcilleuses sur le respect de la laïcité, quand l'État et les collectivités locales subventionnent à gros budgets la construction de mosquées ou d'écoles coraniques, soit par la cession de terrains municipaux, soit par le biais de subventions publiques ou les deux à la fois.

Malheur soit à Rocco Buttiglione ! Ce commissaire européen italien à la « justice et aux libertés » (sic) eut l'outrecuidance d'affirmer : « La famille existe pour permettre à la femme d'avoir des enfants et d'être protégée par son mari. » ; puis à propos des homosexuels : « Je peux penser que l'homosexualité est un péché, mais je ne dis pas que c'est un délit. » Résumé par la presse et commenté par les avant-gardistes de tous poils, cela devint « La femme est faite pour faire des enfants et se soumettre à son mari. », et « l'homosexualité est un péché, donc un délit. » Connu pour être catholique traditionaliste, il était attendu comme le loup au coin du bois. Que n'avait-il pas dit, là ! Quelle infamie n'avait-il point proférée ! Victime d'une véritable exécution politique, il eut droit à un procès en règle intenté par les apôtres de la philosophie des « Lumières ». Un procès digne de l'Inquisition, mais la seule reconnue, politiquement correcte et républicainement acceptée. Car la philosophie des Lumières a ses propres inquisiteurs et son tribunal qui tient séance permanente. Il fut très logiquement condamné avant même d'avoir été jugé — contrairement à la véritable Inquisition. Toute la presse européenne se coalisa contre lui, et on nous rejoua l'air de la calomnie, avec lynchage médiatique à la clef. Il ne fut pas brûlé en place publique ; sommé de démissionner, il fut renvoyé illico dans son Italie natale.

Cette même Commission européenne — qui, soulignons-le, n'a aucune légitimité représentative —, contre une opinion généralement majoritaire, refusa d'introduire, dans le projet mort-né de Constitution européenne, la référence aux origines chrétiennes de l'Europe. Elle eut l'appui de quelques chefs

d'État, dont notre Président de la République, Jacques Chirac ; un bon chrétien assure la rumeur, laquelle confirme qu'il va à la messe le dimanche. Au moins en période électorale, et entouré d'une cohorte de photographes. C'est le même Chirac qui a osé cette perle — parole hautement inspirée qui restera à jamais gravée dans le marbre de l'histoire : « Les racines de l'Europe sont autant musulmanes que chrétiennes. » Il faisait référence à la fameuse et controversée Espagne de la *Convivencia*.

*

Les attaques menées contre l'Église catholique ne prennent pas seulement la forme de la dérision ou du mépris ; cela va plus loin : elles visent les fondements mêmes de l'Institution millénaire ; celle-ci ne manque pas d'ennemis acharnés n'ayant qu'une obsession : l'abattre. Depuis la Révolution française et l'avènement de la République, c'est d'une clarté évidente en même temps qu'une longue histoire ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que la franc-maçonnerie, ce temple de l'homme fait dieu et sa religion « humaniste » face au Dieu fait homme, lui réserve ses coups les plus rudes. Mais il y a surtout ceux qui portent les idées soi-disant progressistes : rationalistes, matérialistes, athées, qui se revendiquent de la philosophie des Lumières et des sciences. Sans vouloir reprendre le cours de l'histoire, ni m'étendre sur les habituelles accusations formulées par les ennemis de l'Église et de la religion, et mises en avant pour discréditer la sainte Institution (les croisades, les guerres de religion, l'Inquisition : l'historiographie honnête a fait justice de ces accusations), retenons trois de ces événements à partir desquels on instruit son procès permanent.

1) L'Inquisition (littéralement « enquête » : cette précision a son importance). Il n'est pas question d'aborder ici cette grave et délicate question mais d'en souligner quelques aspects. On distingue deux types : l'Inquisition médiévale, l'Inquisition espagnole, en plus de l'Inquisition officielle (Rome). Il faut chaque fois se replacer dans le contexte historique, sous peine d'appréhender ces périodes à travers une vision des faits déformée par les préjugés idéologiques modernes. Il est important de comprendre que, derrière les tribunaux de l'Inquisition, juridiction spéciale du Saint-Office instituée pour lutter contre les

hérésies, il y avait le bras armé des puissances temporelles qui utilisaient l'autorité spirituelle de l'Église pour asseoir et renforcer leur pouvoir. Dès lors que le christianisme est devenu religion officielle de l'Empire romain, l'Église n'a cessé d'être perpétuellement écartelée entre sa mission apostolique et l'obligation de composer avec le pouvoir temporel, qu'il soit royal ou impérial, sous peine de disparaître. L'Inquisition espagnole fut essentiellement politique ; elle servit à la reconquête de l'Espagne et au rétablissement de l'unité nationale : elle a probablement contribué à épargner l'Europe de la domination musulmane, voire du messianisme kabbaliste. L'Inquisition médiévale s'est surtout concentrée dans le Midi de la France. La lutte contre l'hérésie cathare fut un excellent prétexte pour déclencher la croisade des Albigeois, provoquée par l'assassinat du légat du pape Innocent III, Pierre de Castelnau ; elle allait surtout permettre aux puissants barons du Nord de conquérir le riche comté de Toulouse et les provinces du sud ; ces conquêtes seront rattachées ultérieurement à la Couronne de France. Une simple comparaison remet les choses à leur place, attendu qu'elle n'excuse en rien les excès ; les historiens estiment que l'Inquisition européenne, hors Espagne, a fait sur trois siècles entre 3000 et 5000 victimes, chiffres donnés pour être très exagérés, nombre de ces actes de justice civile n'ayant rien à voir avec l'Inquisition proprement dite ; dans la période qui a suivi la Libération, en France, ce qu'on a appelé « l'Épuration sauvage » ou extra-judiciaire rondement menée par les FTP (communistes « résistants ») et leurs affidés de « droite » (FFI), a fait en France, en quelques mois durant l'année 1945-46, entre 13000 et 15000 victimes.

2) Quelle que fut la gravité du sac de Béziers (1209), une ville passée au fil de l'épée par les « Croisés », il n'est pas besoin de rajouter le mensonge au carnage. Les historiens les plus sérieux s'interrogent toujours, et expriment les plus extrêmes réserves à propos de cette phrase attribuée au légat du Pape, l'abbé de Cîteaux Arnaud Amaury : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Elle apparaît dans un document écrit par le moine cistercien allemand, Césaire Heisterbach, personnage controversé par ailleurs. Le propos exact est : « Massacrez-les, car le Seigneur connaît les siens ». C'est l'unique source de cette

information tardive et lointaine. De qui, ce moine la tenait-il ? Il précise : « L'on rapporte que... ». Autrement dit, il la tient de l'homme qui a vu l'homme, qui a vu l'homme... Comment se fait-il que les chroniqueurs présents sur les lieux, qui n'étaient pas particulièrement tendres avec les cathares, n'en font pas état ? Superbe encouragement au massacre !... Si ce n'est eux, pourquoi les rescapés ne l'évoquent-ils pas ? Bel argument anticatholique pour les cathares !... Et si ce n'est les rescapés, pourquoi pas les Croisés eux-mêmes, qui n'auraient pas manqué de se vanter de leurs exploits accomplis selon la volonté du Seigneur ?... Une exhortation aussi meurtrière et, disons-le, aussi inappropriée dans la bouche d'un haut dignitaire de l'Église, n'hésitant pas à faire massacrer les siens par certitude d'éliminer la mauvaise herbe, ne pouvait passer inaperçue. On sait que le massacre de Béziers, exagéré semble-t-il lui aussi (1), fut surtout l'œuvre de ribauds incontrôlés qui composaient cette armée féodale faite de sac et de corde, échappant à toute autorité ; c'est à la suite de cette affaire que le commandement sera confié à Simon de Montfort. Dès cet instant, la croisade va se transformer en une conquête personnelle visant à enlever les territoires du Midi pour les apporter à la Couronne de France — toute guerre de religion, on le sait, étant d'abord et avant tout, derrière la ferveur des intentions dévotes, une affaire de pouvoir temporel, de pouvoir politique...

Quel que fut le caractère ténébreux de cette triste période de l'Église, il ne faut pas oublier qu'en luttant contre l'hérésie cathare, elle a épargné aux populations du Midi de la France l'influence néfaste de cette secte manichéenne, même si celle-ci représentait à peine 10 % de la population chrétienne locale ; par sa conception nihiliste du monde charnel et matériel (la matière, c'est le Mal ; l'esprit, c'est le Bien), son refus du mariage et de la procréation considérés comme impurs (parfaits ou purs, le sens même du mot cathare), elle menaçait à terme l'équilibre de la société, voire la perpétuation de l'espèce, et niait tant le baptême que l'incarnation divine du Christ pour réduire celui-ci à l'état de pur esprit ; avec pour conséquence de rejeter l'Eucharistie et le dogme de la Sainte-Trinité.

Ce drame ne va pas sans en rappeler un autre, 360 ans plus tard, quand Charles IX, fils de Catherine de Médicis, lance à ses conseillers : « Tuez-les tous, afin qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher ! » ; il venait de donner le signal du massacre de la Saint-Barthélemy (1572). Cette fois, les historiens avaient bien enregistré le propos : les témoins ne manquaient pas ; encore une preuve que les prétendues guerres dites de « religion » sont aussi et avant tout des guerres politiques ; les multiples agressions de l'interminable guerre menée par la bourgeoisie républicaine protestante contre la royauté catholique ne laissent aucun doute à ce sujet. Bien d'autres exemples modernes le prouvent, ne serait-ce que la traque fanatique et sanglante que mène l'islam contre l'Occident chrétien...

« *Le Seigneur connaît les siens* » est une expression biblique rapportée par saint Paul dans la lettre à Timothée (II Tm 2, 19) ; elle n'évoque en rien des faits similaires qui auraient pu inspirer le légat. Il n'en reste pas moins que cette phrase est reprise en permanence, comme un leitmotiv, et rappelée sans aucune prudence historique, à l'exception de quelques conditionnels, ici ou là. Quand on veut noyer son chien...

3) Galilée (1564-1642) était un esprit vif, curieux, un vulgarisateur de génie, imbu de sa personne et caractériel. Certains évoquent à son propos des accès de « délire paranoïaque ». On pourrait dire de lui, aujourd'hui, qu'il était un savant « médiatique » aimant poser au mandarin. Il était plus porté vers la vulgarisation que vers la découverte, préférant celle des autres qu'il s'attribuait volontiers tout en les améliorant. Où est le nœud de l'affaire ? Sans entrer dans le détail de la polémique, il tient à une banale histoire d'*imprimatur* dont on minimise l'importance. Pour diffuser son *Dialogue sur les principaux systèmes du Monde, de Ptolémée et de Copernic*, il avait besoin de la caution officielle du Vatican. Son confident personnel, le pape Urbain VIII, était prêt à la lui accorder, moyennant quelques retouches dans son texte, de façon à ne pas faire intervenir la théologie dans la science, et à ne pas mélanger les genres. L'*imprimatur*, réservé aux écrits religieux, avait une valeur canonique et non scientifique. Il faut toujours se remettre dans le contexte de l'époque, ne pas oublier que philosophie et

science désignaient encore la même discipline, tandis que théologie et philosophie étaient dans un rapport de « mère des sciences » à « servante ». De plus, l'Église était confrontée en permanence aux pratiques occultistes, magie, alchimie, aux dérives hérétiques qui altéraient la foi des chrétiens et entretenaient la confusion entre ce qui n'était pas encore la « science », et n'était que superstition ou ésotérisme.

Beaucoup de grands savants de l'époque étaient aussi d'éminents membres du clergé. Galilée, comme Copernic, était chanoine. Or Galilée n'apporta pas à son texte les modifications demandées ; il monta un stratagème pour extorquer le fameux *imprimatur*. La supercherie fit scandale, car il avait trompé la confiance du pape, son ami (« Je l'ai traité mieux qu'il ne m'a traité, car il m'a trompé » confia, ulcéré, Urbain VIII à Niccolini, le protecteur et ami de Galilée) ; il avait abusé de hauts dignitaires de l'Église proches du pape, s'était fait des complices parmi d'autres, et surtout usurpait l'autorité de l'Église pour affirmer une thèse que celle-ci entendait ne pas cautionner dans les conditions où il l'exposait. Il fut jugé devant la Congrégation du Saint-Office, autant pour avoir soutenu la théorie héliocentrique de Copernic alors qu'on lui demandait de s'en tenir à des hypothèses, que comme un provocateur jouant avec talent des influences et des intrigues (on l'appelait l'« astronome querelleur » pour son goût de la polémique).

En fait, il voulait faire sortir l'Église de sa vision du monde réduite à l'interprétation des Écritures ; il allait plus vite que la musique, en usant de procédés peu conformes : on ne change pas les habitudes d'une vieille dame du jour au lendemain, sachant que le langage de la science n'est pas celui de la religion. La scène de l'abjuration est assez pitoyable : tout laisse à penser qu'il ne croyait pas à ce qu'il disait, qu'il se moquait de ses juges, et que ceux-ci n'étaient pas dupes. D'un autre côté, il faut reconnaître que le libellé de l'abjuration n'était pas à l'honneur de l'Église. Ceci dit, il n'a jamais connu les geôles du Vatican, il n'a jamais eu les yeux crevés, il n'a jamais été excommunié, il n'a jamais dit « Et pourtant elle tourne » : il se serait parjuré au moment où il abjurait. De toute façon, d'autres l'avaient dit avant lui, et ils n'ont pas eu d'ennuis avec l'Église. Il fut

condamné à vivre en « résidence surveillée » durant huit ans, jusqu'à sa mort, dans des conditions très confortables lui permettant de continuer à travailler avec ses collaborateurs et de recevoir ses amis ; de même, il continua à percevoir les revenus de ses bénéfices ecclésiastiques jusqu'à la fin de ses jours. Que l'on compare l'existence relativement dorée de Galilée, avec la vie de cauchemar que fut celle de son confrère et néanmoins concurrent, Johannes Kepler.

Il n'empêche qu'on a élevé Galilée au titre de « martyr » de la science, qu'on a fait de lui le symbole du combat de la science contre la pensée magique et « l'obscurantisme » religieux, et qu'on utilise l'affaire Galilée jusqu'à usure pour stigmatiser l'esprit « rétrograde » de l'Église (On continue à lui rendre un hommage officiel en honorant de son nom le réseau européen de géolocalisation).

*

De manière plus profonde et systématique, l'Église a eu des adversaires acharnés, dès qu'elle a commencé à exister « officiellement » ; j'en veux pour preuve le nombre incroyable d'hérésies qui accompagnèrent la naissance du Christianisme : la réputation de Jésus dépassa vite la confidentialité pour s'étendre à tout le bassin méditerranéen ; il ne manqua pas de gens malintentionnés pour profiter de l'aubaine et tirer la couverture à eux. Sans remonter bien haut, je ne peux m'empêcher de penser à ces livres d'histoire concoctés au début du XX^e siècle par des historiens républicains pour les écoles primaires, où tous les moyens sont utilisés à seule fin de combattre l'Église et la Monarchie. Falsifications, raccourcis simplificateurs, généralisations abusives, où le sectarisme le plus borné le dispute à la mauvaise foi la plus évidente, le but étant de montrer que l'Ancien Régime était l'expression même de la civilisation la plus rétrograde, baignant dans l'obscurantisme le plus noir, l'ignorance et la superstition les plus crasses, tandis que notre belle République maçonnique, cette Fille de la Raison et des Lumières, serait la nourrice d'une humanité « régénérée » triomphant de l'arbitraire et de l'injustice. Il suffit d'avoir en mains un ouvrage rétablissant point par point la vérité, comparant les faits historiques à leurs écrits, pour se rendre compte que les prétendus historiens de l'époque ne se gênaient pas pour maltraiter la vérité

historique ni faire dans l'à peu près ; ils agissaient surtout en militants politiques, obsédés par l'idée de substituer partout la « laïcité » détournée en contre-religion à l'autorité religieuse des Congrégations.

Parmi les auteurs les plus acharnés contre la religion catholique, à tout seigneur tout honneur : Voltaire soi-même, à l'instar de la plupart des philosophes des Lumières ; lui, il voulait « écraser l'infâme ». Reprenant les ragots d'une fable juive, il faisait de Jésus le bâtard d'une parfumeuse ou d'une prostituée et d'un légionnaire romain. Quand bien même il eût été le bâtard d'une blanchisseuse et d'un garde-champêtre, qu'est-ce qui aurait empêché que Jésus soit Jésus et qu'il devînt Jésus-Christ, le Médiateur céleste ? Il était revêtu de sa double nature humaine et divine, il était donc humain en même temps que Dieu. La démarche du philosophe comme celle de la plupart des athées n'atteint jamais à l'essentiel et se situe au niveau du dénigrement systématique ; on reste dans le plan du relatif, du rationnel, et il ne lui arrive jamais, à lui comme à ses pairs, d'imaginer que l'on puisse dépasser la simple vision d'un matérialisme desséchant, moralement frustrant, pour aspirer à la recherche d'une certaine forme d'absolu ; c'est-à-dire à un dépassement de l'ordre matériel pour s'investir dans une spiritualité vécue comme un moyen de transcender le réel afin de sauver l'Esprit, et atteindre la plénitude du mystère de la Foi ; pas plus qu'il ne relève dans l'Église-institution, au-delà d'une critique formelle somme toute assez convenue, ce qu'il y a de positif dans toute la longueur des dix-sept siècles du Magistère romain. Bien qu'il ait refusé de se définir athée, et qu'il ait, en certaines circonstances, défendu la religion catholique, il a été un de ses plus farouches adversaires. Brillant polémiste, certes, doué d'une humeur caustique, d'un esprit tourmenté et tortueux, obsédé par le fanatisme et l'intolérance qu'il voyait partout, quelqu'un a dit de lui qu'il était un « mystique inhibé » ; un autre en a parlé comme d'un « chaos de contradictions ».

Nietzsche, lui, établit une nouvelle morale en se définissant comme le « premier immoraliste » ; son « immoralité » consiste à opposer la morale des forts à la morale des faibles ; celle-ci serait l'expression même du christianisme tendant à exacerber le

ressentiment des êtres inférieurs à l'égard des forts, à l'égard des êtres supérieurs, mais en détournant cet aigre sentiment afin de les maintenir dans un état de culpabilité, de résignation et de soumission à l'égard des forts, comme pour se faire pardonner par eux d'être faibles (Dieu est l'antithèse de la vie ; le péché, un instrument de torture ; le désintéressement et le renoncement, signes distinctifs de la décadence, l'attirance suspecte de l'être bon pour le faible, le raté, le malade, le pauvre : il doit confondre communisme et christianisme !) ; il décrète que « Dieu est mort », ce qui lui permet d'en déduire « qu'au fond il n'y a jamais eu qu'un chrétien et il est mort sur la croix » (on dit qu'il était jaloux du Crucifié !) ; puis d'affirmer : « Eh bien ! Allons ! Hommes supérieurs ! Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort : maintenant nous voulons que le surhomme vive », etc. La critique du penseur allemand est trop grave, trop importante pour l'aborder ici en quelques lignes ; sa haine du christianisme est quasiment pathologique : « J'appelle le christianisme l'unique grande malédiction, l'unique grande corruption intime, l'unique grand instinct de vengeance, pour qui aucun moyen n'est assez venimeux, assez secret, assez souterrain, assez mesquin – je rappelle l'immortelle flétrissure de l'humanité. »

Une vieille blague de potaches rappelle cette inscription sur un campus américain : « Dieu est mort. Nietzsche » ; une main subreptice avait rajouté : « Nietzsche est mort. Dieu » ; ce qui, dans ce cas, n'est pas une profession de foi, mais un constat de réalité : le surhomme est mort, et bien mort... Car sa doctrine de la volonté de puissance n'est qu'une profession de foi humaine qui, dans son insuffisance fatale, oublie que pour être fort, un homme doit être conscient de sa faiblesse originelle... Cela s'appelle humilité, cette immense vertu que ne semblait pas pratiquer outre mesure ce philosophe à l'esprit enfiévré, qui professait le culte du « surhomme »... L'humilité, nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser.

Avec la diffusion du livre et la montée des idées progressistes, les ouvrages antichrétiens, antireligieux, antispiritualistes, se sont multipliés jusqu'à nos jours ; le dernier en date, le *Traité d'athéologie*, de M. Onfray, professeur de philosophie

(plus polémiste que philosophe, d'ailleurs), est un réchauffé de thésard surdoué remontant à l'année précédant la première parution de celui-ci ; il se distingue par sa volonté de systématiser l'athéisme, comme on le ferait d'une science nouvelle... Et il est vrai que l'on voit aujourd'hui se développer des campagnes d'athéisme militant (réseaux internet) nous expliquant que Dieu n'existe pas ; ce en quoi les promulgateurs de ces vieilles lunes oublient de préciser que pour exister Dieu n'a pas besoin de se montrer : il Est ; tandis que pour avoir le sentiment d'exister, eux, ils ont besoin de se montrer ; ils le font généralement de façon bruyante, tapageuse, médiocre. Pour le reste, rien de nouveau sous le soleil, sinon le bon vieil anticléricalisme de combat qui est né avec le... christianisme !

Prenons un exemple chez M. Onfray, le dernier philosophe à la mode, penseur bavard, médiatique et courtisé, hédoniste par conviction, jouisseur par idéologie, zélé promulgateur de l'ère « postchrétienne » par anticipation, « bouffeur de curés » occasionnel tout autant que bouffeur de bonne bouffe (c'est sa spécialité), et qui n'aurait pas déparé dans le comité de rédaction d'un brûlot anticlérical comme *La Calotte*. Il écrit ceci : « Des millions de morts, des millions sur tous les continents, pendant des siècles, au nom de Dieu, la Bible dans une main, le glaive dans l'autre : l'Inquisition, la torture, la question ; les Croisades, les massacres, les pillages, les viols, les pendaisons, les exterminations, les bûchers ; la traite des noirs, l'humiliation, l'exploitation, le servage, le commerce des hommes, des femmes et des enfants ; les génocides, les ethnocides des conquistadores très chrétiens, certes, mais aussi, récemment, du clergé rwandais aux côtés des exterminateurs hutus ; le compagnonnage de route avec tous les fascismes du XX^e siècle, Mussolini, Pétain, Hitler, Pinochet, Salazar, les colonels de la Grèce, les dictateurs d'Amérique du Sud, etc. Des millions de morts pour l'amour du prochain. »

Quelles découvertes ! M. Onfray, décidément champion de l'amalgame réducteur et victime de ses lubies idéologiques, se présente aussi comme disciple des Freud, Marx, Nietzsche : Il ne manque que Sartre. Signalons au passage que, dans la liste ci-dessus — dont aucun ne se revendique fasciste, à l'exception de

Mussolini l'inventeur du mot et de la chose —, le « philosophe » oublie Robespierre, Lénine, Staline, Trotski, Mao, Pol Pot, Castro, Guevara, Mengistu dit le Négus rouge, et quelques autres dictateurs marxistes de la meilleure trempe, mais ceux-là doivent être considérés comme de « bons » fascistes de gauche selon ses propres critères de jugement.

Lui qui affirme que le monothéisme relève d'une pulsion de mort, nonobstant qu'il mélange tout, je n'aurai pas l'indécence de lui opposer combien les promulgateurs du matérialisme le plus athée lui ont, en effet, substitué une culture de mort, dont peut-être l'humanité ne se relèvera jamais, si la société occidentale reste sans réaction devant l'inexorable descente aux enfers qu'elle connaît aujourd'hui ; je précise en outre que l'idée d'athéisme étant contradictoire en soi, elle est non défendable sur le plan rationnel : on ne peut à la fois affirmer que Dieu et l'inconnaissable n'existent pas, tout en niant la métaphysique et les fondements de l'ordre naturel à défaut d'être surnaturel ; cela veut dire que se poser des questions en raison du sentiment que nous avons de ce qui nous dépasse reste vain, et qu'il est inutile de chercher des réponses ; c'est à ce type de matérialisme dialectique à vue courte que se rattache l'idéologie marxiste.

Je ne lui ferai pas l'outrage de rappeler le rôle joué par le marxisme dans l'histoire contemporaine, ni les drames consécutifs à l'application de cette idéologie mortifère, ni les crimes de masse commis par le communisme sur les deux tiers de la planète, et dans un laps de temps éclair à l'échelle de l'humanité ; au nom, bien sûr, de la nouvelle société égalitaire, sans loi, sans État, et bien sûr sans classe, sans race, sans Dieu ; et au nom de l'état de nature primitif retrouvé. Vive le bon sauvage sauf de toute souillure spirituelle mais pas intellectuelle ! Même le dernier des sauvages de la jungle a un fond de spiritualité que n'a pas un intellectuel athée du troisième millénaire. Je n'aurai pas l'outrecuidance de lui rappeler les massacres de la Révolution française, ce sommet du triomphe des Lumières et du fanatisme bestial des ennemis de la religion catholique. Encore qu'à nos amis les animaux, je fais injure à leur endroit quand on connaît la réalité. Je m'abstiendrai également d'évoquer ce que furent les persécutions du peuple chrétien et des religieux réfractaires

ou insermentés sous la dictature jacobine, ainsi que leurs souffrances. Ce serait mesquin de ma part. Non, je suis toujours étonné par ces intellectuels entretenus par l'État français au sein de l'*Alma mater*, c'est-à-dire par le contribuable français, mentalement hémiparétiques ou schizophrènes, qui ne comprennent rien à la nature humaine, et qui semblent découvrir, à chaque génération, que le monde est le monde, qu'il n'est pas conforme à leur vision de fonctionnaires surprotégés et bien nourris par l'État républicain, et qu'il faut le changer... le monde.

J'ai d'instinct une grande méfiance des hommes qui veulent changer le monde ou le régénérer... De vous à moi, je préfère que le monde ne soit pas comme les philosophes matérialistes ou humanistes voudraient qu'il fût, car l'humanité a déjà payé un lourd tribut à l'Utopie et aux esprits dépravés qui rêvent de le refaire à leur main. Ne croyant ni en Dieu ni en Diable, ni aux valeurs suprahumaines de la transcendance que porte l'espérance, ils ont une certaine tendance à se voir à la place de Dieu ; la plupart du temps cela commence par des incantations idylliques invoquant un paradis terrestre hypothétique ; cela se termine invariablement dans l'enfer quotidien qui, lui, est bien réel.

Pour en finir avec les divagations athéologiques, à choisir entre la « forgerie » christologique et la forgerie des « Lumières », j'opte sans hésiter pour Jésus-Christ ; à choisir entre la liberté édifiante d'un Jésus qui place le chrétien devant ses responsabilités et le met en demeure d'avoir à choisir entre le Bien et le Mal (libre arbitre), et la liberté avilissante des « Lumières » qui nie le bien et le mal et laisse à la loi ce que la conscience refuse d'assumer, je me range à la première ; quant à apprécier l'idéologie des droits de l'homme, coproduction intellectuelle issue des Lumières et de la franc-maçonnerie dans laquelle s'est embourbée l'Église catholique moderne, je m'en tiens au décalogue : il est plus facile et surtout plus démagogique de dire de l'homme qu'il a tous les droits à la naissance, que de soutenir qu'il n'en a aucun, sinon que d'assumer ses devoirs...

*

Au moment où j'écris ces lignes, le montage médiatique fait autour de la récente découverte d'un prétendu « Évangile » de

Judas, a fait flop. Par contre le livre du *Da Vinci Code* a eu un succès retentissant ; là, le montage a parfaitement réussi. Toutes les contre-vérités accumulées par l'auteur, qui n'est après tout qu'un romancier, n'iront pas bien loin : faire le portrait d'un moine fanatique, à moitié fou ou dément, appartenant à L'Opus Dei, alors que celui-ci est une œuvre essentiellement de laïcs et ne connaît pas de moines en son sein, est surtout de nature à faire sourire ; passons sur les habituelles fantasmagories concernant Jésus et Marie-Madeleine.

Il y a quelques années, l'écrivain juif italien, Umberto Eco (grand admirateur de l'œuvre de Karl Marx), affirmait qu'il s'était inspiré de l'inquisiteur français Bernard Gui (Guidonis) pour camper un moine du même tonneau arrachant les aveux sous la torture, dans son roman à succès *Le Nom de la Rose* — roman caricatural, foncièrement anticatholique. S'il est un inquisiteur connu pour n'avoir pas été des plus acharnés, c'est bien Bernard Gui (1261-1331) ; sur 636 affaires qu'il a eu à traiter, au-delà des pénitences intermédiaires, il a remis 42 cas au bras séculier, la justice civile. Cela signifiait la mort pour les hérétiques, il est vrai. Mais vouloir faire de Bernard Gui l'émule d'un Torquemada (qu'il faut, lui aussi, replacer dans le contexte espagnol), c'est se moquer du monde. Ce dominicain, « homme honnête et dévoué » (A.-M. Lamarrigue), auteur de nombreux livres sur son Limousin natal et sur l'histoire générale, fut inquisiteur dix-sept ans durant dans la Province dominicaine de Toulouse ; censeur implacable, il mena une lutte sans concessions contre les hérésies, tout en faisant preuve d'un esprit mesuré et prudent dans ses sentences ; puis il termina une vie active bien remplie en devenant évêque estimé de Lodève. Auteur d'un manuel de l'inquisiteur, il était tentant de mettre en scène sa caricature personnifiant l'inquisiteur « idéal », c'est-à-dire, pour eux, l'ordure absolue. Voici une recommandation que le « féroce » dominicain formule à l'intention des juges ecclésiastiques : **« Que l'amour de la vérité et la pitié qui doivent être toujours au cœur du juge vous éclairent sans cesse. Dès lors vos sentences ne pourront paraître le fait d'une convoitise ou d'une cruauté perverse. »** Peut-être serait-il bon d'inscrire cette phrase au fronton de l'École

Nationale de la Magistrature, école ô combien laïque et républicaine, et d'y ajouter cette édifiante devise des tribunaux de l'Inquisition : **Misericordia et Justitia...**

Le succès d'Umberto Eco semble avoir fait école, et déterminé de nombreux auteurs à exploiter la même veine. Le pire est que, non content de trafiquer l'histoire, ils se posent volontiers en procureurs éclairés dénonçant les esprits enténébrés, victimes de l'obscurantisme médiéval. Retenons au moins ceci : c'est aux tribunaux de l'Inquisition que l'on doit l'instruction contradictoire et les juridictions d'appel, qui sont au cœur de cette justice d'avant-garde si chère à notre intelligentsia moderno-progressiste.

*

Non contente d'avoir des ennemis, l'Église est tout à fait capable de se faire du tort à elle-même, voire de se faire du mal et d'y mettre une profonde conviction. Elle a un art inimitable pour cultiver le masochisme repentant. Non point l'expiation devant Dieu, mais devant les hommes, en l'occurrence devant des cuistres mal dégrossis qui prennent un malin plaisir à la salir et à brocarder ses travers ; bonne fille, elle courbe l'échine, culpabilise, et se signe là où elle devrait relever la tête et distribuer, en toute charité, les coups de pieds qui se méritent. Elle l'a prouvé au cours de son histoire. Vatican II, sorte de réforme de l'Église se voulant pastorale (les conciles sont d'abord et par principe toujours doctrinaux), mal engagée et trop hâtive, a été perçue par une partie des catholiques comme une provocation, d'autant qu'elle a été imposée sans égard à leur fidélité de croyants ; cela ne va pas sans rappeler la manière dont s'est comportée la République à l'égard des mêmes, lors de la séparation des Églises et de l'État (1905). Certes, certains changements intervenus, comme la suppression de la Congrégation du Saint-Office au profit de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, ou la suppression de l'Index, ne sont pas regrettables en soi ; toutefois, compte tenu des dérives doctrinales sans fin de l'Église, de la « Grande Église » depuis Vatican II, avec une accélération hérétique qui tourne à l'apostasie affichée sous le magistère du Pape François, l'idée de réhabiliter ces deux institutions gardiennes de la Doctrine fait désormais débat.

Mais il est vrai que si la désacralisation de la sainte Messe et la vernacularisation de la liturgie (*Novus Ordo Missæ* : Nouvel Ordre Mondial ?) ont gravement contribué à brouiller le sens mystique du message divin et à affadir la piété générale, les véritables enjeux de l'Église sont autrement plus graves, plus profonds. Qu'on se comprenne bien : je ne suis pas traditionaliste au sens d'un alignement inconditionnel sur la théologie tridentine et du rituel de saint Pie V. Si celle-ci a permis de sauver l'Église à une période tragique de son histoire, si elle constitue la référence ultime en cas d'hérésie, pour autant elle ne doit pas empêcher d'adapter son mode de transmission à un monde qui change tout en restant elle-même dans un environnement qui ne relève pas de la seule perspective du modernisme (ne pas confondre le mode avec l'esprit). Est-il besoin de rappeler que l'Église a existé quinze siècles avant le Concile de Trente ? Et que le concile a surtout eu pour objet de corriger les dérives de l'Église et de ses clercs face à la Réforme protestante, que de créer un rite nouveau imposé à la chrétienté ?

Le gros reproche que l'on peut faire à Vatican II, au-delà des atteintes fondamentales au dogme et à la liturgie, est d'avoir adultéré son Magistère au prix de concessions excessives à l'esprit moderniste, d'avoir décentré le cœur spirituel de la religion catholique en opérant un transfert du culte de Dieu vers un culte de l'Homme porté à l'excès (anthropocentrisme), un transfert du spirituel vers le temporel. Plus grave, durant la seconde partie du XX^e siècle, l'Église a été envahie par les théologiens marxistes et libéraux, ainsi que par des curés plus portés à proclamer l'évangile selon Karl Marx que l'Évangile selon Jésus-Christ ; ils ont poussé à transformer la foi religieuse en une sorte d'humanisme bêtifiant, coupé de toute vérité transcendante. Ils ont abandonné Dieu pour les niaiseries humanisticoles ; ils ont déspiritualisé la foi catholique pour adorer « l'Homme », un ersatz de Dieu faillible et mortel qui concentre en lui toutes les tares de l'humanité.

Le but des ennemis de l'Église, on le sait, à défaut de la détruire, serait de la transformer en une grosse machine humanitaire, une méga ONG à l'américaine, vidée de tout contenu spirituel, dont le nouveau Credo serait calqué sur les droits de

l'homme et le culte maçonnique de l'humanité (humanisme athée). Les œuvres sans la foi !... D'aucuns verraient également l'influence de certaines sectes juives occultes fondées sur le frankisme, ou le noachisme, présentées comme des hérésies du judaïsme (si tant est que le judaïsme n'est déjà pas en soi, pour le catholique, une hérésie !). Bref, devant des perspectives aussi contraires à la Transcendance, où les croyants ne trouvaient plus le chemin de la foi, où les progressistes ne voyaient pas l'intérêt de « croire », les églises se sont vidées à grande vitesse et le culte a déserté sa propre maison.

Pour autant, l'Église n'est pas tirée d'affaire. Quand on écoute les évêques de France et nos curés modernistes, on a l'impression d'entendre des syndicalistes de base ou des responsables d'associations de quartier. De braves fonctionnaires de Dieu assurant le minimum syndical d'une vocation à géométrie variable. À défaut de sentir la foi palpiter en eux, on entend des discours égalitaristes sur la solidarité et le partage conformes aux poncifs politiquement corrects les plus éculés. De plus, ils rasant les murs, font tout pour passer inaperçus, se fondent dans un œcuménisme, voire un syncrétisme diffus, confus, au sein duquel ils achèvent de perdre leur âme et ce qui reste de leur dignité ecclésiastique. « France, fille aînée de l'Église et éducatrice des peuples, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? », lançait Jean-Paul II au Bourget en 1980, à l'occasion d'un des nombreux voyages qu'il réserva à la France. Il aurait fallu que les évêques, et sans doute le pape lui-même, commencent par se remettre en question et montrent le chemin à suivre pour avoir la réponse.

L'Église conciliaire apparaît aujourd'hui comme un navire fantôme encalminé dans les eaux glauques d'une société matérialiste au modernisme agressif, toutes voiles dehors, sans le moindre souffle pour l'animer et sortir du cloaque, mais avec ce qu'il faut d'équipage pour l'empêcher de sombrer définitivement. On chercherait en vain des théologiens ou des prédicateurs capables d'insuffler l'esprit divin, et de faire voguer l'immense vaisseau de Saint-Pierre (ce n'est plus la barque d'origine) vers les quarantièmes rugissants de la foi. Si elle n'a pour se relever que des fusées médiatiques comme l'abbé Pierre, pâle émule de M. Vincent, ou la dévouée sœur Emmanuelle —

tous deux, faut-il le déplorer, consternants de mièvrerie intellectuelle ; les éclats du très progressiste évêque Gaillot, ou la dégaine petite frappe de Guy Gilbert, le curé des loubards avec son cuir, ses santiags, son langage de caniveau (brave homme au demeurant, mais il n'a pas vu que les banlieues ont changé de couleur... et de ton !), elle a du souci à se faire. Pire, nombre de clercs modernistes montrent qu'ils s'intéressent davantage aux religions des autres qu'à la leur. Les exemples ne manquent pas. Le dialogue « interreligieux » a ses limites, les limites de sa propre religion ; et si l'on n'est plus capable de la supporter, de la magnifier, de l'exalter, de la vivre avec intensité, alors on apostasie et on va garnir le contingent des athées militants, ou on change de « religion ». Décidément, il n'y a que les gens de religion pour faire détester la religion. La démagogie aussi a ses limites. Même dans la maison de Dieu.

L'Église n'en finit pas de cuver sa honte et de battre sa coulpe, en se répandant de repentance en repentance. On aurait pu penser que Jean-Paul II avait soldé le compte une fois pour toutes, à l'occasion du Jubilé de l'an 2000. Il faut croire que non. En attendant, si l'Église ne retrouve pas sa vocation apostolique première, elle disparaîtra comme une vulgaire secte tombée en désuétude par manque de fidèles. Et il n'y aura plus rien ni personne pour la relever, sinon le retour attendu du Christ.

*

De quoi souffre l'Église ? Quel est ce mal sournois qui l'atteint en profondeur et semble paralyser son action ? Il apparaît moins comme un problème de foi que comme une plaie touchant des pans entiers de notre société moderne, particulièrement l'Église catholique en tant qu'institution : le relativisme et, d'une certaine façon, le subjectivisme individualiste, conséquence perverse du fameux « Je pense donc je suis » cartésien (2). Que le moteur de la pensée matérialiste soit le relativisme, cela paraît évident et nécessaire à l'analyse du « progrès » technoscientifique ; sur le plan social et humain cela est moins évident. Par contre l'Église a besoin d'assurer son Magistère sur des certitudes d'éternité fondées sur l'ordre divin, non sur des incantations humanitaristes ; elle doit abandonner au domaine matérialiste tout ce qui n'entre pas dans le champ de sa fidélité au Credo.

Or, le relativisme ne permet pas de fonder des certitudes, autrement dit des vérités spirituelles, parce que les tenants et les aboutissants variant en permanence, la relation elle-même varie en conséquence : on ne construit rien de stable ou on construit sur du sable ; quant au subjectivisme, il rajoute à la confusion en ce sens que la vérité est censée ne pas être hors de soi mais en soi ; d'où l'incertain « À chacun sa vérité » auquel on peut objecter : « Oui, mais la vérité n'est pas dans chacun ». On en arrive à mettre tout sur le même plan, à ne plus trouver de différence dans rien ; à partir du moment où toute vérité est bonne en soi par le seul fait qu'elle est opinion ou conviction, la pensée ne progresse plus, l'esprit se sclérose, voire régresse ; il n'y a plus de valeurs absolues, donc plus de valeurs éprouvées, certifiées, hiérarchisées à respecter ; tout est égal parce que tout est relatif, il n'y a plus ni bien ni mal, ni mieux ni pire ; on ratiocine, on conjecture, autrement dit, on émet des jugements personnels à l'emporte-pièce, sans grande portée réelle.

Le relatif est éphémère : il désenchanté les âmes et réduit les cadres de la pensée au fatalisme du constat. Dans ces conditions, l'esprit même de la religion se dilue dans une sorte d'œcuménisme consensuel, de syncrétisme universel, où l'on finit par ne plus croire en rien parce qu'il n'y a rien à croire. Il faut donc déceler la clef qui permettra de redécouvrir les solides certitudes de la foi, de retrouver l'enthousiasme militant d'une Église catholique exaltant une spiritualité authentique fondée sur l'appréhension aiguë des principes éternels : le double respect de l'ordre naturel couronné d'un ordre surnaturel situé bien au-delà de la seule raison matérielle, qui se manifeste en nous par le sentiment de quelque chose qui nous dépasse et prend l'apparence du mystère divin. C'est cette clef que nous allons essayer de découvrir dans le parcours de ce livre.

*

Que les adversaires ou les ennemis de l'Église, quels qu'ils soient, ne se fassent aucune illusion. Ce ne sont pas les provocations fielleuses d'intellectuels dévoyés ou dépravés qui l'ébranleront sur ses bases. En deux mille ans d'existence, elle en a vu d'autres et des plus sévères. Il n'empêche : ils veulent la mort de l'Église, la mort de Dieu. Soit ! Mais qu'est-ce qu'ils veulent

tuer et pourquoi ? Le savent-ils ? Savent-ils qui est Jésus ? Le sais-je moi-même ? Le savons-nous nous-mêmes, tous, qui que nous soyons ? Sommes-nous suffisamment éclairés pour nous demander qui Il est, puisque tout part de Lui, — Lui étant mystère autant que présence divine ? Toujours se remettre en question...

Que savons-nous de Lui, en vérité ?... Rien. Sinon ce qu'en disent quelques-uns de ses disciples. À la fin de cet ouvrage, nous n'en saurons pas davantage ; mais nous aurons saisi quelques linéaments qui nous feront mieux comprendre à certains égards le pourquoi de ce qui reste à nos yeux, et quoi qu'on en dise, le plus grand événement de l'Humanité. Il faut toujours se demander la raison de ce qui en apparence n'en a pas ; tel est ainsi fait l'esprit humain. De conserve avec le lecteur, partant de ce sentiment ne m'ayant jamais quitté que ne pas avoir en soi l'Idée de Dieu, c'est vivre un théâtre d'ombres animé de machines organiques, j'avais moi-même besoin de savoir, tout autant pour satisfaire cette exigence personnelle de vérité que pour permettre à d'autres, sinon de répondre à leurs interrogations — c'est de la responsabilité pastorale du prêtre — , du moins d'éclairer les premiers questionnements. N'étant investi d'aucune autorité ecclésiastique, n'appartenant ni de près ni de loin à la hiérarchie catholique, c'est en toute indépendance d'esprit et en toute humilité que je relève ce défi ; je reste ainsi fidèle au dépôt spirituel de mon adhésion au christianisme nicéen et romain, même si je n'ai pas toujours soutenu cette fidélité par l'exemplarité d'une pratique personnelle assidue.

1. Les cathares comme les protestants n'étaient cependant pas connus pour être, de leur côté, gens particulièrement pacifiques.

2. Cette pensée de Descartes aurait été plus judicieuse et proche de la vérité si elle avait été inversée ; « Je pense donc je suis » est une conséquence ; mais « Je pense parce que je suis », est une cause. La conséquence est un constat ; la cause est l'explication du constat.

PREMIÈRE PARTIE

Nouveau Testament Plan résumé

- L'Évangile selon saint Mathieu
- L'Évangile selon saint Marc
- L'Évangile selon saint Luc
- L'Évangile selon saint Jean
- Les Actes des Apôtres
- Les Épîtres de saint Paul (quatorze)
 - Épître aux Romains (Ro)
 - Première Épître aux Corinthiens (1Co)
 - Deuxième Épître aux Corinthiens (2Co)
 - Épître aux Galates (Ga)
 - Épître aux Éphésiens (Éph)
 - Épître aux Philippiens (Phi)
 - Épître aux Colossiens (col)
 - Première Épître aux Thessaloniciens (1Th)
 - Deuxième Épître aux Thessaloniciens (2Th)
 - Première épître à Timothée (1Tm)
 - Deuxième épîtres à Timothée (2Tm)
 - Épître à Tite (Ti)
 - Épître à Philémon (Phm)
 - Épître aux Hébreux (He)
- Les Épîtres catholiques, au nombre de sept, soit :
 - L'Épître de saint Jacques
 - La première Épître de saint Pierre
 - La seconde Épître de saint Pierre
 - Les trois Épîtres de saint Jean
 - L'Épître de saint Jude
- L'Apocalypse

Notes

1. La quatorzième Lettre attribuée à saint Paul, dite aux Hébreux, est adressée aux judéo-chrétiens de Palestine et de Judée, c'est-à-dire aux chrétiens non déjudaisés. L'enthousiasme et l'ardeur des premiers temps s'étant quelque peu refroidis, un certain désenchantement s'est emparé des communautés, au point qu'elles sont confrontées à des défections voire des désordres de nature doctrinale. « N'a-t-on pas fait fausse route en abandonnant la religion des pères ? Ne faut-il pas y revenir ? » (Osty). L'auteur de la Lettre aux Hébreux va s'employer à rassurer ses frères, à leur démontrer la supériorité sacerdotale du Fils de Dieu sur les rites anciens du judaïsme, puis il va les exhorter à persévérer dans la foi. L'intérêt de ce document est de montrer l'évolution de la Nouvelle Alliance et sa primauté sur l'Ancienne.

Par sa conformité à l'enseignement de Paul, elle a été classée dans ses Épîtres ; toutefois celui-ci n'en serait pas l'auteur : « la langue, le style, la manière d'introduire des citations bibliques, l'allure académique et quelque peu recherchée de l'ensemble, décèlent une autre main que celle de Paul. » Au contraire, la manière de saint Paul est plutôt celle d'un aventurier de Dieu au style primesautier, capable de faire passer le frisson de l'émotion que sous-tendent les réflexions les plus profondes et les aspirations les plus élevées. Cela montre également qu'au-delà des Apôtres historiques, Jésus ne manquait pas, chez les premiers chrétiens, de disciples zélés ; souvent anonymes, ils ont largement contribué à propager sa parole, à répandre le levain dans la pâte.

2. On a l'habitude d'entendre dire qu'il y aurait 3 milliards de chrétiens sur terre. Il y a chrétiens et chrétiens comme il y a fagots et fagots. Jusqu'au XVI^e siècle, avant la Réforme, avant Luther et Calvin, chrétien désignait les catholiques en général et le christianisme oriental rattaché à Rome ; être catholique ou chrétien signifiait la même chose, l'appartenance à la même religion du Christ. Par la suite, le sens du mot « chrétien » s'est dilué, altéré, affadi, et a fini par désigner extensivement toutes dérives hérétiques ou sectaires fondées sur le nom de Jésus, reprenant à leur compte le Nouveau Testament officialisé par l'Église catholique. Pour prendre un exemple, il n'y a aucune comparaison possible entre le catholicisme romain et la multitude des sectes évangéliques à l'américaine se revendiquant pourtant « chrétiennes », dont certaines sont des entreprises commerciales lucratives ou ont des finalités douteuses au même titre que les fameuses ONG anglo-saxonne.

Il n'est question dans cet ouvrage que du catholicisme romain ; toutefois, « chrétien » est parfois employé au sens originel, de même « christianisme » désignant spécifiquement la seule religion catholique.

3. Les athées, laïcistes, ennemis de l'Église et autres pseudo-spécialistes du « fait religieux » — combien de fois faudra-t-il répéter que la religion n'est pas un « fait », mais un « phénomène » mystique où le mot mystère a toute son importance ? — ont l'habitude de dénoncer la morale « judéo-chrétienne » en stigmatisant la morale catholique. Ils se trompent de nature sur le sujet désigné. Le catholicisme est helléno-chrétien ou gréco-latin et chrétien (la foi et la raison, thomisme), il n'est pas judéo-chrétien, cette expression désignant à l'origine les Juifs christianisés non déjudaisés, et aujourd'hui, une mouvance d'évangéliques américains judaïsés ou sionistes. Le christianisme est helléno-chrétien, à cette différence que les sectes hérétiques dont le protestantisme, se disant « chrétiennes », attachent autant d'importance sinon plus à l'Ancien Testament qu'au Nouveau Testament, alors que Jésus s'en démarque catégoriquement, même s'il y fait souvent référence : il s'adresse d'abord aux Juifs, puis, à la fin, à l'universalité des hommes. Enfin sur le plan de l'interprétation doctrinale et du rituel liturgique, les différences sont suffisamment affirmées pour en exciper qu'il n'y a, à l'évidence, aucune comparaison possible entre le catholicisme et les sectes dites chrétiennes.

UN NOMMÉ JÉSUS

La meilleure façon de se familiariser avec l'énigme Jésus quand on veut l'approfondir (énigme, parce qu'il s'agit d'un Inconnu dont l'approche n'est ni facile, ni spontanée), est de se placer comme lui dans des dispositions intimes qui tiennent à sa nature divine de médiateur céleste, et qui pourraient se formuler ainsi : « Si tu viens à moi, porte ta croix, et ne regarde pas en arrière. » Le message est clair. Pas de posture, de comportements ambigus ou malveillants ; pas de discours abscons, fallacieux ou flagorneurs ; il est la simplicité même, la pureté d'intention descendue sur terre. Il appelle au détachement matériel et au retrait de soi tout en ne cessant d'être du monde, même si son Royaume n'est pas de ce monde : « *Je suis le cep de la vigne et vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là portera beaucoup de fruits ; car hors de moi, vous ne pouvez rien faire.* »

Ceci posé, n'est pas Jésus qui veut, et d'ailleurs personne ne peut manifester la prétention d'être Jésus à la place de Jésus, puisque sa personne est unique et divine. Il peut donc être imité, non remplacé ; la copie ne sera jamais l'original : être imité, c'est-à-dire atteindre la perfection, est le but de sa mission terrestre : « *Soyez parfaits comme mon Père qui est aux Cieux est parfait.* » À chacun de régler sa vie en fonction du cap donné ; et le cap donné est le suivant : « *Je suis la Lumière du monde.* » ; ou encore : « *Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie.* » Mais même imiter, la route est pleine d'ornières et d'embûches ; il ne suffit pas de vouloir, encore faut-il être appelé et recevoir une grâce spéciale : « *Nul ne peut venir à moi, si cela ne lui a pas été donné par le Père.* » ; peut-être le mot « vocation » répond-il le mieux à cet état de grâce favorable, quand cette fusion mystique de l'âme et de l'esprit est atteinte.

Jésus a apporté au monde un regain de spiritualité et de vérité qu'aucune autre « religion » ne porte en elle. Le catholicisme est une religion naturelle dite inspirée, fondée sur la foi et la croyance en un ordre surnaturel, lui-même induit par l'ordre

naturel ; il trouve son accomplissement dans le MYSTÈRE DIVIN ; il est quête de Vérité et d'Absolu.

*

Dans la Bible hébraïque ou Ancien Testament, Dieu, le Peuple de Dieu, comprenons le peuple juif EXCLUSIVEMENT, les cieux, la terre, ne font qu'une seule et même entité ; il n'y a pas de séparation entre le temporel et le spirituel ; la religion relève autant de la vie politique, que du folklore populaire, de la vie exemplaire que de l'anecdote piquante sinon croustillante, de la violence atroce que des plus belles actions de la vie, de la sagesse que de la dépravation, de l'histoire que du roman épique, etc.

Rien de tout cela chez Jésus. Dans le Nouveau Testament ou Évangiles de Jésus-Christ, on dédouble l'écheveau, on débarrasse les scories, pour ne s'en tenir qu'à la Vérité surnaturelle qui constitue le fond de la spiritualité chrétienne ; le Nouveau Testament se place délibérément hors du champ politique et de la réalité temporelle qui vit sa vie propre, sans toutefois s'en exclure ; il n'y a plus UN seul peuple de Dieu se voulant au-dessus des autres, mais l'universalité des croyants, comme nous le verrons plus loin, avec tout ce que cela signifie.

FILS DE DIEU, PROPHÈTE OU ECTOPLASME ?

Pourtant le doute m'assaille, assorti d'une vague angoisse, d'une terrible prémonition qui n'annonce rien de bon. Est-ce le début des embûches ? Le Nouveau Testament, la Nouvelle Alliance de Dieu, comprenant l'Évangile de Jésus-Christ (la Bonne Nouvelle), non plus avec son « Peuple » mais étendue à l'ensemble du genre humain, est donc l'histoire d'un homme de la Palestine lointaine, un inconnu de modeste condition nommé Jésus, qui se sacrifie devant Dieu pour sauver les hommes, pour le salut de l'humanité. Pour faciliter la compréhension, posons-nous la question selon une approche profane. Sincèrement, ai-je besoin que quelqu'un se sacrifie pour moi ? Ai-je demandé que quelqu'un fasse le sacrifice de sa vie pour sauver mon âme, pour la rendre acceptable par le Bon Dieu qui est dans les Cieux ? Je ne veux pas être tenu pour responsable du sacrifice de qui que ce soit, surtout pas d'un sacrifice que je n'ai pas sollicité. Je ne veux pas être responsable de la mort charnelle du Christ. Je veux

bien reconnaître mes péchés, me repentir (au sens de remonter la pente), mais si je ne suis pas capable de me rédimer moi-même, que mon âme aille au diable si elle ne va pas à Dieu !

Cela peut paraître prétentieux, arrogant, voire d'un insupportable orgueil, alors qu'il s'est offert en toute humilité pour pardonner les péchés des hommes, mais cette offrande non sollicitée, que l'Église appelle le Mystère de la Rédemption, me trouble. Alors peut-être faut-il interpréter le sacrifice de la Croix autrement, et lui donner une extension, une signification plus large. Le Christ ne serait pas mort sur la croix seulement pour le salut du genre humain ; il serait mort, il aurait consommé son sacrifice pour porter témoignage de la souffrance des hommes, de leur faiblesse, de leur volonté de s'amender pour se rendre plus forts, et ainsi d'en appeler à la grande miséricorde de Dieu, à son infinie disposition au pardon.

D'autre part, ai-je besoin de la morale qui se dégage des Évangiles ? La morale, tout homme juste ne la porte-t-il pas en soi ? N'est-elle pas inscrite en lui ? Ne se manifeste-t-elle pas de façon spontanée et instinctive ? Un homme de bien, a-t-il besoin d'être guidé ? A-t-il besoin d'être sauvé ? Ne fait-il pas chaque jour l'expérience de la bonté et de la sagesse ? De la laideur et de la cruauté ? N'est-il pas en devoir de se battre parfois contre ceux qui, n'étant pas habités par l'idée de bien, propagent l'idée du mal en la maquillant sous les apparences du bien ? N'est-ce pas un combat incessant, que l'on mène parfois en dépit de soi et parfois contre soi ? Où est le Bien, où est le Mal ? Celui qui n'arrive pas à le discerner, mérite-t-il le nom d'homme ? Celui qui choisit délibérément le mal, sciemment, en toute connaissance, mérite-t-il d'être sauvé contre lui-même, au même titre que celui qui est conscient du mal mais n'a pas la force de lutter contre ?

Ai-je besoin que Jésus fasse des miracles pour que je croie en lui ? Ai-je besoin de savoir que Marie a conçu dans la virginité pour croire à l'intervention divine ? Ai-je besoin de savoir que Jésus, le Christ, l'Oint du Seigneur, est ressuscité au troisième jour de sa mort pour être convaincu qu'il est le fils de Dieu fait homme ? Et ai-je besoin d'être convaincu de quelque chose qui de toute façon ne change rien, n'apporte rien à ma vie ni à celle

de mon voisin ou de mon prochain, et n'a, en dépit de ses miracles, aucun effet sur les éléments naturels ? Ne devrais-je pas plutôt me contenter de sa parole s'il a quelque chose à exprimer, de son exemple s'il a quelque chose à montrer ?

Justement, quelle est-elle cette parole, cette Bonne Nouvelle ? Déception. À décourager le prosélyte le plus résolu : le premier contact risque de lui faire perdre ses pieuses velléités, si la Volonté divine ou la Providence, volant à son secours, n'aiguillonne pas sa toute jeune et fragile vocation. Au premier abord, les Évangiles apparaissent comme un recueil assez rébarbatif de bribes de discours amalgamées à l'activité prédicative d'un prophète inspiré, le tout raconté sous forme d'allégories ou paraboles, parfois avec la sécheresse d'un procès-verbal de police. Le fait qu'il y ait la même histoire rapportée quatre fois, dont trois dites Synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), et celle de Jean qui diffère assez sensiblement par son approche, est loin de l'éclairer, sauf à obscurcir un peu plus sa démarche volontaire. Pour un profane, un non initié, les textes peuvent paraître souvent rebutants, les récits abstrus, truffés d'incohérences et de contradictions, au moins en apparence ; certains faits sont relatés par les uns, pas par les autres, et pas toujours dans le même continuum chronologique ; on perd vite le fil : la pêche miraculeuse est en fin de récit chez Jean, en début chez Luc, mais n'apparaît ni chez Matthieu ni chez Marc ; les paroles du Christ, au moins telles qu'elles sont rapportées, ne sont pas toujours clairement comprises ; nos esprits embrouillés n'ont pas toujours le discernement nécessaire pour saisir la simplicité de son message de vérité ; elles passent pour des formules sibyllines, au point que, parfois, Il se sent obligé de les ponctuer d'un « *Que celui qui a des oreilles entende* », traduit dans le langage populaire par : « Comprenez qui pourra » Facile à dire !

Il fait un usage abondant des paraboles. À ses disciples qui s'en inquiètent, il a une réponse dilatoire expliquant qu'il leur est donné à eux de connaître les mystères du Royaume des cieux, mais que cela n'est pas donné aux autres « *parce qu'ils regardent sans regarder et qu'ils entendent sans entendre ni comprendre.* » On ne sait si c'est pour que ceux qui « entendent sans entendre » ou « comprennent sans comprendre » s'ouvrent

mieux à ses paroles, ou si c'est pour réserver le sens caché qu'elles recèlent à ses seuls disciples. Puis il leur donne l'explication de la parabole du Semeur — le Semeur étant lui-même, la semence étant la Parole de Dieu. « *Avez-vous compris cela ?* » demande-t-il aux Apôtres, après une série de paraboles sur le Royaume des cieux.

Dans Jean, il n'y a pas de paraboles, il y a des « similitudes » qui relèvent plus de la comparaison métaphorique ; c'est une forme de rhétorique qui se substitue aux paraboles, de même que « signe » désigne les miracles ; mais le discours est tout aussi énigmatique, allégorique, voire hyperbolique, et tourne autour de la relation du Père et du Fils : « *Je vous ai dit tout cela de façon énigmatique, mais l'heure vient où, loin de vous parler de cette manière, je vous communiquerai ouvertement ce qui concerne le Père.* » Les disciples s'en réjouissent : « *Voici maintenant que tu parles ouvertement et que tu abandonnes tout langage énigmatique.* » Cette réplique venant à la fin du récit, il reste à espérer que les disciples ont compris depuis le début. Nous, nous ne sommes pas sûrs d'avoir tout compris, et nous avons parfois du mal, il faut bien le dire, à suivre. Exemple, ces deux paraboles (pour ne pas compliquer, je garde le mot).

Le festin nuptial

« *Il en va du royaume des cieux comme d'un roi qui fit un festin de noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités. Mais eux ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs chargés de dire aux invités : "Voici, j'ai apprêté mon banquet, mes taureaux et mes bêtes grasses sont égorgés, tout est prêt, venez aux noces."* Mais eux, sans en tenir compte, s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ; les autres, saisissant les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent. Le roi se mit en colère ; il envoya ses troupes, fit périr ces assassins et incendia leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : *"La noce est prête, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux places d'où partent les chemins et convoquez à la noce tous ceux que vous trouverez"*. Ces serviteurs s'en allèrent par les chemins et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons. Et la salle de noce fut

remplie de convives. Entré pour regarder les convives, le roi aperçut là un homme qui ne portait pas la tenue de noce. “Mon ami, lui dit-il, comment es-tu entré ici sans avoir de vêtement de noce ?” Celui-ci resta muet. Alors le roi dit aux servants : “Jetez-le, pieds et poings liés, dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents.” Certes, la multitude est appelée, mais peu sont élus. »

Les commentateurs de la BJ l’expliquent ainsi : « Le roi est Dieu, le festin de noces est la félicité messianique, le fils du Roi étant le Messie ; les envoyés sont les prophètes et les apôtres ; les invités qui les négligent ou les outragent sont les Juifs ; ceux qu’on appelle de la rue sont les pécheurs et les païens ; l’incendie de la ville, c’est la ruine de Jérusalem. L’homme qui s’introduit sans avoir de vêtement de noces, c’est-à-dire sans être revêtu de la Parole de Dieu, subit les rigueurs du Jugement dernier. » — Comprenez qui pourra, en effet ! Interpréter les paraboles de Jésus, relève parfois de la compétence exégétique la plus érudite. Il y a néanmoins de nombreuses et belles paraboles dont l’émouvante simplicité rend l’ensemble accessible à l’immédiat. La conclusion de celle-ci aura au moins un écho dans la tradition populaire : « *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.* »

L’intendant malhonnête.

« Un homme riche avait un intendant qui fut accusé devant lui de dilapider ses biens. Il le fit appeler et lui dit : “Qu’est-ce que j’entends dire de toi ? Rends les comptes de ta gestion, car désormais tu ne pourras plus gérer mes affaires”. Le gérant se dit alors en lui-même : “Que vais-je faire, puisque mon maître me retire la gérance ? Bêcher ? Je n’en ai pas la force. Mendier ? J’en ai honte. Je sais ce que je vais faire pour qu’une fois écarté de la gérance, il y ait des gens qui m’accueillent chez eux”. Il fit venir alors un par un les débiteurs de son maître et il dit au premier : “Combien dois-tu à mon maître ?” Celui-ci répondit : “Cent jarres d’huile”. Le gérant lui dit : “Voici ton reçu, vite, assieds-toi et écris cinquante”. Il dit ensuite à un autre : “Et toi, combien dois-tu ?” Celui-ci répondit : “Cent sacs de blé”. Le gérant lui dit : “Voici ton reçu et écris quatre-vingts”. Et le maître fit l’éloge de l’intendant malhonnête, parce

qu'il avait agi avec habileté. En effet, ceux qui appartiennent à ce monde sont plus habiles vis à vis de leurs semblables que ceux qui appartiennent à la lumière. »

Le malhonnête argent et le bien véritable.

*« Eh bien ! moi, je vous dis : faites-vous des amis avec le malhonnête argent pour qu'une fois celui-ci disparu, ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles. Celui qui est digne de confiance pour une toute petite affaire est digne de confiance pour une grande ; et celui qui est trompeur pour une toute petite affaire est trompeur aussi pour une grande. Si donc vous n'avez pas été dignes de confiance pour le malhonnête Argent, qui vous confiera le bien véritable ? Et si vous n'avez pas été dignes de confiance pour ce qui vous est étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. **Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.** »*

« Les pharisiens qui aimaient l'argent écoutaient tout cela, et ils ricanèrent à son sujet. Jésus leur dit : ‘Vous êtes de ceux qui se donnent pour justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé pour les hommes est objet de dégoût devant Dieu.

Dans le premier cas, l'homme riche se fait voler de cinquante jarres d'huile et vingt sacs de blé par son intendant, celui qui est censé gérer ses affaires : cela semble parfait, l'escroc est félicité par le maître. Jésus veut-il nous montrer que le monde ne s'appuie que sur l'argent acquis malhonnêtement ? Certains interprètent ce subterfuge de l'intendant non comme une malhonnêteté apparente, mais comme une habileté consistant à céder sa commission de gérant pour retrouver la confiance de son maître : le maître rentre dans son intérêt et félicite l'intendant qui vient de sacrifier sa part.

Pour aller plus loin, il nous faut s'en tenir à la conclusion des deux passages ci-dessus ainsi résumée : *« On ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent »* ; autrement dit, pour aller vers Dieu, nous devons choisir en ce monde entre les biens matériels qui ne

sont pas toujours acquis honnêtement, même si l'on est soi-même honnête, et les biens spirituels au-dessus des contingences matérielles, les deux étant foncièrement incompatibles sinon nécessaires ; quel que soit le cas de figure, Jésus semble nous dire que l'argent est nécessairement malhonnête, illustrant ce dicton : « On ne s'enrichit qu'en faisant des affaires avec l'argent des autres » ; aimable précepte susceptible de réjouir votre banquier affectionné. Il arrive que nombre de croyants, de par leur activité professionnelle, soient en contradiction avec le message divin ; ils servent parfois, par nécessité, par besoin vital, non par calcul, Dieu et l'Argent. Jésus s'en tient à un constat de fait ; il sépare nettement vie spirituelle et vie matérielle, mais accepte l'idée que certains soient en situation de ne pouvoir faire autrement que de traiter avec l'argent malhonnête : « ...*ceux qui appartiennent à ce monde* (les matérialistes, le gérant trompeur et son maître) *sont plus habiles vis à vis de leurs semblables que ceux qui appartiennent à la lumière* (ceux qui sont sincèrement dans la foi du Seigneur). » Sans doute le Seigneur veut-il aussi nous suggérer qu'il faut s'habituer à vivre dans le mensonge, et y résister, voire le combattre par notre témoignage, notre façon de nous comporter avec dignité.

Dans le second paragraphe, Jésus s'adresse toujours aux pharisiens et les exhorte, eux les pharisiens, les prêtres israélites, à se faire des amis avec le malhonnête argent, pour que le jour où celui-ci aura disparu (quand il viendra à manquer ?), les amis faits avec cet argent malhonnête les accueillent dans les demeures éternelles ; par demeures éternelles, il faut entendre l'Au-delà, le Royaume des cieux ; donc, même si vous êtes en nécessité de traiter avec l'argent malhonnête ou trompeur (Jésus semble poser comme postulat irréfragable que l'argent est par nature malhonnête), faites que cet argent vous aide à accéder dans un monde de justice et de bonté en aidant à faire le bien autour de vous ; vous vous ferez ainsi beaucoup d'amis dans le besoin que vous rejoindrez dans les demeures éternelles...

Il y a probablement d'autres interprétations. Mais comment ne pas donner raison à ses apôtres, quand il est parfois si obscur pour dire des choses simples, à moins qu'elles soient mal rapportées, et cela même s'il faut les comprendre dans un sens intemporel ; même si l'on sait qu'il le fait pour qu'entendent et

comprennent ceux dont le cœur s'est « *épaissi* » et « *entendent sans entendre* » ?...

Une interprétation qui a le mérite de se vérifier dans les faits, et qu'il importe, pour lui donner tout son sens, de la relier à la tentation de Jésus au désert, quand Satan, le Prince des ténèbres et de ce monde, tente de le suborner en mettant tous les royaumes du monde à sa portée, s'il se prosterne devant lui et l'adore : tout est lié ; on voit comment immédiatement les pharisiens « *qui AIMENT l'argent* » alors que ce sont des prêtres, ricanent aux propos de Jésus. Deux mille ans plus tard, les pharisiens ricanent toujours. On voit aussi toute la distance qui les sépare, le fossé ne faisant que se creuser au fil du temps entre eux et Lui. Donc, si l'on s'en tient au sens et à l'esprit des mots, plus on est matérialiste et terre à terre, plus on est filou, plus on est habile pour escroquer, voire truander ses semblables, en tous cas bien plus que ceux qui *appartiennent à la lumière*, dont les préoccupations sont davantage tournées, au-delà de la scrupuleuse honnêteté, vers les choses saintes et édifiantes de la spiritualité !

*

Un autre passage ambigu susceptible d'interprétations contradictoires : « *Voyant de grandes foules se former autour de lui, Jésus donna l'ordre de passer sur l'autre rive. Un scribe s'approcha et lui dit : "Maître, je te suivrai partout où tu iras."* Jésus lui dit : *"Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête."* » Décodage officieux de la parole divine : le Fils de l'homme est partout ; il ne suffit pas de le suivre dehors, il faut aussi le suivre à l'intérieur de soi. Ce que confirme la scène qui suit : « *Un autre des disciples lui dit : "Seigneur, permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père"*. Mais Jésus lui dit : *"Suis-moi, et laisse les morts enterrer leurs morts"* » Pas plus que les biens matériels, les attaches sentimentales ne doivent faire obstacle. Notons que le ton de Jésus est direct, faisant à diverses reprises l'usage de l'impératif « *Suis-moi* ».

De même, certaines scènes paraissent improbables ou, irions-nous jusqu'à dire, farfelues. Hérode ayant appris la naissance de l'enfant Jésus, il demanda aux mages de lui communiquer

l'endroit où se trouvait le nouveau-né. Avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode, les mages se retirèrent dans leur pays par un autre chemin. Hérode, furieux d'avoir été joué, décida d'exterminer tous les enfants de Bethléem et de son territoire, jusqu'à deux ans (les Saints Innocents).

Or Hérode était un potentat d'opérette installé par les Romains et à leur botte ; même s'il avait le coupe-chou facile (la décapitation de Jean le Baptiste), il est peu probable qu'il ait pu organiser un si odieux massacre d'enfants uniquement pour se venger de l'Enfant-Dieu, sans l'assentiment de la puissance occupante, et sans motifs sérieux. Plus tard, le procureur Pilate accordera la mort de Jésus aux Juifs (du moins à certains : il ne leur était pas permis de mettre à mort quiconque), du bout des lèvres et après maintes réticences, pour éviter les émeutes. Il est vrai que Pilate n'était pas encore procureur de Judée, et que la fuite en Égypte de la famille de Jésus corrobore les faits.

Dans Jean, le jour de la résurrection de Jésus, Marie de Magdala pleure devant le tombeau vide. Jésus ressuscité lui parle : « *Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?* » Elle se retourne, ne reconnaît pas Jésus : elle le prend pour le jardinier !... Curieuse cette transformation du Supplicié ressuscité en homme de peine ! On remarque qu'il lui décoche un « Femme » désincarné, comme il fera pour sa mère aux noces de Cana.

Nous sommes à la fin du récit. Jésus, relevé d'entre les morts, retrouve ses disciples à Capharnaüm et leur apparaît une troisième fois. Les Apôtres sont au nombre de sept ; ils décident d'aller pêcher ensemble. Ils ne prennent rien. Survient Jésus, leur demandant s'ils n'ont pas quelque chose à manger. Ils lui répondent « *Non !* » Jésus leur dit : « *Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez.* » C'est au moment où ils relèvent le filet, rempli à craquer, que Jean le reconnaît ; il en informe Pierre (Simon-Pierre) qui saute à l'eau et rejoint Jésus sur la berge.

Dans Luc, toujours après la résurrection, deux disciples (ils ne sont pas des Onze) rencontrent Jésus sur le chemin d'Emmaüs ; ils échangent avec lui, mais ne le reconnaissent pas ; ils ne le reconnaîtront qu'au repas du soir, au moment de la bénédiction, à sa façon de rompre le pain et de le donner.

Avons-nous affaire à un Jésus transfiguré après sa résurrection au point que ses disciples, décidément, ne le reconnaissent jamais du premier coup d'œil, ni au son de sa voix, alors qu'ils ont vécu quotidiennement ensemble durant près de trois ans ? Ou lui-même s'amuserait-il à leur faire des cachotteries ? Il est vrai qu'il blâme leur incrédulité et leur obstination à ne pas croire ceux qui l'ont vu ressuscité. D'autre part, que font les Apôtres à la pêche au lieu d'aller en mission, prêcher la Bonne Parole et convertir les âmes comme le leur a intimé le Maître ?

À la toute fin du récit de Jean (l'Appendice, rajouté de la main de Jean ou d'un de ses disciples), Jésus s'adresse à Pierre et par trois fois lui demande : « *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* », le ramenant à ses trois reniements. Répétition paternelle qui tend à irriter Pierre : « *Seigneur, toi qui connais toutes choses, tu sais bien, toi, que je t'aime tendrement.* » Puis Jésus lui délivre cette ultime parole : « *...En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu nouais ta ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas.* » — « *Jésus parla ainsi pour indiquer de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu.* », précise Jean. D'après l'exégèse, il signale ainsi le martyr de Pierre qui surviendra à Rome dans sa vieillesse. « *C'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas.* » — qui te conduira à un âge avancé là où tu ne voudrais pas : ton martyr. Peut-être est-ce aussi une façon de l'appeler à plus d'humilité. Puis il lui commande : « *Suis-moi.* » Un « *Suis-moi* » qui sonne comme une exhortation finale faisant de Pierre le Pasteur désigné définitivement pour assurer la relève de Jésus, prendre en charge le fragile héritage qui devra faire fructifier la Parole divine, et porter aux hommes le message de la Rédemption. Mais là aussi les propos de Jésus, fussent-ils les derniers, restent encore hermétiques, difficiles d'accès ; pourtant, quelques temps avant sa crucifixion, il avait assuré aux disciples qu'il ne parlerait plus de façon énigmatique, mais en langage clair : « *Tout cela, je vous l'ai dit en figures (paraboles ou similitudes). L'heure vient où je ne vous parlerai plus en figures ; je vous entretiendrai en toute clarté.* » Le Fils de Dieu,

l'homme ressuscité, ne tient pas ses promesses : il retombe dans son « péché » mignon.

Les miracles, dont je ne saurais douter des vertus salvifiques, ne sont pas davantage de nature à satisfaire mon désir de comprendre. Pour que je n'arrive pas à me rendre audible spontanément au discours de Jésus, soit le matérialisme progressiste moderne a causé d'irréversibles dégâts dans mon cerveau, soit l'esprit de système m'aveugle, soit le Malin est à l'œuvre en moi pour me détourner de la Parole divine. Il est vrai que la manière dont les miracles sont rapportés dans les Évangiles a parfois de quoi laisser perplexe. Alors même qu'un témoin comme Quadratus nous dit qu'à la fin du 1^{er} siècle, certains miraculés : « ...n'ont pas été vus seulement au moment où ils ont été guéris et ressuscités, mais ils étaient toujours encore présents et pas seulement pendant la vie du Sauveur ici-bas ; ils survécurent longtemps encore après sa mort, de sorte que quelques-uns d'entre eux sont parvenus jusqu'à notre temps. »

Jean est le seul des quatre évangélistes à ne pas employer le mot miracle. Les interventions miraculeuses de Jésus sont chez lui des signes (les paraboles sont des similitudes ou figures). Il n'empêche que celui-ci opère des prodiges à tours de bras. Il ressuscite les morts, guérit les malades, les aveugles, les sourds-muets, les paralytiques, les estropiés, soulage la douleur physique ; dans son rôle d'exorciste, il purifie les lépreux, chasse les démons, les esprits impurs, guérit les possédés... À ces époques reculées, les gens étaient souvent assaillis par les démons. Ils sont toujours en proie aux mêmes hallucinations en nos temps modernes, mais par le truchement actif de la télévision. Il multiplie les pains, change l'eau en vin, marche sur la mer, apaise la tempête, transforme des pêches bredouilles en pêches pharamineuses... Sur le lac de Tibériade, les tempêtes ne devaient pas soulever des vagues monstrueuses ; il n'empêche que ses disciples, dont quatre solides professionnels de la pêche, ont peur ! Certains miracles semblent des paraboles transformées et exposées en miracles ; c'est le cas de la multiplication des pains ; sinon, comment expliquer les propos qu'il tient aux disciples :

« *“Pourquoi discutez-vous parce que vous n’avez pas de pains ? Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? Avez-vous le cœur endurci ? Vous avez des yeux : ne voyez-vous pas ? Vous avez des oreilles : n’entendez-vous pas ? Ne vous rappelez-vous pas, quand j’ai rompu les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de paniers pleins de morceaux vous avez emportés ?”* Ils lui disent : *“Douze”*. *“Et quand j’ai rompu les sept pains pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ?”* Ils disent : *“Sept”*. Et il leur disait : *“Ne comprenez-vous pas encore ?”* »

Par cette interprétation possible, Jésus corrobore la parabole du Semeur et montre qu’il suffit de quelques disciples décidés dans leur sacerdoce pour assouvir le désir de ceux qui ont faim de foi et d’espérance.

Autre exemple. La résurrection de Lazare donne lieu à ce dialogue entre Marthe, la sœur du défunt, et Jésus :

« *“Ton frère se lèvera”, lui dit Jésus. Marthe lui dit : “Je sais qu’il se lèvera, lors de la résurrection, au dernier jour”*. Jésus lui dit : *“Je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ?”* — *“Oui, Seigneur, lui dit-elle, j’ai toujours cru que c’est toi, le Christ, le Fils de Dieu qui doit venir dans le monde”*. »

Le sens même de la résurrection de Lazare faisant suite à l’allégorie du Bon Pasteur qui donne la vie éternelle à ses brebis, illustre bien le propos du Nazaréen ; il le dit *« Je suis la Résurrection et la Vie »* ; il donne la vie éternelle à quiconque croit en Lui, et il ressuscite son ami Lazare, répondant ainsi à l’acte de foi de Marthe.

Les noces de Cana donnent un autre exemple de ces signes (1) qui ne sont pas des miracles, selon Jean l’Évangéliste. Là, il est question que Jésus change de l’eau en vin. Un conte qu’on pourrait qualifier à « dormir debout » si l’on s’en tenait à une stricte lecture littérale ; il faut toujours avoir à l’esprit la latitude d’interprétation et le contexte autant historique et culturel que local. Que Jésus soit invité au mariage, pourquoi pas ; mais on

ne voit pas au nom de quoi des disciples tout récents, qu'il vient de débaucher la veille de chez Jean le Baptiste, y participent, d'autant qu'il n'est pas encore publiquement connu. Marie est présente ; il l'appelle « *femme* » comme une étrangère, sur un ton fort peu amène. À la demande de sa « mère », il fait remplir d'eau à ras bord 6 jarres de pierre contenant deux ou trois mesures (40 litres, env.) destinées aux purifications, et change l'eau en vin : de quoi assommer les convives ! L'intendant, qui paraît passablement éméché, ne se demande même pas d'où provient cette abondance de nectar ; il félicite le marié d'avoir gardé le meilleur pour la fin : « *Tout le monde sert d'abord le bon vin, et quand les gens sont gris, le moins bon ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.* » ; car, en plus, Jésus ne s'est pas moqué des joyeux fêtards : c'est du bon ! Et c'est tout. Selon une perception purement rationnelle, il n'y a rien à tirer de cette allégorie vinicole, si je puis dire, ni sur le plan symbolique, ni sur le plan théologique. Sauf... Et c'est peut-être ce qui va la sauver. Toujours l'interprétation.

À quel moment de l'Évangile de Jean se situent les noces de Cana, que l'exégèse officielle présente comme le signe de la Nouvelle Alliance ? Dès le troisième jour de l'apostolat terrestre de Jésus, après sa rencontre avec son cousin Jean le Baptiste, le Précurseur ; Jean baptise dans le Jourdain et mène une vie d'ascète. Il est en quelque sorte le concurrent de Jésus, son prédécesseur ; il apparaît vite que les deux « prophètes » n'ont pas la même conception de leur sacerdoce. Jean ne mange ni ne boit ; Jésus se fait traiter de glouton et d'ivrogne, ami des publicains... Or il se trouve présent à la fête avec des disciples de Jean qu'il a entraînés avec lui. La « parabole » se conclut ainsi : « *Tel fut le premier des signes de Jésus ; il l'accomplit à Cana, en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* » Or ce premier « signe » ou miracle, n'était-il pas destiné aux disciples afin de leur montrer que si l'ascète Jean s'est mis hors du monde, lui, Jésus, il opère dans le monde, avec ceux qui vivent le monde, pour le sauver, un peu comme le changement de l'eau en vin — symbole du sang de la Nouvelle Alliance — sauve le mariage ?... Le fait de rétorquer sèchement à sa mère « *Que me veux-tu femme ?* », et que celle-ci, l'ignorant, passe

outre et dise aux servants : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le* », n'indique-t-il pas qu'il exerçait déjà sa mission divine ? Alors que son « *Heure n'est pas encore venue.* », ce qui semble l'irriter ? « *Qui est ma mère, qui sont mes frères ?* »

La guérison du démoniaque au pays des Géranésiens relève du même procédé allégorique : il fit sortir les esprits impurs qui tourmentaient l'homme, puis les envoya dans un troupeau de porcs ; les porcs se précipitèrent du haut d'un escarpement dans la mer et se noyèrent : ils étaient deux mille ! Animal impur, les Juifs ne mangeaient pas de porc : c'est pourquoi la scène se passe en Décapole ; dans cet exemple, le porc symbolise l'impureté qu'incarne Satan et ses légions du Mal à l'œuvre dans l'homme ; Jésus montre que la Vérité associée à la compassion pour la souffrance est plus forte que le mal ; elle le terrasse et libère l'homme de ses démons, de ses chaînes, de ce Mal obscène qui aliène le corps, altère l'esprit, rend fou à lier le démoniaque.

Quand on observe la prédestination divine de la Vierge Marie, on se rend compte que sa belle et édifiante histoire se raccorde aux Écritures saintes. Bien souvent, et cela revient comme un leitmotiv, tel fait qui doit arriver se produit pour que « *s'accomplissent les Écritures* ». Les Évangiles trouvent leur caution légitime dans l'Ancien Testament ; les citations ou allusions faites à l'A.T. seraient de l'ordre de six cents dans le Nouveau Testament. Il en est ainsi pour la destinée de Jésus, le fait de parler en paraboles, l'entrée dans Jérusalem, Jésus annonce sa mort, l'arrestation de Jésus, la trahison de Judas, son procès devant le Sanhédrin, sa comparution devant Pilate, sa mort, sa résurrection..., ne sont que la traduction ou l'illustration de ce qui est annoncé dans les Écritures : « *Voici les paroles que je vous ai adressées quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes.* » N'oublions pas que Jésus s'adressait à des Juifs endurcis, qui finiront par se coaliser contre lui et décréter sa mort ; le chemin de la Vérité, n'allant pas de soi, obligeait le *Fils de l'homme* à prendre des précautions de langage et à se référer à la Loi.

Une autre question se pose quant à la finalité de la vocation messianique de Jésus. Est-il venu sauver le genre humain ou est-il venu réformer le judaïsme ? Le chœur de répondre : « Il est venu sauver le genre humain ». Justement, rien n'est moins sûr. Quand il débute son ministère en Galilée, Jésus réunit ses disciples, choisit les Douze, et se prépare à les envoyer en mission. Au départ, il n'est pas question d'aller au-delà de la Palestine : « *Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville de Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël.* » On est loin de cette exhortation finale exprimée plus tard : « *Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création.* » (finale de Marc). Jésus tente une sortie de la Palestine vers la Phénicie, au pays de Tyr et Sidon (Saïda). Le fait de signaler cette tentative de porter la Bonne Parole chez les païens sans en tirer de conclusion, montre qu'elle a dû se solder par un échec. Certains de ses disciples, dont Paul, connaîtront une autre réussite bien plus tard. Mais il rencontre en chemin une Cananéenne (Cana du Liban : Tyr n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de Capharnaüm), qui l'implore de guérir sa fille démoniaque. Jésus refuse dans un premier temps :

« *Jésus répondit : ‘‘Je n’ai été envoyé qu’aux brebis perdues de la maison d’Israël.’’ Mais la femme vint se prosterner devant lui : ‘‘Seigneur, dit-elle, viens à mon secours !’’ Il lui répondit : ‘‘Il n’est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens.’’ – ‘‘C’est vrai, Seigneur ! reprit-elle ; mais justement les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.’’ Alors Jésus lui répondit : ‘‘Femme, ta foi est grande ! Qu’il t’arrive selon ton désir !’’ Et sa fille fut guérie dans l’instant.* »

Explication : La femme est une étrangère doublée d'une païenne. Pour les Juifs, les non-Juifs étaient des chiens. Leur fréquentation souille l'âme et rend impur. Jésus rétorque à ses disciples que la Parole de Dieu va aux brebis perdues de la maison d'Israël ; puis il répond à la femme, dans une répartie assez dure, qu'il n'est pas bien d'enlever le pain de la bouche des enfants pour le jeter aux petits chiens (aux non Juifs). La femme a compris le propos ; elle lui objecte humblement que les petits chiens mangent aussi les miettes tombées de la table des maîtres, ils ne leur ont pas jetées. Jésus ne peut qu'accéder à la demande éplorée de la femme et guérit sa fille. Remarquons qu'il a quand même la délicatesse de

parler de « petits chiens » pour adoucir l'expression, et ne pas employer le mot dans toute sa rudesse. Quoi qu'il en soit, cet épisode montre bien que l'enseignement de Jésus était d'abord destiné aux Juifs, mais que devant l'hostilité croissante de ceux-ci, particulièrement devant l'opposition déterminée des pharisiens et des sadducéens, puis devant le constat d'échec de sa mission divine qui se soldera par son Sacrifice glorieux, la Parole de Dieu ira, se détournant des Juifs à qui elle était d'abord destinée, à la totalité des nations du monde, directement, sans l'intermédiaire des précédents.

*

Arrivé à ce point, je me sens mal : je suis en train de m'enliser, de perdre pieds... J'étais parti pour faire un brillant décryptage de la parole du Christ (probablement la dix millionième tentative depuis l'apparition du Messie de la chrétienté), et voilà que ma démonstration prend l'eau de toutes parts, qu'elle gîte dangereusement ; j'ai l'impression de couler corps et âme avec. Car ce n'est pas tout. En y réfléchissant — mais je n'ose plus réfléchir —, je suis en train de me demander, horrible pensée sacrilège, si le Christ a réellement existé. Pis que pire, si c'est possible, est-il seulement nécessaire qu'il ait existé ou qu'il existât, pour le bien de l'humanité ? Qu'est-ce que cela aurait changé s'il n'avait été qu'un mythe édifiant passeur d'espérance ?

L'Ancien Testament nous montre que les Hébreux étaient d'excellents conteurs d'histoires. Or en examinant les Évangiles, de la façon dont les récits sont agencés, il est tout à fait possible de tisser un récit mythique présenté comme vrai, sans y apporter la moindre preuve de véracité. Point n'est besoin d'être théologien pour s'en convaincre : n'importe qui peut faire ce constat. Renan rappelle que ce que l'on sait avec certitude de la vie du Christ tient en quelques paragraphes. Or l'examen de ces preuves est loin de confirmer l'existence de Jésus (Flavius Josèphe, Tacite, Pline le Jeune...). On sait que les Évangiles rapportent l'enseignement des Apôtres à partir de la tradition orale. Cet enseignement de base a été développé en grec (nous n'avons aucune source en araméen, la langue de Jésus) autour d'un noyau primitif appelé *kérygme* (annonce) ; la tradition a brodé peu ou prou sur ce canevas, ne retenant de Jésus et de son action pastorale que l'essentiel de sa vie publique. Quand les Apôtres et les témoins oculaires et auriculaires

ont commencé à disparaître, il a fallu fixer par écrit cet enseignement qui accompagne la vie exemplaire du Maître. Sur le nombre d'évangiles présumés, plusieurs dizaines rédigés pour la circonstance, l'Église en a retenu quatre, adoptés très tôt à l'initiative des communautés chrétiennes, avant même que les Pères de l'Église et la papauté aient statué sur leur canonicité.

Me voilà dans une mauvaise passe, ne sachant comment m'en dépêtrer ; d'autant que j'ai le sentiment d'apostasier, de commettre un crime d'hérésie. Tant pis pour moi : j'ai péché par orgueil ; le Seigneur m'a puni pour avoir insinué le doute et mis à l'épreuve sa parole : Yahvé, le Dieu des Juifs, qui n'a pas la même mansuétude que le Dieu des chrétiens, m'aurait foudroyé sur le champ ! À moi de m'en sortir, d'éviter le naufrage de cette démonstration, de revenir dans le droit chemin. Il faut absolument que je trouve une solution, une planche de salut !... Que je trouve la clef qui va me permettre de déverrouiller le système Jésus, sinon je vais perdre la face à tout jamais... Mais a-t-on le droit de déverrouiller le système Jésus ? Ne faut-il pas s'en tenir à des niveaux de lecture et d'interprétation allégoriques et symboliques, comme nous l'avons vu plus haut, et ainsi éviter de tomber dans le piège d'une interprétation trop rationnelle qui ne vaudrait que pour notre époque moderne ?

Pire, si je n'arrive pas à résoudre cette quadrature, je n'aurai pas la réponse à cette question lancinante : comment sur la foi de quelques paroles d'apparence incertaines, un jeune homme quasiment anonyme, dénué de soutiens et de moyens, sur un laps de temps de trois ans, ne laissant aucune trace de lui sous aucune forme, a pu connaître cette fortune universelle qui passe les millénaires, au point d'influencer la destinée du genre humain comme aucun autre homme ne l'a jamais fait, et probablement ne le fera jamais ?

1. « Ce mot [signes] a, dans l'évangile de saint Jean où il se rencontre 17 fois, un sens particulier. Il désigne un acte de puissance destiné à suggérer une réalité spirituelle. Les âmes bien disposées dont "les œuvres sont faites en Dieu" la découvrent (3, 21) ; les autres dont "les œuvres sont mauvaises" ne la reconnaissent pas (3, 19), se chargeant d'une lourde faute (15, 22) » (Osty).

*

L'ENSEIGNEMENT

Première partie.

Nous avons vu que pour comprendre ou envisager une approche du phénomène Jésus, il faut avoir lu l'Ancien Testament ou au moins en avoir retenu les notions essentielles. Jésus est un Juif de Galilée (1) ; il s'inscrit naturellement dans l'histoire du « Peuple de Dieu ». Sauf qu'il se présente d'emblée comme le Messie annoncé ou prophétisé maintes fois, avec plus ou moins de mystère, dans l'Ancien Testament. Ce Messie attendu, espéré, les Hébreux — peuple « religieux », peuple « prêtre » par excellence — ont cru le voir revenir à diverses reprises en la personne d'Élie ou de Jérémie ; son retour, ils l'espèrent, le désirent ardemment, frénétiquement. Ils sont prêts à suivre le premier venu, capable de combler cette espérance divine... Au moment où Jésus va entrer dans sa vie publique, Jean le Baptiste, la « *voix qui crie dans le désert* », tient le rôle du prophète attendu. Jésus va se faire baptiser dans le Jourdain.

Nous l'avons vu, il semble que le courant ne passe pas entre les deux hommes. Jean est une espèce d'anachorète égaré, habillé d'un vêtement en poil de chameau, qui mange des sauterelles et du miel sauvage ; il passe un peu pour le fada du coin : « *Il a perdu la tête* », opinion fréquente des Juifs à l'égard des prophètes ; il n'empêche qu'il baptise à tours de bras et attire la foule à lui, là-bas, sur le gué de Béthabara ; au point que les chefs religieux du Temple, s'inquiétant de son attrait auprès du peuple, procéderont à son arrestation. Mais sa façon d'être et d'enseigner la Bonne Parole ne conviennent pas à Jésus : ni dans le genre, ni dans la méthode. Néanmoins, celui-ci le tenait en estime ; il montrera toute sa tristesse et se retirera dans le désert en apprenant que Jean a été décapité par Hérode, suite à l'odieuse vengeance d'Hérodiade.

Contrairement à Jean, Jésus est du monde, il vit le monde, même si son royaume « *n'est pas de ce monde* », ainsi qu'il le répond à Pilate ; il ne se retranche pas ; s'il pratique le jeûne, il se fait souvent inviter chez l'habitant ; apparemment, il ne refuse pas les bonnes tables ni la fréquentation des publicains, les collecteurs d'impôts, mal perçus par la population. Les repas ont

une grande importance dans les Évangiles. Quand Jésus interpelle Zachée juché sur son sycomore, il sait qu'il s'adresse à l'homme le plus riche de Jéricho, le patron des publicains locaux (sorte de TPG du lieu), pour demeurer chez lui ; ce qui ne manque pas de choquer son entourage ; manifestement, il ne s'adresse pas au premier quidam venu ; il profite des circonstances pour en tirer un enseignement, face à Zachée qui l'assure de sa probité et de sa générosité : « *Aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison (...). Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* » Jésus entrait dans la maison du repentir.

Jésus est aussi à l'aise avec le pauvre qu'avec le riche ; il est du monde ; il est dans le monde ; il ne le rejette pas, car après tout, même s'il est le produit détourné des anges rebelles, il reste Création du Père ; il se détache simplement des choses matérielles et dédaigne ce qui est mauvais dans le monde. Il n'est pas venu pour baptiser... Il est venu pour... pour quoi, exactement ? Sauver le monde du péché ? Éprouver la souffrance de l'homme affligé par sa faiblesse native devant le mal originel et en appeler à la miséricorde du Père ? Sans aucun doute... Il est d'abord venu pour amender la Loi de Moïse, son enseignement. Je ne suis pas venu défaire, je suis venu parfaire ; je ne suis pas venu abolir, je suis venu accomplir.

Jésus prend fermement en main son destin de Messie annoncé par les prophètes ; avec lui, fini le Dieu des Hébreux enflammé de colère, le Dieu jaloux, exterminateur, vengeur, rancunier, irascible, mesquin ; Dieu est désormais le Dieu du fini et du parfait, le Dieu de la miséricorde et de l'amour, le Dieu de la rédemption et du pardon. Fini les généalogies interminables : Dieu est le Dieu de tous les hommes, non le Dieu d'une seule famille, d'un seul peuple, d'une seule filiation ; fini la répudiation de la femme, Jésus rend le mariage indissoluble : « *ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas* » (voir à ce sujet sa réponse aux pharisiens : Mt 19. 3-12 ; Mc 10. 1-12) ; fini la loi du talion ; fini les holocaustes, les sacrifices de boucs, de taureaux, de génisses... qui tournent à l'équarrissage industriel ; fini de « *faire fumer la graisse* » et fini aussi les sacrifices humains et leur cortège de scènes horribles ; fini les oblations (offrandes des produits du sol),

les libations (offrandes liquides) : Dieu n'a pas besoin d'être nourri ! Fini les nourritures impures, fini le « pur et l'impur », devenu un abus rituel ; il allège les épaules de l'homme des « *pesants fardeaux* » de la Loi ; il n'y aura désormais qu'un seul sacrifice, et il s'accomplira au nom de l'humanité une fois pour toutes : ce sera le Sien, le Saint Sacrifice de la Croix, le sacrifice de sa Personne incarnée et de son sang versé « *après nous avoir acquis une rédemption éternelle* » ; sacrement du Saint Sacrifice célébré par l'Église sous le nom d'Eucharistie, rituel sommital de la liturgie catholique. Un point important : fini la faute collective, le péché de tout un peuple retombant sur les générations ; l'homme est désormais responsable individuellement de ses actes et de ses fautes devant Dieu ; Jésus par son sacrifice lui rend sa liberté, mais du même coup, dès l'instant où il le rend libre, il le rend responsable et le met en situation d'avoir à choisir entre le Bien et le Mal, entre la Transcendance et la Transgression : il le soumet à l'épreuve du péché.

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus explicite les changements qu'il apporte à la Loi. Il ne la réfute pas : « *En vérité je vous le déclare, avant que ne passent le ciel et la terre, pas un « i », pas un point sur l'« i » ne passera de la Loi que tout ne soit arrivé (...)* », mais il l'amende (n'oublions pas qu'il ne s'adresse qu'au monde Juif, peuple réputé de tous temps pour son ombrageuse susceptibilité). Toutefois, s'il maintient la Loi version amendée, ce sont ses paroles qui s'imposent et constituent l'ultime référence du message divin : « *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas* »

Après les Béatitudes au nombre de huit, il annonce la « Nouvelle Alliance », la voie du futur christianisme ; je renvoie aux Évangiles pour compléter les exhortations suivantes de Jésus :

- *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas ; celui qui commettra un meurtre en répondra au tribunal. Eh bien ! moi je vous dis...*
- *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu ne commettras pas d'adultère. Eh bien ! moi je vous dis...*

- *Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien ! moi je vous dis...*
- *D'autre part il a été dit : Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui remette un certificat de répudiation. Eh bien ! moi, je vous dis...*
- *Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Eh bien ! moi, je vous dis...*
- *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi, je vous dis...*
- *Gardez-vous de pratiquer votre religion devant les hommes pour attirer leurs regards...*
- *Quand donc tu fais l'aumône, ne va pas le claironner devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin de se faire louer des hommes...*
- *Quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment faire leurs prières debout dans les synagogues et les carrefours, afin d'être vus des hommes...*
- *Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent... » Etc.*

Il décline son enseignement « *en homme qui a autorité et non comme les scribes* », — comprenons en homme qui parle de sa propre autorité et non sous la littéralité des textes hébreux.

Matthieu est le seul à développer de façon substantielle cette réforme de la Loi. Son évangile était celui des judéo-chrétiens (Juifs christianisés) ; il s'adressait spécifiquement à eux. L'Église a retenu cette partie non reprise par les trois autres évangélistes (à l'exception partielle des trois Béatitudes chez Luc, suivies des trois Malédictions), car son enseignement est d'une grande hauteur spirituelle. On le voit, le Fils de l'homme (2) chamboule le contenu liturgique et religieux du judaïsme — le judaïsme pharisien ; il ne le modifie pas, il ne le réforme pas, ne craignons pas les mots : il le pulvérise, même s'il y met des formes ! Sa mission sur terre, son enseignement, ne sont orientés que pour atteindre ce but. On peut facilement imaginer la colère des scribes et des pharisiens, qui, dès lors, se liguent contre lui ; ils refusent désormais de s'ouvrir à sa Parole, de l'entendre, de le comprendre, et développent à son encontre une haine mortelle. Doublement, sur

le plan spirituel et matériel, car les prêtres vivaient de leur sacerdoce et menaient plutôt grand train : Jésus menace du même coup leur commerce et leur situation lucrative.

À Jérusalem, Ville sainte, toutes les occasions de multiplier les fêtes religieuses étaient bonnes pour attirer fidèles et pèlerins. D'autant qu'il n'arrange pas son cas. Il n'évoque point la circoncision et ne lui reconnaît aucun intérêt liturgique, à défaut de lui trouver un intérêt physiologique ; il ne cesse de s'en prendre aux pharisiens, de dénoncer leur hypocrisie ; tout le chapitre 23 de Matthieu est une charge fulminatoire contre eux, une bordée de malédictions et d'invectives bien senties : « *Les scribes et les pharisiens siègent dans la chaire de Moïse : faites donc et observez tout ce qu'ils peuvent vous dire, mais ne vous réglez pas sur leurs actes ; car ils disent et ne font pas. Ils lient de pesants fardeaux et les mettent sur les épaules des hommes, alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt.* » « *Malheurs à vous, scribes et pharisiens hypocrites !* » Sur le ton de l'imprécation, il les interpelle sept fois, les accusant chaque fois d'avoir des comportements de fourbes, d'hypocrites (le mot est répété six fois), de ne pas mettre leurs actes en accord avec leurs paroles, ou avec les préceptes de la Loi dont ils se prétendent les gardiens vigilants. « *Malheurs à vous, scribes et pharisiens hypocrites !* » Il les traite de fous et « *d'aveugles qui filtrez le moucheron et avalez le chameau* », « *d'aveugles qui guident des aveugles* », de sépulcres blanchis, de serpents, d'engeance de vipères...

Il s'exprime au Temple, en public, devant l'assemblée. Puis il conclut, pathétique : « *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Eh bien ! elle va vous être laissée déserte, votre maison. Car, je vous le dis, désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit au nom du Seigneur Celui qui vient !* » C'est l'un de ces morceaux émouvants de bravoure dans la vie publique de Jésus. À ce moment, il sait qu'il va mourir. Il n'a plus rien à perdre. Il leur dit sa façon de penser aux pharisiens menteurs, pleins de duplicité : « *Ainsi de vous : au-dehors vous offrez aux hommes*

l'apparence de justes, alors qu'au-dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquité. » Il a manifestement l'hypocrisie et la fausseté en horreur, surtout quand cela vient des détenteurs de l'autorité morale qui devraient être les premiers à se poser en modèles d'exemplarité.

Jésus alterne harangues, paraboles, miracles. Je ne reviens pas sur les miracles, ni sur les paraboles : il n'est pas le lieu d'entreprendre dans ces pages une revue exhaustive des Évangiles. Dès le départ, il est repéré par les Juifs qui tentent de lui faire obstacle (les Évangiles parlent des Juifs — surtout dans Jean — pourchassant Jésus de leur vindicte alors qu'il est Juif lui-même ; pas tout à fait cependant : cela suffit à faire du Galiléen un suspect). Son enseignement n'est pas conforme aux canons de la Loi. Il dérange. Pire, il « blasphème », menace l'ordre public — les fameux troubles à l'ordre public ! — Il se montre avec des gens de mauvaise vie, refuse les ablutions, viole le Sabbat, tient tête aux pharisiens et aux prêtres. De sa propre autorité, il remet les péchés et, comble de la provocation, se présente comme le Fils de Dieu devant le grand prêtre Caïphe : « *C'est vous qui le dites : je le suis* (le Fils de Dieu) ». Il impose son aura de Messie providentiel annoncé, détourne les foules vers lui, jette la panique dans le Sanhédrin... Inquiets de l'attraction que Jésus exerce sur les foules, c'est par crainte de subir des représailles de l'occupant romain et pour renforcer l'unité des Juifs, que Caïphe et le Grand conseil décident de le tuer.

Matthieu et Luc évoquent pieusement la généalogie divine de Jésus jusqu'à Dieu et Abraham, en passant par David — l'un dans le sens descendant, l'autre dans le sens ascendant. Jésus, descendant du roi David ? Peu lui chaut. Celui qui dit « *avant qu'Abraham fût, je Suis* » (3) se place délibérément à la droite du Père ; comme le Père, il est de toute éternité, au-dessus du grand David ; il ne tient compte ni de la postérité de de l'un, ni de la place que tient dans la mémoire des Juifs l'unificateur du Grand Israël. Il chasse les marchands et les changeurs du Temple ; même si l'on peut estimer que son coup de force a été plus symbolique que réellement efficace, on imagine l'émoi qu'il a dû jeter au sein de cette population pieuse, attachée au respect de la Tradition mosaïque (4). Le Temple, c'est le

sanctuaire sacré ; il est à la fois le centre de dévotion du judaïsme et le symbole de l'alliance privilégiée entre Dieu et Israël : il n'y a rien au-dessus, rien au-dessus des Tables de la Loi. Horrible sacrilège ! Jésus le voue à la ruine : « *Vous voyez tout cela, n'est-ce pas ? En vérité, je vous le déclare, il ne restera pas ici pierre sur pierre : tout sera détruit* », dit-il à ses disciples qui lui montrent les travaux du Temple en reconstruction. Cette anecdote circulera et sera rapportée dans son procès par de faux témoins, lui faisant dire : « *‘Je peux détruire le Sanctuaire de Dieu et le rebâtir en trois jour.’ Alors les Juifs lui dirent : ‘Il a fallu quarante-six ans pour construire ce temple et toi, tu le relèverais en trois jours ?’ Mais lui parlait du Temple de son corps (du Temple intérieur)* » ; il s'identifiait au Temple et annonçait sa résurrection au troisième jour.

Quels que soient les obstacles dressés sur sa route, Jésus poursuit son enseignement. Il est obligé de fuir les pharisiens qui veulent sa mort. Il manque d'être lapidé plusieurs fois. Il s'échappe à temps et se cache, ou se fait discret. Sa sortie en terre étrangère, au pays de Tyr et Sidon, permet d'apaiser les passions, et lui de se faire oublier un temps. Il s'installe en Galilée, à Capharnaüm, là où il a recruté les principaux Apôtres : Pierre et son frère André, Jacques et Jean les Fils de Zébédée, Matthieu, le publicain. Il semble qu'il sera hébergé dans la maison de Pierre. À quelque cent trente kilomètres de Jérusalem, dans une ville proche de chez lui, il peut espérer conduire sa mission divine en toute sérénité. Il rayonne autour de Capharnaüm, prêche de ville en ville ou s'adresse à la foule qui le suit, accomplit de nombreux miracles : sa réputation s'étend.

Sa tentative d'évangéliser le pays de son enfance, Nazareth, est un échec cuisant. Trop connu, son charme discret de prédicateur n'opère pas. Les Nazaréens ont reconnu le fils de Joseph, le charpentier ; ils voient en lui un familier, non un envoyé de Dieu ou un prophète... Et Matthieu, dépité, de constater assez drôlement : « *Là, il ne fit pas beaucoup de miracles, parce qu'ils ne croyaient pas.* » En somme, pour que les miracles s'accomplissent, il faut croire ! Autrement dit, il faut avoir la foi.

Mais Luc raconte une autre histoire. Jésus est en train de prêcher dans la synagogue ; il semble à un moment que l'atmosphère se soit tendue ; les gens lui disent : « *Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaïm, fais-en donc autant ici dans ta patrie.* » Il répond : « *Oui, je vous le déclare, nul prophète ne trouve accueil dans sa patrie* », phrase passée à la postérité sous cette formulation : « Nul n'est prophète en son pays » ; puis il reprend l'histoire d'Élie et de la veuve de Sarepta, à côté de Sidon. Le prophète Élie fait un miracle pour sauver une étrangère de la faim alors que ses compatriotes sont frappés par la famine. Il cite également le cas du syrien Naaman guéri de la lèpre par Élisée. Les gens de la synagogue, pour qui tout étranger est impur, voient une provocation dans ces allusions, un blasphème ; ils se sentent humiliés et le prennent mal ; ils le jettent hors du temple, puis le mènent jusqu'à un escarpement de la colline sur laquelle était bâtie leur ville pour le précipiter en bas. Il parvient à calmer ses compatriotes et va son chemin.

Jésus aurait-il décelé chez les Apôtres quelques doutes, quant à l'authenticité de sa personne divine ? Il entraîne trois de ses disciples affectionnés, Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne (donnée pour être le mont Thabor). Tout à coup, Jésus est nimbé de lumière ; ses vêtements deviennent éblouissants et son visage resplendit comme le soleil ; Moïse et Élie s'entretiennent avec lui. Les disciples sont effrayés. Une voix, céleste venue d'une nuée lumineuse, leur dit : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Écoutez-le !* » La même voix qui s'adresse à Jean quand Jésus est baptisé dans le Jourdain. Ils tombent face contre terre. Jésus les relève, les rassure, et leur dit de ne parler à personne de cette apparition, jusqu'à sa résurrection ; la même recommandation intervenue quelques jours plus tôt dans la région de Césarée, quand il a institué Pierre chef de l'Église, et lui a annoncé qu'il était le Christ.

Donc, la Transfiguration est bien une confirmation de la Révélation de Césarée, mais cette fois, Jésus devient le Christ en habit de lumière, soutenu par la voix céleste de son Père. Ce qu'il est important de retenir également, ce qui explique la présence de Moïse et Élie, est que la Voix céleste rappelle aux Apôtres comme à Jean que c'est Lui, le fils bien-aimé, qu'il a choisi

comme son envoyé ; ce n'est ni Moïse, ni Élie... La Voix céleste clarifie la situation ; il n'y a désormais aucune ambiguïté, aucun doute : oui, le Messie annoncé et attendu par les Juifs mais rejeté par eux, c'est lui, Jésus-Christ... Lui seul et pas un autre.

*

Loin des représentations sulpiciennes qu'en donne l'Église pour saisir l'imaginaire populaire, Jésus n'est ni un béni-oui-oui, ni le bellâtre éthéré que montrent parfois les icônes pieuses ou la statuaire, quand il n'est pas en croix. C'est un homme tourmenté, très exigeant, peut-être un soupçon d'irascibilité, qui n'a de cesse de s'en prendre à ses Apôtres et à la multitude des Juifs qui l'entourent : il souffre de vivre ce monde d'ici-bas, corrompu et si loin de lui. Nous l'avons vu, les Apôtres ne comprennent pas ses paroles, et c'est peu dire ! À propos de ce qu'il dit sur le pur et l'impur, Pierre lui demande : « *Explique-nous cette parole énigmatique.* » Jésus répond : « *Êtes-vous encore, vous aussi, sans intelligence ?* » À se demander par moment s'il ne les prend pas pour des simples d'esprit. Peut-être n'est-il si sévère, parfois dur, avec ses disciples que pour les forcer à sortir d'eux-mêmes, les obliger à se tourner vers la Lumière... Dans le jardin de Gethsémani (Mont des Oliviers), instant dramatique où il est en prière, Jésus essaie par trois fois d'obtenir de son Père qu'il éloigne de lui la « coupe » du sacrifice, de son sacrifice imminent : « *Mon âme est triste à mourir.* », dit-il à ses disciples ; « *Demeurez ici et veillez avec moi.* » Il a l'humaine réaction de celui qui frémit d'anxiété devant la mort. Mais les disciples s'endorment : « *Ainsi vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi !* », leur reproche-t-il. Ils ne sont pas seulement lourds à la compréhension, ils ont aussi les paupières lourdes.

Dans une des trois occasions où il annonce sa Passion, il explique qu'il sera mis à mort, mais qu'il ressuscitera le troisième jour. « *Dieu t'en préserve, Seigneur !* », s'exclame Pierre ; « *Non, cela ne t'arrivera pas !* ». Mais Jésus le rabroue : « *Retire-toi ! Arrière de moi, Satan ! Tu es pour moi un obstacle, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.* » Il multiplie les imprécations contre les villes qui n'ont pas reconnu le message divin ou ne se sont pas converties : « *Malheur à toi, Chorazin !... Malheur à toi, Bethsaïde !... Malheur à toi, Capharnaïm !... Malheur à toi, Jérusalem !* » Il s'emporte contre les pharisiens : « *Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe !* »...

Contre les Apôtres : « *Génération incrédule et pervertie, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand aurai-je à vous supporter ?* »... Il traite la foule de « *génération adultère et pécheresse* »...

Exigeant avec ses disciples, Jésus l'est au-delà du possible. Exigeant, mais aussi intransigeant. Il est la rectitude absolue. Manifestement, il ne tient pas à ce que les envoyés qu'il destine à parler en son nom et au nom de son Père, se comportent comme des pharisiens et des scribes (les docteurs de la Loi) qu'il tient pour menteurs et affabulateurs. Il leur impose des conditions de prédication drastiques. « *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?* » — « *Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il se renie lui-même et porte sa croix, et qu'il me suive.* » — « *Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne se charge pas de sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.* » — « *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne rassemble pas avec moi disperse.* » Quelqu'un vint dire à Jésus : « *Ta mère et tes frères se tiennent dehors ; ils cherchent à te parler.* » Jésus demande : « *Qui est ma mère, qui sont mes frères ?* » Puis il regarde les disciples autour de lui : « *Voici ma mère et mes frères ; quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère.* » À un disciple qui lui demande : « *Seigneur, permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père.* » Jésus lui dit : « *Suis-moi, et laisse les morts enterrer leurs morts.* » Un autre encore lui dit : « *Je vais te suivre, Seigneur ; mais d'abord permets-moi de faire mes adieux à ceux de ma maison.* » Et Jésus de lui répondre (allusion à Élie) : « *Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu.* »

Dans le Sermon sur la montagne, il appelle à l'amour des ennemis : « *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient.* » Toutefois, aimer ses ennemis ne signifie pas ne pas les combattre s'il y a lieu, si on est mis dans l'urgence d'avoir à se défendre, à défendre les siens, son pays, sa foi ; lui-même ne se prive pas de combattre Satan et les pharisiens ; cela pose la problématique de l'utilisation de la violence dans la pratique de la foi

chrétienne, à laquelle l'Église catholique apporte une réponse pertinente. De même il défend d'injurier ses frères : *« Et moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère en répondra au tribunal ; celui qui dira à son frère : "Raca" (crétin, imbécile), sera justiciable du sanhédrin ; celui qui dira "fou" sera passible de la géhenne de feu. »* Remarquons que dans ce passage, il parle de frères ou d'adversaires, pas d'ennemis. Dans la parabole des invités, il appelle à l'humilité et exhorte le maître quand il donne un festin *« ...à inviter des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; ainsi tu seras heureux parce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre : cela te sera rendu à la résurrection des justes. »*

Le clou de l'exigence, revient à l'histoire du jeune homme riche qui désire posséder la vie éternelle. Jésus lui énonce le Décalogue. *« Tout cela, je l'ai observé »,* dit le jeune homme riche. *« Que me manque-t-il encore ? »* Jésus lui dit : *« "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi !" A cette parole, le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. »*

« En vérité, je vous le dis, il sera difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux. » Jésus évoque la difficulté de se dépouiller de ses richesses et de renoncer aux biens terrestres, mais il ne les condamne pas. Les disciples, déconcertés, lui demandent : *« Qui donc peut être sauvé ? »* Fixant sur eux son regard, il leur dit : *« Aux hommes c'est impossible, mais à Dieu tout est possible. »* Donc il faut remettre sa confiance en Dieu.

Luc nous apprend que Jésus avait réuni soixante-douze disciples pour les envoyer en mission (noter le multiple de douze, comme d'ailleurs les chiffres symboliques : trois, sept – les sept jours de la création –, douze, quarante...). Dans Jean, après le discours sur le « Pain de vie » à la synagogue de Capharnaüm, beaucoup de disciples se montrent dépités par la dureté des propos de Jésus : *« Cette parole est rude ! Qui peut continuer à l'écouter ? »* — Jésus : *« ...je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, sinon par un don du Père. »* La grâce ?... Dès lors, nombre de ses disciples se retirèrent et cessèrent de l'accompagner. *« Vous aussi, vous voulez partir ? »* demande-t-il aux Douze. En leur nom, Pierre lui

renouvelle sa fidélité et son attachement : « *Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.* »

L'enthousiasme des premiers temps s'est quelque peu refroidi ; et ce ne sont pas seulement les paroles sévères de Jésus qui contribuent à éclaircir les rangs des disciples ; beaucoup attendaient aussi de reconnaître en lui un chef politique ; il faut toujours avoir à l'esprit que nous sommes dans le cas d'une théocratie ; les Juifs attendaient un Messie autant qu'un Roi, un roi d'Israël, au sens terrestre ou profane, et cela en dépit d'Hérode, l'imposteur, et de l'occupant romain. Les Évangiles ne font aucune allusion à une quelconque référence de Jésus à la situation sociale et politique de son pays. À ceux qui auraient encore quelque espoir terrestre en lui, il leur ôte leurs illusions :

« *Si quelqu'un entend mes paroles et ne les observe pas, ce n'est pas moi qui le juge ; car je ne suis pas venu juger le monde, mais sauver le monde. [...] Car moi je n'ai pas parlé de mon propre chef, mais c'est celui qui m'a envoyé, le Père qui m'a commandé lui-même ce que je devais dire et annoncer. Et je sais que son commandement est vie éternelle.* »

Et de manière plus factuelle : « *À la vue du signe qu'il venait d'opérer, les gens disaient : « Cet homme est vraiment le Prophète, celui qui doit venir dans le monde. » Mais Jésus, sachant qu'on allait venir l'enlever pour le faire roi, se retira à nouveau, tout seul, dans la montagne.* »

1. Si la question de l'origine ethnique de Jésus fait débat chez certains spécialistes, il n'en est pas moins de culture hébraïque. Mais cette question reste secondaire selon d'autres, car sa naissance divine, d'une mère n'ayant pas consommé l'acte de chair, ne le rattacherait à aucune descendance d'essence humaine : il est Dieu, revêtu de son enveloppe charnelle ; de fait, il n'est ni Gaulois ni Juif ni autre, il est le Fils de Dieu, être divin absolu, venu sur terre témoigner de la souffrance des hommes et apporter l'espérance par le Salut. Reste cette autre question : pourquoi avoir choisi de s'incarner au sein du peuple juif et non au sein d'une autre entité humaine, au-delà de toute référence à sa « descendance » biblique ?

2. Hébraïsme emprunté à l'AT, désignant soit l'humanité, soit le Fils de Dieu revêtu de sa tunique charnelle et habité par son humble humanité. Jésus reprenant cette expression à son compte, parle ainsi lui-même.

3. L'expression « Je Suis » peut être interprétée comme le vrai Dieu face à Yahvé ; le tétragramme hébreu désignant le Dieu des Juifs signifie « celui qui

est ». Jésus, dans le contexte d'une discussion sur Abraham avec les pharisiens, a pu s'imposer comme le Dieu légitime devant le Dieu d'Abraham ; pour Lui, le vrai Dieu ne saurait être que le Dieu de tous les Hommes sur Terre et non le Dieu des seuls Juifs. En réaction, les pharisiens tentent de le lapider (Jean).

4. On ignore tout de l'aspect physique de Jésus. Pour avoir vu à l'œuvre de jeunes charpentiers de son âge, dotés d'une solide corpulence, il apparaît de toute évidence que celui-ci, ayant travaillé avec son père, ne devait pas avoir l'étoffe d'un souffreteux ou d'une demi-portion ; on l'imagine, jeune, solide et en bonne santé, doté d'un physique impressionnant. Dès lors, il est facile d'imaginer pourquoi il n'a trouvé personne pour s'interposer à lui quand il a chassé les marchands du Temple ; même s'il avait quelque légitimité à faire respecter les lieux : « *Alors, s'étant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du Temple, et les brebis et les bœufs ; et il ne laissait personne traverser le Temple en portant des charges* [l'esplanade du Temple servait abusivement de lieu de circulation publique] ; *il dispersa la monnaie des changeurs, renversa leurs tables. Et à ceux qui vendaient des colombes il dit : "Enlevez tout ça d'ici, et cessez de faire de la maison de mon Père une maison de trafic."* » On décèle, chez lui, la vigueur d'un homme d'autorité qui sait où il va, et qui y va bravement, sachant que la mort l'attend au bout du chemin !

Deuxième partie

Au-delà de la vie de Jésus et de son contexte local et historique, tels que renseignés par les Évangiles, l'enseignement du Nazaréen, ce sont d'abord les paraboles et les miracles ; on notera à quel point les Évangélistes, s'en tenant strictement à sa vie publique, veulent ignorer tout de l'homme privé alors qu'ils ont partagé son quotidien durant trois ans. Comme je l'ai déjà précisé, il ne s'agit pas dans cet ouvrage d'entreprendre un examen exhaustif des Évangiles qui relève de l'autorité ecclésiastique. Mais dans le souci d'une approche personnelle, non directive, il est possible d'aborder le mystère de la sagesse divine en extrayant les formules les plus pertinentes, qui frappent la conscience de l'homme de réflexion et de bon sens.

Car l'enseignement de Jésus, c'est aussi nombre de préceptes souvent passés à la postérité sous forme de maximes ou d'aphorismes. Il est parfois nécessaire de les isoler tant elles apparaissent diluées dans le contexte. De la même façon, qu'on peut isoler paraboles et miracles. Par contre, il est indispensable de revenir au contexte narratif pour les remettre en situation, et

ainsi affiner la compréhension du discours ; dès lors l'interprétation exégétique de ce qui est paraboles et miracles, relève de la spiritualité théologique, donc de la compétence d'un religieux.

La vie de Jésus ne va pas sans ses Paroles ni ses Actes ; il est l'Homme qui prêche autant par la Vertu que par le Verbe. Cette cohérence exemplaire dénote l'indiscutable supériorité humaine et spirituelle qui le distingue de ses « concurrents » célèbres : Moïse, Mahomet voire Bouddha (celui-ci, plutôt sage que prophète, avait abandonné sa femme et son fils). D'essence divine, il ne se cherche pas, il ne se justifie pas, il ne se cache pas : il assume pleinement et en totale autorité son ministère terrestre, mettant ses actes, y compris son sacrifice ultime, en accord avec ses paroles.

« Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

Telles sont les quelques Paroles isolées ci-après, logia ou péricopes (découpages) décontextualisées volontairement dans cette suite, glanées çà et là au gré des versets, livrées de façon aléatoire, pour leur signification intrinsèque et leur valeur tant intemporelle que temporelle. À replacer évidemment dans le contexte littéral et en apprécier toute la substance spirituelle avec l'ensemble du message délivré par N. S. Jésus-Christ.

- 1 *Où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.* Jésus oppose les trésors amassés à la portée de la vermine et des voleurs, et les trésors amassés dans le ciel à l'abri de ces mêmes ravageurs ; pour lui, le seul trésor qui vaille richesse, c'est celui qui vient du cœur...
- 2 *Nul serviteur ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.* Parole universelle popularisée ainsi : « Entre deux maîtres, Dieu et l'argent, il faut choisir » ou « On ne peut servir Dieu et l'argent ».
- 3 *Ne jugez pas, pour n'être pas jugés. Car c'est de la façon dont vous jugez qu'on vous jugera, et c'est de la mesure dont vous mesurerez qu'il vous sera mesuré.* Réfléchir avant d'agir dans la démesure, et de porter des jugements hâtifs ou préconçus.

- 4 *Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil, tu ne la vois pas ?* Une classique stigmatisation de l'hypocrisie.
- 5 *Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus en brebis, mais qui au-dedans sont des loups rapaces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.* Se méfier des donneurs de leçons qui cachent des âmes de pervers derrière des discours profanes de faux sages, de pseudo-religieux, de soi-disant humanistes, philanthropes, et autres distributeurs de morale à la petite semaine, et qui vivent le contraire de ce qu'ils prêchent.
- 6 « *Il ne suffit pas de me dire ; « Seigneur, Seigneur ! » pour entrer dans le Royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux.* Pas d'affectation, soyons sincères et constants dans nos actes et nos paroles : ils n'échappent pas au regard du Père.
- 7 *Vous serez haïs de tous à cause de mon Nom.* Où Jésus rappelle en diverses occasions que, pour ceux qui se réclameront de son Nom, la voie ne sera pas un chemin de tout repos agrémenté de toutes les bénédictions du Ciel, mais au contraire, parfois, sinon souvent, une épreuve de souffrance...
- 8 *Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents, et de l'avoir révélé aux tout-petits.* Jésus attire à lui les humbles et ceux qui souffrent, comme les versets suivants l'indiquent ; il leur réserve la Révélation que Dieu cache aux êtres dits « supérieurs », lesquels ne sont pas accessibles à l'esprit de l'innocence, et aux choses simples et ordinaires de l'existence.
- 9 *Rien n'est voilé qui ne sera dévoilé, rien n'est secret qui ne sera connu.* Une forte parole qui ne doit pas être en honneur chez les francs-maçons, ni dans les multiples officines occultes du Nouvel Ordre Mondial. Cette parole de Jésus devrait être la devise de ceux qui font métier d'informer.
- 10 *Ce que je vous dis dans l'ombre, dites-le au grand jour ; ce que vous entendez dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits.* Ce précepte de Jésus confirme et renforce la portée du témoignage précédant.
- 11 *Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur son support et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. De même, que votre lumière brille aux yeux*

des hommes, pour qu'en voyant vos bonnes actions ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux. Soyez honnêtes, gardez-vous du mensonge, ne craignez pas la vérité, vivez en clair dans la lumière, vos bonnes actions rendront gloire à Dieu ; autrement dit, elles vous seront comptées.

- 12 *N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive.* Passage que relèvent habituellement ceux qui répliquent que Jésus n'est pas l'homme de paix et de miséricorde que les chrétiens prétendent. Là encore ses adversaires n'ont guère compris le sens de sa parole : tant que les Temps ne seront pas accomplis, il restera un signe de contradiction, provoquant hostilité et division partout où son Nom dresse le Bien contre le Mal ; l'expression complète sous-entend également l'effort que doit mener le disciple dans ce combat de tous les instants.
- 13 *J'étais un étranger et vous m'avez recueilli... J'étais un étranger et vous ne m'avez pas recueilli...* Litanie positive et négative du Jugement dernier. Extrait souvent rappelé par les chrétiens progressistes pour justifier l'immigration forcée, les invasions migratoires et autres déplacements erratiques massifs de peuplement ; il n'est pas sûr que Jésus ait entendu le mot « étranger » au sens où nous l'entendons aujourd'hui, au sens d'un individu dépourvu de scrupules faisant consciemment le jeu de forces manipulatrices de basse politique, ayant pour but de provoquer les peuples légitimes et de justifier leur remplacement par d'autres peuples venus d'ailleurs. D'autres versions traduisent *sans gête* au lieu d'*étranger*, ce qui donne un tout autre sens à la sentence...
- 14 *Cessez de juger sur les apparences, mais jugez selon la justice.* Évidence rappelée aux Juifs.
- 15 *Que votre langage soit oui, oui ; non, non : tout le reste vient du Malin.* Soyez francs, ne mentez pas, ne jurez pas ; que votre parole soit claire et ferme ; Jésus précise : *Ne va pas non plus jurer par la tête, car tu n'en peux rendre un seul cheveu blanc ou noir.*
- 16 *Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, toute ville, toute famille divisée contre elle-même ne saurait se maintenir.* L'arme imparable du diable, du *dia-bolos*, celui qui va de travers et met tout sens dessus-dessous : diviser, opposer, humilier, pour affaiblir et régner ; c'est vrai pour le pays, la ville, la famille...

- 17 *Tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit Saint ne sera pas remis.* Un changement décisif apporté par Jésus : le pardon. Dans la plupart des autres « religions » anciennes, le blasphème et certains péchés comme l'adultère valaient la mort ; c'est le cas encore de nos jours. L'Esprit Saint, c'est l'Esprit de Dieu tout entier, le Souffle Divin qui symbolise l'Intelligence du monde : on ne peut aller contre l'Intelligence du monde, manifestation de la puissance divine.
- 18 *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* À Pierre. Le manque de confiance (de foi) en Dieu suscite le doute et entraîne la chute.
- 19 *Voici que moi, je vous envoie comme les brebis au milieu des loups ; montrez-vous donc rusés comme les serpents et candides comme les colombes.* Avertissement aux disciples sur les difficultés de leur mission, et conseil pour les surmonter : soyez plus forts que les loups. Il faut comprendre « candide » au sens premier : blanc, sans taches, et non nécessairement innocent. Montrez-vous forts par la pureté de vos intentions et de vos actes.
- 20 *Vous êtes, vous, le sel de la terre... Vous êtes, vous, la lumière du monde...* Dans cette adresse aux disciples, Jésus leur signifie qu'ils ont le pouvoir de donner du sens à leurs paroles en les illuminant de la Vérité qui ne doit être cachée à personne. Il utilise également l'expression *lumière du monde* pour lui-même.
- 21 *Tout plant que n'aura planté mon Père céleste sera arraché.* Allusion à l'apostasie et aux déviations hérétiques.
- 22 *Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un arbre malade porter de bons fruits.* Autrement dit, toute mauvaise racine ne peut donner que des mauvais fruits, ou toute fondation qui ne repose pas sur des bases saines et solides conduit à la ruine.
- 23 *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.* Aux disciples apportant à Jésus de quoi manger (la Samaritaine). Détournement allégorique : la nourriture, c'est le message Céleste ; l'œuvre, c'est son Église.
- 24 *Qui m'a établi pour être votre juge et régler vos partages ?* Il ajoute : *Attention ! Gardez-vous de toute cupidité, car ce n'est pas parce qu'un riche vit dans l'abondance, que sa vie est garantie par ses biens.* Jésus répond à un homme l'interpellant pour une affaire de partage d'héritage. À partir de là, il développe devant la foule un discours sur le détachement aux biens de ce monde.

- 25 *Laissez-les : ce sont des aveugles qui guident des aveugles. Or si un aveugle guide un aveugle, tous les deux tomberont dans un trou.* Réponse de Jésus aux disciples lui ayant fait observer que ses propos ont scandalisé les pharisiens.
- 26 *C'est toi, le Christ, le fils du Dieu vivant !* répond Pierre à Jésus. Sur cette profession de foi, Jésus proclame ce qui deviendra le fondement institutionnel de l'Église catholique, dont le chef sera Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la mort ne prévaudra pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux.* Sur ce, il demande instamment de ne pas révéler qu'il est le Christ. Moment solennel et décisif vécu dans la région de Césarée de Philippe, où se décide la relation mystique entre les disciples et Jésus. Il y aura encore beaucoup de chemin...
- 27 *Qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera.* Quiconque consacre sa vie à se soucier de son bien-être la perdra ; mais quiconque perdra sa vie de bien-être pour rester dans la foi du Christ, sera sauvé.
- 28 *Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas ; car c'est à ceux qui leur ressemble qu'appartient le Royaume des cieux.* La compassion de Jésus pour les âmes simples et innocentes.
- 29 *Qui accueille en mon Nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même. Mais quiconque scandalisera un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule et qu'on le précipite dans les profondeurs de la mer.* La chute pour ceux qui flétrissent l'innocence des enfants et provoquent le scandale : claire allusion aux agressions sexuelles sur les enfants.
- 30 *Malheur au monde à cause des scandales ! Il n'est certes pas impossible qu'il y en ait, mais malheur à celui par qui le scandale arrive !* La résistance au péché, à la faute ; quant à la possibilité qu'il y ait des scandales, cela suppose un état de fait propre à la faiblesse inhérente à la nature humaine : elle n'y échappe pas.
- 31 *Beaucoup de premiers seront derniers, et beaucoup de derniers seront premiers.* Rétribution céleste. Ailleurs, il dit "les premiers seront les derniers" etc. ; or "beaucoup de" ou "les" ne disent pas la même chose. Certains premiers seront sans doute sauvés. Dans un cas, c'est quelques-uns ; dans l'autre, c'est tous. Pas

d'explication à cette ambiguïté qui résulte peut-être du contexte et des différentes versions.

- 32 *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Parole devenue aphorisme, souvent rappelée pour signifier que la religion est une chose, la politique ou la réalité matérielle en est une autre. Dans le christianisme, il fixe symboliquement la séparation du politique et du religieux, du temporel et du spirituel, bien que l'un ne soit jamais éloigné de l'autre, sinon interdépendants.
- 33 « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut ; et c'est bien pourquoi celui qui m'a livré à toi porte un plus grand péché.* » Réplique de Jésus à Pilate lui faisant observer qu'il a le pouvoir de le relâcher ou de le crucifier. Jésus rappelle que tout pouvoir vient de Dieu. D'où le fait que celui qui l'a trahi (Judas) en le livrant au Sanhédrin, porte, dans l'ordre du Mal, un plus grand péché que celui qui a pouvoir de le crucifier. Cette parole est l'une de celles qui ont contribué à faire de nos rois de France des lieutenants du Christ, non des chefs religieux comme dans de nombreux royaumes anciens, y compris l'ancien Israël et les pays sous obédience musulmane : le pouvoir temporel est le fruit de la grâce divine.
- 34 *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; faites ceci en mémoire de moi. (...) buvez-en tous car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance versé pour la multitude, pour le pardon des péchés.* La Cène : institution du sacrement de l'Eucharistie. Jésus symbolise l'holocauste, sacrifice expiatoire chez les Hébreux, et donne pleine signification à sa mission divine par l'offrande propitiatoire de son Sacrifice imminent (1).
- 35 *Ceux qui prennent le glaive périront par le glaive.* À Pierre, dégainant pour défendre Jésus, face aux gardes venant l'arrêter. Jésus s'adresse à ses disciples. Il sait que parfois César doit lever le glaive, et lui-même n'hésite pas à s'armer du fouet. Dans une autre allégorie, il évoque la besace et le glaive dont les disciples devront s'armer pour affronter l'adversité ; les disciples, n'étant pas encore, manifestement, investis par l'Esprit Saint, ne comprennent pas le sens symbolique du propos et disent : « *Il y a justement ici deux glaives* » ; Jésus leur répond : « *C'est bien assez !* » et coupe court. Cette explication allégorique, qui déroute un peu, est celle de l'Église : s'armer spirituellement pour affronter l'hostilité universelle ; une interprétation plus large permet de comprendre que Jésus laisse sous-entendre qu'en certaines occasions légitimes, ceux qui se manifestent en son nom pourront être

amenés à devoir se défendre corps et biens, sous peine d'être exterminés et d'entraîner avec eux la disparition de l'Œuvre de Dieu ici-bas... Jésus ne venait-il pas d'inventer la légitime défense ? Notons que cet épisode, d'un Jésus soucieux d'avoir recours à son corps défendant plus que par la Parole pour sauvegarder ce qu'il a semé, n'apparaît que dans l'Évangile de Luc.

- 36 *Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre.* La femme adultère. Expression également passée dans le langage commun.
- 37 *Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs au repentir.* Jésus, comme les médecins, ne soigne pas les gens bien portants ; il soigne les malades, les guérit, soulageant tout autant les souffrances physiques que les blessures de l'âme.
- 38 *Ce qui sort de l'homme, c'est cela qui rend impur. C'est de l'intérieur, du cœur des hommes que sortent les intentions mauvaises : fornications, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fourberie, débauche, envie, injure, orgueil, déraison.* Débat sur le pur et l'impur.
- 39 *En vérité je vous le dis : si vous avez la foi comme un grain de sénevé [moutarde], vous direz à cette montagne : "Passe d'ici à là-bas", et elle y passera ; et rien ne vous sera impossible.* La foi qui déplace les montagnes : très belle exhortation à la volonté, au courage, à la persévérance, à la fidélité : la Foi, la Force, La Fidélité.
- 40 *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu et cela vous sera accordé. Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, pour que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes.* Si quelqu'un ayant la foi et la volonté ne doute pas en son cœur, et croit en ce qu'il dit, ce qu'il demande lui sera accordé ; et quand vous êtes en prière, pardonnez pour être pardonné.
- 41 *Vois si la lumière qui est en toi n'est pas ténèbres.* Sublime mise en garde : vois si ce que tu crois être Vérité en toi n'est pas mensonge ni erreur.
- 42 *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.*
- 43 *À qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre. À qui veut te citer en Justice et prendre ta tunique, laisse lui encore ta*

tunique ; à quiconque te demande, donne, et à qui veut t'emprunter, ne te détourne pas. Sermon sur la montagne : suite au verset sur l'amour des ennemis. On notera que si le ton de Jésus est empreint d'une certaine douceur angélique au début de son ministère, sans se démentir, il l'est moins vers la fin. Probablement le choc de la réalité incarnée qu'il éprouve durant sa courte mission divine. Ici, l'exemple de la « joue » prend clairement, le contre-pied de l'expéditif et vengeur « œil pour œil, dent pour dent » en vigueur chez les Juifs. N'abuse pas de la justice pour te donner raison ; donne et prend sur toi.

- 44 *Quiconque veut devenir grand parmi vous devra être votre serviteur, et quiconque parmi vous veut être le premier devra être l'esclave de tous.* Par ce conseil judicieux, suite aux prétentions émises par la mère de Jacques et Jean, les fils de Zébédée, à être les premiers au Royaume des Cieux, Jésus en appelle à l'humilité et signifie aux disciples que la hiérarchie entre eux ne peut être celle des païens, mais qu'au contraire ceux qui ont l'ambition d'être grands, d'être premiers, commencent par servir « *Tout comme le Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude.* » En rabattre de ses prétentions : le salut par le don de soi.
- 45 *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée.* Réponse de Jésus à Marthe, qui lui reproche de détourner sa sœur Marie de son travail d'intérieur pour écouter sa Parole, assise à ses pieds ; la meilleure part, c'est la parole du Seigneur : elle ne lui sera pas enlevée.
- 46 *À qui l'on a beaucoup donné, on redemandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage.* Jésus évoque le mérite et la confiance ; on redemandera ou on réclamera à qui est méritant et digne de confiance ; celui qui ne l'est pas sera châtié.
- 47 *Tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé.* Autre leçon d'humilité : Jésus dénonce l'orgueil mal placé.
- 48 *C'est d'après tes paroles que tu seras jugé et d'après tes paroles que tu seras condamné.* À celui qui parle... trop ! Distinction entre l'homme bon et son bon trésor (bon trésor = bon sens ?), et l'homme mauvais et son mauvais trésor. *C'est du trop-plein du cœur que la bouche parle* — et que l'homme en tire de bonnes ou mauvaises choses.

- 49 *Prenez garde à ce que vous entendez ! C'est avec la mesure dont vous mesurez qu'il vous sera mesuré. À ceux qui écoutent et entendent. Et on y ajoutera pour vous ; car celui qui a, on lui donnera, et celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé. Méfiez-vous des jugements hâtifs, préconçus, que vous portez d'une manière irréfléchie et qui peuvent se retourner contre vous. Une des maximes fondamentales de l'Évangile.*
- 50 *Vous êtes, vous, de ceux qui se donnent pour justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé aux yeux des hommes est objet de dégoût devant Dieu. Aux scribes et aux pharisiens ; ils sont à l'extérieur ce qu'ils ne sont pas à l'intérieur : l'affectation et le mensonge hypocrite.*
- 51 *Je juge selon ce que j'entends et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Jésus justifie sa destinée divine d'envoyé de Dieu et l'explique aux Juifs qui refusent de croire qu'il parle au nom du Très-Haut ; il ajoute : « Si moi je me rendais témoignage à moi-même, mon témoignage ne serait pas vrai. » Si mes Paroles émanaient de moi, de ma propre volonté, de mon auto-personnification...*
- 52 *Votre père, c'est le diable, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Aux Juifs (voir développement, p. 93).*
- 53 *La lumière est venue dans le monde, mais les hommes lui ont préféré les ténèbres parce que leurs actes étaient mauvais. Au commencement était le Paradis terrestre ; les hommes l'ont transformé en un cloaque d'impureté ; ils dissimulent leurs mauvaises actions sous le couvert perfide du mensonge et de l'hypocrisie.*
- 54 *La gloire qui vient des hommes, je n'ai pas à la recevoir. Jésus ne recherche ni la gloire ni les honneurs ici-bas ; il est un modèle d'humilité et de simplicité.*
- 55 *Je suis venu au nom de mon Père, et vous refusez de me recevoir. Qu'un autre vienne en son propre nom, celui-là vous le recevrez !* Propos amers de Jésus aux Juifs qui le rejettent et lui refusent toute considération, alors qu'il s'est proposé à eux selon l'Esprit de Dieu.
- 56 *Le monde ne peut pas vous haïr, tandis que moi, il me hait parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises. Jésus a dévoilé les manœuvres perfides de Satan, le Prince de ce Monde, souverain des Ténèbres, et les a révélées au grand jour ; le Monde s'est ligué contre lui.*

- 57 *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ; craignez bien plutôt celui qui peut faire périr âme et corps dans la géhenne.* Craignez plutôt celui (Satan) qui peut précipiter l'âme et le corps en Enfer, que ceux qui tuent le corps d'un être dont l'âme est généreuse et pure : il sera sauvé.
- 58 *Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.* Celui qui se complaît dans le désordre de sa vie, la perd ; celui qui hait le désordre qu'il vit ou subit en ce monde, gagnera la vie éternelle.
- 59 *Entrez par la porte étroite. Large est la porte et spacieuse la route qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui s'y engagent ; parce que la porte est étroite et resserrée la route qui mène à la vie, peu nombreux sont ceux qui la trouvent.* Encore un de ces rappels constants à l'humilité, source de toutes les vertus
- 60 *Il est écrit : « Ma maison sera appelée maison de prière » ; mais vous, vous en avez fait « un repaire de brigands ! »* Jésus chassant sans barguigner les marchands du Temple.
- 61 *Celui qui parle de son propre chef cherche sa propre gloire ; seul celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véridique et il n'y a pas en lui d'imposture.* Parce que Jésus ne cherche pas la gloire pour lui-même mais la gloire de Celui qui l'a envoyé, il n'y a ni imposture ni forfanterie, son langage n'est que Vérité.
- 62 *Si vous, vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité fera de vous des hommes libres.* Parole de Jésus passée à la postérité sous cette formulation ainsi résumée : « La vérité vous rendra libre », souvent reprise dans la littérature générale ; il en est qui, manifestement, ont beaucoup de mal à en intérioriser mentalement le sens profond. Remarquons que chez Jésus, la foi donne la force, la vérité, la liberté... Que peut espérer de mieux ici-bas l'homme honnête pour son salut ?
- 63 *Aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres.* À ses disciples : on peut comprendre l'amour, ici, au sens d'affection et de respect mutuel entre disciples unis par le même amour dans la gloire du Seigneur ; Jésus attache une grande importance à l'amitié avec ses disciples, qu'il place au-dessus de la parenté : « *Personne n'a de plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis.* »

- 64 *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* À graver en lettres d'or ou de lumière : le chemin qui conduit à la vie éternelle par la Vérité ! Jésus affectionne d'exalter sa personne divine sous divers symboles métaphoriques : *Je suis le cep de vigne... Je suis la lumière du monde... Je suis le pain vivant descendu du ciel... Je suis la porte des brebis... Je suis le bon berger...*
- 65 *Je vous le dis : si eux se taisent, les pierres crieront.* Réponse de Jésus aux pharisiens qui lui demandent de réprimander ses disciples, alors que ceux-ci l'acclament et le couvrent de louanges au moment où il fait son entrée dans Jérusalem. Une allégorie à opposer à ceux qui tentent d'empêcher de clamer la Vérité.
- 66 *Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui cesse de s'y attacher en ce monde la gardera pour la vie éternelle.* Le détachement de soi et des vanités de ce monde. Appel répété sous diverses formulations au détachement matériel et moral propre à ce monde.
- 67 *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas.* Dans son discours sur la fin des temps, Jésus exhorte la foule et les disciples à se tenir prêts et confirme l'universalité de ses paroles.
- 68 *Mon Royaume n'est pas de ce monde.* À Pilate, qui lui demande si c'est lui le roi des Juifs. Clairement, il ne l'est pas.
- 69 *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger.* Jésus oppose la simplicité doctrinale de sa mission terrestre aux « *pesants fardeaux* » de la Loi juive.
- 70 *Je vous ai dit toutes ces choses [l'enseignement délivré à ses disciples] pour qu'en moi vous soyez en Paix. Dans ce monde vous éprouvez de l'adversité, mais courage ! Moi, j'ai vaincu le monde.* Grâce à ma Parole et à mon exemple, je vous ai donné la force de surmonter ce monde d'affliction et d'adversité ; soyez pleins d'assurance, ayez confiance en vous : vous le vaincrez comme moi je l'ai vaincu. On notera le caractère extrêmement audacieux et téméraire de cette répartie : Jésus s'exprime vraiment en homme d'autorité : *Moi, j'ai vaincu le monde !*
- 71 *Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* Où l'on voit que Jésus exhorte les Apôtres à ne pas se décourager. Oui, Dieu fera promptement justice à ses élus. Mais lui, le

Christ, il s'interroge et se demande, lorsqu'il reviendra, si la charité du grand nombre ne sera pas refroidie dans le cœur des hommes ?

- 72 *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps.* Jésus institue la Sainte Trinité et, par l'envoi des Apôtres en mission, s'adresse désormais au Monde entier. On notera ce fait important : Jésus s'exprimant désormais dans la Gloire du Christ, envoie ses disciples en mission très clairement pour enseigner les peuples et les nations, non pour reconstituer la monstrueuse Babel du monde disparu.

1. Le sacrifice divin de sa propre Personne, venu interrompre le cycle sanglant des antiques « religions », nous interroge sur le sens réel à donner aux pratiques sacrificielles dans les civilisations ou sociétés préchristiques, dont les sacrifices humains, entre autres déviations transgressives.

Il eût été possible d'allonger la liste ci-dessus ; encore une fois, le but n'est pas d'établir un recueil exhaustif des Paroles du Christ (cela ne relève pas de ma dignité), mais d'inciter ceux qui s'interrogent à entreprendre une démarche initiale et personnelle de nature à répondre à leurs premières interrogations.

Au sujet des paraboles, il est important de revenir sur un des aspects de la pédagogie prédicative de Jésus. Pourquoi cette tendance à user de l'allégorie pour prêcher que ne cessent de lui reprocher les Apôtres qui ont déjà manifestement beaucoup de mal à comprendre, à entendre ses paroles ? En réalité, on constate que son enseignement est essentiellement destiné à ses disciples ; à part le sermon sur la montagne et la multiplication des pains au début de son ministère, la plupart du temps son discours ne va pas directement à la foule mais aux disciples, et dans ses échanges publics avec les pharisiens (ce sont les miracles qui attirent la foule). Il y a donc une démarche pédagogique visant à enseigner son entourage proche dans le but de transmettre ; son langage métaphorique traverse le temps et l'espace ; autrement dit, il peut être compris partout et en tout temps, il est universel.

Si l'on veut rentrer dans la fidélité de Jésus, il faut faire l'effort de venir à lui ; il n'oblige personne : qui m'aime me suive, suggère-t-il en maintes occasions ; je ne vais pas à vous sans que vous

veniez d'abord à moi : « ... *Je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, sinon par un don du Père.* » Si on veut « *prendre sur soi son joug et se mettre à son école* », il faut aller à lui... Dès lors, il réserve le sens de ses Paroles ou des paraboles aux disciples et à ceux qui feront l'effort de le rejoindre.

Il est intéressant de noter également que, contrairement aux tentatives de certains courants politiques progressistes modernes voulant faire de Jésus un champion de l'égalité entre les hommes (Camille Desmoulins devant le Tribunal révolutionnaire : « J'ai l'âge du sans-culotte Jésus-Christ, trente-trois ans, âge fatal aux révolutionnaires. » : il fallait oser la comparaison !), à aucun moment celui-ci ne justifie l'égalitarisme dans les Évangiles ; de la même façon qu'il ne dénonce ni l'esclavage ni la servitude ; bien au contraire, il justifie l'autorité du maître, le fait du prince, à travers trois exemples au moins, trois paraboles pouvant même choquer nos mentalités modernes : les Ouvriers de la onzième heure, le Fils prodigue, les Talents ou les Mines... En somme, ce n'est pas ce qui est égal qui intéresse Jésus sur terre, mais ce qui est juste et méritoire ; le maître a ses raisons de décider de ce qui est juste ou pas que n'ont ni le serviteur ni l'ouvrier...

Malgré leur caractère parfois sibyllin, énigmatique, voire ambigu, laissant à l'auditeur une relative latitude d'interprétation, aucune Parole de Jésus n'est anodine ; elles rencontrent toujours la vérité au fil des circonstances. Revenons sur ses dernières recommandations aux Apôtres (Le combat décisif) : « *Lorsque je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué de quelque chose ?* » Ils répondirent : « *De rien* » ; il leur dit : « *Maintenant, que celui qui a une bourse, la prenne ; de même celui qui a une besace ; et celui qui n'en a pas, qu'il vende sa tunique pour acheter un glaive. Car, je vous le déclare, il faut que s'accomplisse en moi ce texte de l'Écriture : 'Il a été compté parmi les scélérats.'* Aussi bien, ce qui me concerne touche à sa fin. » ; « *Seigneur, dirent-ils, il y a justement ici deux glaives.* » Il leur dit : « *C'est bien assez.* »

Nous sommes encore au cénacle, avant l'arrestation de Jésus ; celui-ci fait ses dernières recommandations aux Apôtres. Il leur lance un avertissement sans frais : ils devront s'armer spirituellement et moralement pour combattre l'adversité. Mais au-delà de cette interprétation officielle, canonique, comme nous l'avons vu

plus haut, Jésus arrivant au terme de sa mission terrestre fait comprendre aux Apôtres que c'est à eux désormais de prendre le relais, d'assumer le destin et la pérennité de son Œuvre ici-bas. Lui, l'homme de paix, qui répugne à combattre autrement que par la Parole Sainte, se voit cependant contraint de suggérer à ses disciples de se prémunir d'un glaive, peut-être symbolique, mais il prononce le mot ; leur action prendra un caractère plus institutionnel et ils se heurteront aux ennemis de celui "*qui a été compté parmi les scélérats*" ; il leur arrivera parfois d'avoir à se défendre plus que par le verbe. En alliant l'Autel et le Trône, le temporel et le spirituel, et en consacrant par le baptême le Roi Clovis I^{er} à la religion catholique, l'Église n'a pas fait autre chose ; et même si cela n'a pas toujours été pour le meilleur, elle n'a pas à rougir de ce qu'elle a perpétué et propagé à travers le monde l'œuvre du Divin Maître, selon la propre consigne de celui-ci.

Dans Matthieu, quand il est tenté en songe par le diable au désert, celui-ci le provoque par trois fois ; la première fois, Jésus répond que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la Parole de Dieu ; la deuxième, qu'on ne provoque pas le Seigneur notre Dieu — sous-entendu : nous procédons de sa grande mansuétude et l'on doit un infini respect à notre Créateur ; la troisième, quand Satan lui intime de se prosterner à ses pieds et de l'adorer en échange de tous les royaumes du monde, montrant ainsi que c'est bien lui, Satan, le Prince de l'Iniquité, le Tentateur, qui règne sur Terre ; Jésus brise là, citant toujours les Écritures : « *Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à lui seul que tu rendras un culte.* » Autrement dit, il fait clairement comprendre à Satan qu'il ne se soumet pas au culte du Veau d'Or mais au culte du Père Éternel. Dans cette épreuve de la tentation au désert, il y a une logique implacable où Jésus trace pour nous les lignes séparant la miséricorde du Père de la puissance maléfique de Satan ; il met en garde contre la sécheresse morale et l'inhumanité de ce monde égaré qui s'est affranchi de son Créateur et de son Œuvre — monde que nous pourrions qualifier en termes modernes de matérialiste et hédoniste ; il rappelle que nous devons sans cesse nous rendre forts de la parole divine pour déjouer les pièges que le diable dresse devant nous, tout au long de notre vie.

Pour terminer ce florilège, un peu d'humour ; ce n'est pas le genre de la maison, mais quand Jean, le plus mystique des quatre

évangélistes, s'y livre, volontairement ou non, il faut en profiter ; saint Paul, qui se disait « *gai et joyeux* », ne tolérerait pas les facéties ; un dicton populaire dit pourtant qu'un saint triste est un triste saint. Apprenant que Jésus vient de guérir un aveugle de naissance, les pharisiens veulent en savoir plus et mènent l'enquête. Ils convoquent le voyant miraculé, pas du tout impressionné par l'atmosphère solennelle du lieu, et l'interrogent :

« — *Rends gloire à Dieu ! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur.*

— *Si c'est un pécheur, répondit-il, je ne sais pas. Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle, et maintenant j'y vois.*

— Ils lui dirent alors : *Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?*

— Il leur répondit : *Je vous l'ai déjà raconté, mais vous n'avez pas écouté ! Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? N'auriez-vous pas l'intention de devenir ses disciples, vous aussi ?*

Les pharisiens se mirent alors à l'injurier.

— Ils disaient : *Toi, tu es son disciple ! Nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse tandis que celui-ci, nous ne savons pas d'où il est !*

— L'homme leur répondit : *C'est bien là, en effet, l'étonnant, que vous ne sachiez pas d'où il est, alors qu'il m'a ouvert les yeux ! Dieu, nous le savons, n'exauce pas les pécheurs ; mais si un homme est plein de piété et fait sa volonté, Dieu l'exauce. Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.*

— Ils ripostèrent : *Tu n'es que péché depuis ta naissance et tu viens nous faire la leçon !*

Et ils le jetèrent dehors. »

Remarquons le caractère ambivalent de ce « miracle » qui peut être compris au sens physique comme moral : ouvrir les yeux, mais aussi son esprit et son âme...

*

J'ai en tête cette réflexion du vieux Siméon au Temple, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras, et versant une larme de vieillard ému devant Marie et Joseph stupéfaits par ses paroles : « *Il sera un signe en butte à la contradiction.* » Jamais prophétie ne s'est révélée plus

exactement vérifiée dans les faits. Cette contradiction annoncée qui « *doit révéler les pensées de bien des cœurs* » est en somme dans l'ordre des choses : le nom de Jésus fera sans cesse débat ; il suscitera des antagonismes véhéments, voire violents. Le Christ mort et ressuscité ne reposera jamais en paix, ici-bas : l'ivraie doit pousser avec le bon grain ; elle ne sera séparée qu'au moment de la moisson.

Alors puisque le combat n'est jamais gagné, puisque chaque jour il faut se remettre en question à cause de Lui, reprendre inlassablement la besace et le glaive, autant être de son côté, de prendre son parti, parce que ses adversaires n'ont que des arguments controuvés de portée basement matérialistes à lui opposer : il est l'empêcheur de jouir en rond de tout et de rien ; il faut donc le museler, faire taire sa voix qui vient du fond des âges ou des Cieux, et user de tous les moyens contre lui, même s'il a raison. Et quand la raison ne suffit plus pour se faire entendre, quand elle est prise en défaut, il lui faut le support spirituel de la foi et de l'espérance. Qui mieux que Jésus en a parlé ?

*

Dois-je avouer que je me sens mieux à présent, comme moralement rasséréné ? Que mon angoisse s'est estompée ? À force de fouiller dans cet inextricable récit, à force de couper et recoller mentalement les morceaux, j'ai fini par la trouver, la clef. Enfin, je crois... Je crois avoir trouvé le sésame qui ouvre la compréhension et rend intelligibles les Évangiles du Christ au néophyte. Sans cette clef, nous ne pourrions comprendre le message qu'ils portent, nous ne pourrions décrypter leur contenu : prétendre procéder autrement relèverait de l'imposture. La clef porte un nom, elle s'appelle PERFECTION. Qu'il y ait d'autres clefs, je n'en disconviens pas. La grâce ? L'Amour ? La Miséricorde ? Le Pardon ?... Les Vertus théologiques ?... Sans doute, mais elles restent des notions premières toutefois incomplètes ; elles recouvrent encore trop facilement l'hypocrisie du mécréant. La Perfection, c'est la perfection, c'est être parfait, il n'y a aucune discussion, aucun contournement possibles ; elle est le point de mire de toute vérité, le point de référence ultime d'où tout part et où tout revient...

Mais la Perfection est-elle humaine ? Est-elle de ce monde ? Non, objectera-t-on, elle est inaccessible à l'homme. Il en a conscience, mais comme quelque chose hors norme qui le dépasse, qu'il ne maîtrise pas. Quelqu'un a dit : « N'essayez pas d'atteindre la

Perfection, vous n'y arriverez jamais ; la Perfection ne peut être atteinte que dans les choses ordinaires. » Justement, la Perfection, c'est de tendre vers l'absolu, de dépasser les choses ordinaires, le relatif, le plat, le monotone... C'est pour cela qu'elle nous intéresse. Elle est lumière crue, aveuglante. Dans la lumière vive, l'homme ne voit rien ; il n'y a plus de contraste, de nuances, de clair-obscur ; l'homme est une créature faite pour vivre entre ombre et lumière, entre chien et loup, entre Dieu et démons. Il voit dans la lumière parce qu'il y a de l'ombre ; il discerne entre le clair et le sombre, parce qu'il a besoin des dégradés de la lumière pour percevoir la réalité que dissimule l'ombre. Il voit le Juste, parce qu'il y a l'hérésie : *opportet hæreses esse* dit saint Paul ; il voit le Bien parce qu'il y a le Mal, le blanc parce qu'il y a le noir... Mais il peut tirer vers l'obscur ou vers la lumière, vers le bien ou le mal, vers la vérité ou le mensonge ; c'est sa liberté, son libre arbitre, c'est la liberté de Dieu.

Et pourtant, un homme est venu qui a voulu parler au nom de la Perfection, la Perfection sans concession, sans compromission, absolue, pure, la plus impénétrable, la plus inconcevable : la Perfection de soi qui est la marque de la transcendance, de l'amour suprême, de l'être spirituel sublimé qu'extériorise l'assomption du saint. Immense entreprise ; entreprise désespérément vaine à laquelle on croit ne jamais atteindre, et vers laquelle, cependant, impérieux décret de sa nature profonde, l'homme s'obstine à vouloir tendre. N'oublions pas que Jésus a lu la Bible comme nous, la même lecture à quelques livres près, il l'a même étudiée, et que, manifestement, il ne s'en est pas trouvé satisfait. Il avait quelque raison dans sa démarche de Messie, de fils d'un Dieu désormais parfait, d'être le point de référence absolu de la Perfection faite homme. Il le dit : « *Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » C'est d'ailleurs l'intention ultime qui détermine les vocations orientées vers les Ordres religieux : l'élévation personnelle. Chez les contemplatifs, la mystique a pour but d'exalter leur surnature, puis de les sortir psychiquement de leur gangue charnelle pour s'élever à Dieu et vivre comme les anges dans le Ciel...

Il fallait donc que quelqu'un en fût le témoin ici-bas, à la fois témoin et empreinte céleste de cette Perfection ultime, au moins une fois dans le cours de l'humanité. Chaque mot de Jésus, chaque phrase de son discours y ramène. C'est un combat impossible contre quelque chose d'impossible, car la Perfection n'a pas de sens pour

l'homme humain ou homme psychique : comment la définir ? Il le sait, mais fait comme si... Il sait qu'il court à l'échec, et, comme pour conjurer l'inéluctable, il y met le poids de sa vie. Il sait qu'il n'y a Perfection de soi, non pour soi en soi, mais pour exalter l'amour et le nimber de cet Absolu qui a pour nom Dieu ; il sait qu'il demande l'impossible, et que pour parler au nom de l'impossible, il ne suffit pas de montrer la voie à suivre, il faut payer d'exemple. Ce sacrifice, consenti, donne du sens à son message qui, sans cela, n'aurait pas eu le même éclat ni la même portée. Désormais, son message peut régner d'autorité. Cette mort sacrificielle sanctifie et sacralise son témoignage vivant parmi les hommes, un témoignage qu'il rendra devant son Père qui est aux cieux, pour intercéder auprès de lui et sauver l'humanité de son abjecte médiocrité.

La Perfection, ce n'est pas seulement l'amour, le pardon, la miséricorde, la compassion, le don, le dépassement de soi ; ce n'est pas seulement l'effort, le courage, la volonté, l'honnêteté, l'honneur, la dignité, le sens du devoir, l'abnégation ; c'est tout cela à la fois et plus encore que nous ne pouvons déceler, ni même imaginer intuitivement sans une grâce spéciale qui nous vient du Très-Haut et qu'on appelle la Foi. Celui qui savait a souffert de notre incapacité à aller vers lui, c'est-à-dire à comprendre ; il a vécu l'humilité pour nous rendre forts ; il a vécu la vérité pour nous rendre vrais ; il a souffert la solitude pour être nombre parmi nous ; il a souffert la mort pour nous donner la vie. Et nous ne l'avons pas compris. Mais son exemple reste comme une empreinte indélébile qui marque le monde depuis plus de vingt siècles ; il le dit lui-même : « *Si le grain de blé meurt, il porte du fruit en abondance* » ; le grain doit mourir pour que la plante prenne vie. Il est mort semence, mais il vit par l'arborescence qu'a développée la plante et par les fruits qu'elle porte. Il est mort, mais son exemple vivant est toujours là et sème à tous vents ; nous ne sommes pas parfaits, mais il nous guide, nous rassure, nous console de notre insuffisance native et de nos faiblesses coupables.

LUCIDITÉ PROPHÉTIQUE DE JÉSUS

« 44. Vous avez, vous, pour père le diable, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès le début, il fut homicide, et il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il puise dans son fonds propre parce qu'il est menteur et père du mensonge. 45. Mais moi, c'est parce que je dis la vérité que vous ne me croyez pas. »

Dans ces deux versets de l'Évangile de saint Jean, Jésus assimile les Juifs et les pharisiens au diable, c'est-à-dire à Satan ; il les traite ouvertement de menteurs (après les avoir qualifiés d'hypocrites !), faisant consubstantiellement de Satan le père du mensonge en même temps que le père des Juifs. C'est en réalité tout l'édifice du judaïsme qu'il abat en quelques phrases. Il désigne clairement les Juifs comme un peuple de menteurs sous influence satanique, qui tentent d'inverser, à travers les mots et le langage, l'ordre naturel voulu par Dieu, afin de pervertir l'humanité et l'asservir. Deux mille ans plus tard, ils sont toujours menteurs, hypocrites, maléfiques, et on ajouterait aujourd'hui usurpateurs ; ils n'ont pas changé d'un « iota » ; ils ne se sont jamais montrés aussi orgueilleux, arrogants, dominateurs, qu'en nos temps modernes. Jésus leur a dit la vérité mais ils ne la reçoivent pas ; ils ne l'ont jamais comprise ; ils l'ont rejeté comme un moins que rien et l'ont crucifié en toute méchanceté, alors qu'il venait au nom de Dieu, son Père à Lui, parfaire la Loi de Moïse dans un esprit de paix et d'espérance.

Ces deux versets de Jean sont extraits du chapitre 8, versets 12 à 59, un passage venant après la femme adultère. Le Galiléen a un échange tendu et pathétique avec les Juifs ; cet échange signe la rupture définitive entre lui et le judaïsme, sanctionnant du même coup l'échec de sa mission terrestre au sein de son propre peuple. Il triomphera dans le monde. À la fin, il prend la fuite, échappant de justesse à la lapidation. Il convient de restituer les deux versets ci-dessus dans leur contexte, et de méditer en entier ce long et significatif passage de l'Évangile.

J'ai eu un moment l'idée d'apporter une modeste conclusion à ce livre ; mais non, décidément, on ne conclut pas sur la personne de Jésus ; on ne conclut pas sur le nom du Christ, ce qui relèverait de la plus insoutenable impudence. Cependant, en vertu du temps passé à me familiariser avec la personne même de Jésus, j'ai quand même retenu une qualité générale qui ressort de l'Envoyé du Tout-Puissant et de sa Vie exemplaire : c'est la lucidité dont il fait preuve tout au long de sa Mission terrestre.

La lucidité, direz-vous ?... J'eusse préféré, quant à moi, et pour Lui, employer le mot luxidité s'il avait existé. Mais les choses étant ce qu'elles sont, par lucidité j'entends non qu'il soit porteur de lumière à la façon de l'imposteur Lucifer, mais qu'il est la Lumière même. Cela dit, cette caractéristique divine n'est pas pour nous rassurer davantage ni nous mettre à l'aise, car il est absolument sans illusion sur le destin de l'humanité. De ce qui est humain, il n'en garde rien, absolument rien ; il balaye tout du revers de la main, à la manière de ce qu'il prophétise du Temple de Jérusalem : « *Il n'en restera pas pierre sur pierre* » ; cette annonce précède la Grande Détresse et son retour glorieux.

Alors pourquoi espérer demanderons-nous ? Quel intérêt de vivre et de placer ce que nous attendons de l'existence dans cette puissante vertu théologale, si tout ce que nous entreprenons sur terre est vain et n'aboutit à rien ? La réponse ne serait-elle pas de faire de notre vie ce que nous dit la Clef de compréhension que nous tentons de rechercher depuis le début de ce livre : s'imprégner de sa **lucidité**, puis se donner pour objectif de s'inspirer de ce subtil composé de **perfection** et d'**humilité** dont il rayonne, et faire au mieux de ce qu'il est possible sur cette Terre, quelle que soit notre destinée humaine, quelle que soit la vanité de notre humble et éphémère existence charnelle ?

SAINT PAUL

Dans l'ordonnancement officiel des divers livres du Nouveau Testament, les Épîtres de saint Paul (Lettres) viennent normalement après les Actes des Apôtres. Compte tenu de l'importance de l'apôtre Paul dans l'enseignement et la destinée de l'Église, je l'ai placé après les Évangiles, afin d'établir une comparaison avec Jésus. Encore une fois, initiative toute personnelle et non canonique. Car si une question se pose, c'est bien celle-ci : est-ce que l'Église catholique, est-ce que la religion du même nom, auraient pu se développer de la même façon, tant fut grande et déterminante l'influence de celui qu'on appelle le treizième Apôtre, l'apôtre des Gentils (des Goyim, les non-Juifs), l'apôtre des païens ou des « incirconcis » ?

Saul en hébreu, Paul en grec, est un soldat, peut-être un jeune officier, au service de la garde du Temple, affecté à la répression contre ceux qu'on n'appelle pas encore les « chrétiens » ; une mission de police qu'il accomplit, semble-t-il, avec zèle ; et quand on connaît le personnage (le mieux connu de tous les témoins proches du Christ), du zèle, il en surabondait ! Il est de la génération de Jésus, probablement plus jeune de quelques années. Il n'a pas connu le Crucifié, mais il est confronté tout de suite aux premiers chrétiens de Jérusalem ; en bon pharisien, il les combat farouchement, et pas seulement en paroles. Issu de la bonne bourgeoisie de Tarse où ses parents tenaient une fabrique ou un négoce de tentes, il a étudié à Jérusalem auprès du grand docteur Gamaliel ; probablement se préparait-il à devenir rabbin ou lévite (gardien du Temple). En attendant il s'acquitte de sa mission de policier de la pensée juive officielle, mène rondement sa tâche, et propage la terreur sous ses pas : *« Saul ravageait l'Église ; allant de maison en maison et traînant hommes et femmes, il les livrait à la prison. »* ; *« Saul ne respirait que menace et violence à l'égard des disciples du Seigneur. »* (Actes). Il assistera au meurtre d'Étienne, premier martyr de la chrétienté, sans bouger le petit doigt, et même en approuvant : *« Les témoins (ceux qui lapidaient Étienne) avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. »* (Actes).

Son zèle d'argousin fanatique est tel que, de sa propre initiative, il sollicite auprès du grand prêtre une lettre de mission pour la synagogue de Damas afin de pourchasser les adeptes de la « Voie », et les ramener enchaînés à Jérusalem. C'est en arrivant non loin de Damas qu'il « *entendit une voix lui dire : “Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ?” Il dit : “Qui es-tu, Seigneur ?” Et lui : “Je suis Jésus, celui que tu persécutes...”* » Tombé à terre, il ne voyait plus. Il fut emmené à Damas, chez Ananie, qui le guérit au nom du Seigneur. Sa conversion fut immédiate ; puis se mêlant aux disciples de Damas, il commença à proclamer dans les synagogues.

Les chronologies étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire imprécises historiquement, il semble qu'il se soit retiré à Tarse, chez lui, puis à Damas, durant trois ans. Sans doute mit-il cette retraite à profit pour affermir sa vocation toute récente, se pénétrer du message divin, et préparer le nouvel apostolat qui l'attendait. Puis, accompagné d'autres disciples, il entreprit des voyages pour évangéliser les païens. Auparavant, il se rendit à Jérusalem afin d'exposer l'Évangile qu'il proclamait et le faire agréer par les anciens. Paul se considérait Apôtre au même titre que les Douze, car le Christ lui avait parlé ; mais par déférence, lui, « *l'avorton* », « *le moindre des apôtres* », « *le plus infime de tous les saints* », il tenait à se faire adouber par ceux qui avaient sur lui d'avoir vécu la présence « charnelle » de Jésus, et d'avoir partagé son ministère. Non seulement son Évangile fut accepté, mais « *Jacques, Céphas [Pierre] et Jean, qu'on regarde comme des colonnes, nous tendirent la main, à Barnabé et à moi, en signe de communion ; nous irions, nous aux païens [l'Incircircision] et eux à la Circoncision [les Juifs].* » (Galates).

Sa capacité de porter la Bonne Parole officiellement reconnue, les diverses missions apostoliques étant réparties, il va entreprendre son œuvre pastorale d'évangéliste, mission d'une portée exceptionnelle, pour le restant de sa vie, entre vingt et trente ans à parcourir toute la partie occidentale de l'Asie mineure, c'est-à-dire la partie médiane sud de la Turquie actuelle, puis la Macédoine et la Grèce ; soit plusieurs milliers de kilomètres semés d'embûches et d'aventures périlleuses. Il fondera de nombreuses Églises ou communautés, prenant soin

de ne jamais « *bâtir là où d'autres ont posé les fondations.* » Profitant de la présence de la diaspora juive dans les grands centres urbains, il commençait à prêcher dans les synagogues, puis passait le relais à des disciples qu'il chargeait d'assurer la continuité du sacerdoce et de rayonner sur le plan local. C'est vers l'an 67, à Rome, à peu près en même temps que Pierre, qu'il sera décapité, à la suite des rafles ordonnées par Néron visant à décimer la « secte » chrétienne ; celle-ci était accusée de conspirer contre l'Empire et d'avoir provoqué l'incendie de Rome.

De tous les prédicateurs lancés dans le monde pour annoncer l'Évangile (Bonne Nouvelle), saint Paul est de loin celui qui aura le plus marqué par sa personnalité les fondements de l'Église. Quels que soient la valeur et les mérites des disciples de Jésus, il les surclasse tous, y compris Pierre et les autres « colonnes », les Apôtres historiques. Excellent prédicateur, il a quelque chose de plus qui accompagne son double ministère pastoral et évangélique : les « tripes », pour employer un langage trivial. S'il avait été un orateur politique, il aurait été classé comme l'un des meilleurs orateurs de l'Antiquité, et cela même en dépit des quelques disgrâces physiques qu'on lui reconnaissait. Mais la politique n'est manifestement pas pour lui un centre d'intérêt, loin de là. Comparé à Jésus, les deux personnages ne s'opposent pas, ils se complètent idéalement tout en étant différents. Jésus est concis, lapidaire ; il s'exprime en un langage formulé intemporel ; il ne développe pas de discours, sauf exception (sermon sur la montagne, discours sur la fin des temps, le pain de vie, discours contre les scribes et les pharisiens...) ; il procède par affirmation, explique, mais ne démontre pas : il assène, va directement au but, usant parfois de douceur, parfois d'un ton péremptoire voire cassant. Jésus n'est pas de l'humaine sagesse, il est la sagesse divine ; il est la Parole de Dieu, et la Parole de Dieu ne se discute pas ; les Juifs lui en rendent témoignage : « (...) *et ils étaient frappés de son enseignement parce que sa parole était pleine d'autorité* » ; « (...) *car il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes.* » L'exégèse explique que Moïse n'était qu'un intermédiaire qui transmettait au peuple les commandements de Yahvé, tandis que Jésus

légiférerait lui-même avec une autorité souveraine : la preuve de son autorité divine.

Paul, au contraire, démontre, argumente, développe ; son langage est clair ; pas ou peu de paraboles chez lui, pas de formulations métaphoriques ou énigmatiques ; c'est un intellectuel pur, un cérébral, non un inspiré ; il ne dédaigne pas cependant de faire preuve de familiarité avec ses frères et de s'adresser à eux sur un ton affectueux, parfois effusif, tout aussi bien qu'il peut se montrer sévère et les admonester ; malgré sa formation rabbinique, la structure de ses discours montre qu'il a subi l'influence de la culture grecque dans laquelle il a été élevé, comme la plupart des Juifs hellénisés : il raisonne ; un « souffle d'Occident a passé sur son âme » (Osty) ; c'est à se demander si, par certains côtés, il n'était pas plus Grec que Juif ; le grec, précisément, sa langue maternelle, il le parle couramment ; sans cela, il n'aurait pu devenir l'Apôtre des païens.

L'APOSTOLAT

Intellectuel, il l'est, mais à sa façon toute humaine de s'exprimer et d'adhérer aux réalités immédiates ; il vit intensément ce qu'il dit, exprime sa foi vivante à travers une parole toujours empreinte de sensibilité, de passion, de vérité ; il doit en permanence reprendre les fragiles édifices qu'il a fondés, tandis que d'autres tentent de se les approprier ou de jeter bas ce qu'il a patiemment établi ; il ne cesse de dénoncer les faux docteurs, les faux prophètes, de mettre en garde contre eux, mais aussi contre des « apôtres » qui ne marchent pas selon l'enseignement du Seigneur Jésus-Christ ; parmi ceux-là sont visés ceux qui abusent d'une disposition de Jésus encourageant ses disciples à assurer leur viatique sur la communauté des fidèles (*Demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ; frappez, on vous ouvrira.*), et en retirent des profits scandaleux.

« Montrez-vous tous, frères, mes imitateurs, et fixez vos regards sur ceux qui se conduisent selon le modèle que nous vous offrons. Car il en est beaucoup — je vous en ai parlé souvent, et maintenant j'en parle en pleurant — qui se conduisent en ennemis de la croix du Christ. Leur fin, c'est la perdition ; leur dieu, c'est le ventre ; ils mettent leur gloire dans leur honte, et ne pensent

qu'aux choses de la terre. Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux, d'où nous attendons comme sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps de misère en le conformant à son corps de gloire, selon la puissance active qui le rend capable même de s'assujettir toutes choses. » (Philippiens)

À plusieurs reprises, il exhorte ses collaborateurs à contre-carrer l'influence pernicieuse des faux docteurs.

À Timothée : *« Ainsi donc, en partant pour la Macédoine, je t'ai prié de demeurer à Éphèse, pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères et de s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, plus propres à soulever de vains problèmes qu'à servir le dessein de Dieu fondé sur la foi. » (Timothée)*

À Tite : *« Nombreux sont en effet les esprits rebelles, les vains discoureurs, les séducteurs, surtout chez les circoncis (les Juifs). Il faut leur fermer la bouche ; ces gens-là bouleversent des familles entières, enseignant pour de scandaleux profits ce qui ne se doit pas. (...) Reprends-les vertement pour qu'ils conservent une foi saine, sans prêter attention aux fables juives et aux prescriptions de gens qui tournent le dos à la vérité. (...) Ils font profession de connaître Dieu, mais, par leur conduite, ils le renient : êtres abominables, rebelles incapables d'aucun bien. » (Tite)*

Désintéressé, il lui arrive de se trouver dans l'obligation de travailler de ses propres mains pour vivre ; la Providence lui fera rencontrer Priscille et Aquilas, des fabricants de tentes comme ses parents ; ils apparaissent fréquemment en sa compagnie ; il semble qu'ils soient aussi pour lui des mécènes. Était-il aidé par sa famille ? Certains affirment qu'elle avait coupé les ponts. En tous cas, c'est bien un neveu, le fils de sa sœur, qui le sauvera d'un guet-apens que lui tendront les Juifs de Jérusalem ; même tard dans sa vie, sa famille le soutenait. Mais il accepte volontiers les dons quand c'est nécessaire et, par deux fois, l'Église de Philippes se portera à son secours :

« Cependant vous avez bien fait de prendre part à ma détresse. Vous le savez vous-mêmes, Philippiens : dans les

débuts de l'évangélisation, quand je quittai la Macédoine, aucune Église ne m'assista par le moyen de contributions pécuniaires ; vous fûtes les seuls, vous qui, dès mon séjour à Thessalonique, m'avez envoyé, et par deux fois, de quoi subvenir à mes besoins. Ce n'est pas que je recherche les dons ; ce que je recherche, c'est le bénéfice qui s'augmente à votre actif. Pour le moment, j'ai tout ce qu'il faut, et même plus qu'il ne faut ; je suis comblé depuis qu'Epaphrodite m'a remis votre offrande, sacrifice que Dieu reçoit et trouve agréable. » (Philippiens)

Quels que soient les motifs qu'il a de mettre les Églises en garde contre les faux docteurs et les mauvais bergers qui détournent ses frères de la droite ligne de l'Évangile, il n'en a pas moins des concurrents dans la prédication ; ceux-ci se révèlent excellents prêcheurs et parviennent à attirer les fidèles des Églises qu'il a lui-même fondées. En permanence, il est en situation d'avoir à se justifier. À trois ou quatre reprises au moins. Il lui arrive même de faire son apologie. Il se défend contre ceux qu'il appelle les « *archiapôtres* », des sortes de super-apôtres qui abusent de leur position sacerdotale (pas nécessairement des apôtres historiques, peut-être des soixantedouze) ; il leur oppose son humble personne de serviteur désintéressé de la Parole de Dieu en la personne du Christ. Il les présente comme de « *faux apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se déguisent en apôtres du Christ.* » Alors, pour les Corinthiens, il va faire une chose insensée, il va se glorifier, vanter son action, mettre en avant les nombreux sacrifices consentis ; en un mot, il cesse de faire le modeste et remet les pendules à l'heure :

« Ce dont on se prévaut — c'est en insensé que je parle — je puis m'en prévaloir, moi aussi. Ils sont Hébreux ? Moi aussi. Ils sont Israélites ? Moi aussi. Ils sont postérité d'Abraham ? Moi aussi. Ils sont ministres du Christ ? (Je vais dire une folie !) Moi, plus qu'eux. Bien plus par les travaux, bien plus par les emprisonnements, infiniment plus par les coups. Souvent, j'ai été à la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups de fouets ; trois fois j'ai été battu de verges, une fois lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage. Il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans l'abîme ! Voyages fréquents, danger des rivières, dangers des brigands, dangers de mes compatriotes, dangers

des païens, danger de la ville, danger du désert, danger de la mer, danger des faux frères ! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Églises. Qui est faible que je ne sois faible ! Qui vient à tomber que je ne me brûle ! » (II Corinthiens)

Bref, sur deux ou trois pages, un plaidoyer *pro domo* en règle, où il se décerne un brevet circonstancié de bonne conduite, de courage, de dévouement, de fidélité à son idéal missionnaire. Il reproche à ses frères de Corinthe de le contraindre à se glorifier, mais retombe toujours sur ses pieds avec élégance, en y joignant une touche d'humilité : *« C'était à vous de vanter mes qualités ; car je n'ai été en rien inférieur à ces archiapôtres, bien que je ne sois rien. »* Parfois il se montre sévère avec ses frères, parfois il est touchant de tendresse émue, et leur parle comme un père à ses enfants, les morigène, comme peu de prédicateurs oseraient :

« Mes petits enfants, pour qui j'endure à nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous, comme je voudrais être maintenant près de vous et changer de langage, car je ne sais plus comment m'y prendre avec vous. » (Galates)

Paul est un passionné, un torturé ; il est parfois sujet à des épanchements d'écorché vif : c'est un compulsif ; le caractère trempé de cette âme enflammée se retrouve dans son style nerveux, spontané. Il vit sous l'empire d'une irrésistible vocation le poussant à proclamer, quoi qu'il arrive, l'enseignement de Jésus, dans une phase d'identification totale à l'esprit du Maître dont il est le témoin authentique — et, si on l'écoutait, le seul digne de l'être ! Il ne cesse de se mettre en avant, de citer son exemple, de rappeler qu'il a été persécuteur de l'Église de Dieu ; il joue, non sans complaisance, de son statut de converti, d'apôtre désigné par *« Celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et appelé par sa grâce. »* Il a le zèle du parfait converti... qui revient de loin ! Certains trouvent qu'il en fait trop, le prennent pour un exalté (remarquons que l'exaltation est une condition normale de l'ascèse chez les mystiques). Les athées modernes vont plus loin et le tiennent pour un hystérique,

un épileptique, un névrosé, un refoulé sexuel doublé d'un impuissant, masochiste, misogyne, intolérant, mythomane, exhibitionniste, j'en oublie... Le commentateur de la BJ, pourtant modéré, précise dans une note : « Les adversaires de Paul lui reprochent de ne rien faire comme tout le monde, de se donner à sa tâche avec des exagérations d'illuminé, d'apporter dans toute sa conduite une démesure, une passion qui confine à la "folie" ». Paul répond que c'est pour Dieu. Mais il lui arrive aussi d'être raisonnable, de peser le pour et le contre, d'agir avec prudence et finesse, de s'exprimer clairement sur ses actes et leurs mobiles : « *C'est dans votre intérêt* », dit-il.

Monsieur Onfray le poursuit d'une vindicte toute personnelle : il le hait ; il a manifestement un compte à régler avec le personnage, au point que des deux, le plus névrosé n'est peut-être pas celui qu'il pense. En tous cas, avec Onfray et tant d'autres avant lui, dont Nietzsche et Voltaire, Paul de Tarse est paré de nouveaux habits pour l'éternité. Entre l'hédoniste jouisseur, amateur de bonne bouffe, de ripailles, adepte de la religion du plaisir, et l'ascète de Cilicie qu'effarouche tout ce qui ramène à la chair (comprendons l'état matériel par opposition à l'esprit), ils se croiseront probablement dans une autre vie, mais ne se rencontreront jamais.

Un apocryphe contemporain le décrit sans complaisance « de médiocre stature, trapu, les jambes torses, la tête chauve, les sourcils touffus et joints, le nez bombé » ; il est vrai d'après les descriptions, qu'il a tout du petit juif à papillotes, névrotique et victimaire, qu'on verrait bien sous sa kippa, engoncé dans son caftan, hanter les anciens ghettos d'Europe de l'Est ; son nom signifie petit ; il semble qu'il ait eu à souffrir de réflexions désagréables sur son physique de gringalet, de la part de certains fidèles ou d'adversaires : il les reprendra à ce sujet (II Corinthiens). De toute évidence, l'auteur de ces Lettres brillantes ou Épîtres, qui circulent dans le monde chrétien primitif, déçoit dans son apparence physique ; mais je ne peux m'empêcher d'avoir de l'affection pour ce fils d'Israël qui a le courage de passer outre les lourdes attaches liant d'ordinaire le Juif à sa condition de « peuple élu », se posant d'autorité au-dessus du lot humain ; il fait preuve d'une volonté de fer dans sa

mission apostolique, d'une humilité sincère et d'une rectitude sans faille qui forcent l'admiration ; il délivre un message neuf, d'une hauteur spirituelle telle qu'on en parle encore deux mille ans plus tard ; et quoi qu'en disent ses détracteurs, il a quelque chose en plus qui magnifie sa spiritualité et qu'on appelle le talent ; c'est en lisant ses Lettres que le grand saint Augustin, l'ex-professeur de rhétorique, se convertira.

En attendant, loin de ces polémiques post-millénaires, il est tout à son bonheur dans l'accomplissement éprouvant de cet apostolat voué à la propagation de la parole de Dieu, et dans lequel il s'est totalement investi, corps, âme et esprit. Toutes les souffrances et les tribulations qu'il endure le fortifient ; là où d'autres y voient une forme de masochisme pathologique, lui y puise des forces renouvelées pour affermir son âme : *« (...) je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions et les angoisses endurées pour Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »*

Il en vient à exposer la parfaite exemplarité de son ministère. Un sommet d'éloquence :

« Nous ne donnons à personne aucun sujet de scandale, pour que le ministère ne soit pas décrié. Au contraire, nous nous recommandons en tout comme des ministres de Dieu : par une grande constance dans les tribulations, dans les détresses, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons, dans les désordres, dans les fatigues, dans les veilles, dans les jeûnes ; par la pureté, par la science, par la patience, par la bonté, par un esprit saint, par une charité sans feinte, par la parole de vérité, par la puissance de Dieu, par les armes offensives et défensives de la Justice ; dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne réputation ; tenus pour séducteurs et pourtant véridiques ; pour gens obscurs, nous pourtant si connus ; pour gens qui vont mourir et nous voilà vivants ; pour gens qu'on corrige, mais sans les mettre à mort ; pour tristes, nous qui sommes toujours joyeux ; pour pauvres, nous qui faisons tant de riches ; pour gens qui n'ont rien, nous qui possédons tout. » (II Corinthiens)

Bref, porter la croix du Christ, c'est comme grimper à main nue sur une paroi lisse, vers un sommet inaccessible qu'on n'atteint jamais que... mort !

Les quatorze épîtres du Maître, dites « parénétiques » pour leur contenu moral et édifiant, se résument à des préceptes théologiques, des recommandations envoyées aux Églises, des exhortations, des directives, des actions de grâce et des prières pour affermir ses frères dans la foi, des encouragements, des satisfactions, mais aussi des admonestations et des mises au point sévères. Il traite, par exemple, un cas d'inceste à Corinthe, ville cosmopolite réputée alors pour sa débauche et sa luxure, la ville aux « cinq cents prostituées », qui a laissé ce dicton : « Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe » ; sous-entendu : tout le monde n'a pas les moyens de s'offrir des frasques à Corinthe ! Il est à noter que Paul précise à ce sujet : « ... *l'un de vous vit avec la femme de son père.* » L'éminent traducteur précise pudiquement en note : « Sa belle-mère, naturellement ! » Pas si naturellement que cela, car s'il s'agit réellement de sa belle-mère, nous sommes dans le cas d'une situation familiale glauque, mais pas dans un cas d'inceste. Il faut donc en déduire que Paul dit « femme de son père » par pudeur, pour ne pas nommer celle à laquelle nous pensons. Nous sommes à Corinthe ! [Dans les éditions ultérieures de la BJ, cette note a disparu ; je maintiens le commentaire, car la phrase de Paul donne à interprétation.]

Il intervient pour calmer les esprits dans les cas de dissensions, contre les semeurs de troubles ou de discordes. Les premiers chrétiens se réunissaient le dimanche, et prenaient ensemble le « Repas du Seigneur », commémorant le dernier repas du Christ avec ses disciples. Il semble qu'on s'y adonnait parfois à la bamboche, et qu'on y mangeait et buvait plus que de raison. Paul réagit : « *Vous n'avez donc pas de maisons pour manger et boire ? Ou bien méprisez-vous l'Église de Dieu et voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien ?* » Puis il revient sur la signification symbolique du geste de Jésus, le partage du pain et du vin, qui sera institutionnalisé par l'Église sous le nom d'Eucharistie, et deviendra le cœur liturgique de la sainte messe.

Il s'en prend aussi à l'attitude des femmes ; il est agacé par le comportement de certaines « sœurs » troublant la belle sérénité qu'il s'efforce d'installer dans ses Églises. Il n'est pas tendre envers les créatures et les rappelle vivement à l'ordre :

« Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler ; qu'elles se tiennent dans la soumission, ainsi que la Loi même le dit (tiens, les préceptes de la Loi sont, ici, toujours en vigueur !). Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leurs maris à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée. » (I Corinthiens)

Visiblement confronté à de sérieux problèmes de comportement avec l'élément féminin, il recommande à Timothée la fermeté à son égard :

« Que la femme écoute l'instruction en silence avec entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme ; qu'elle se tienne tranquille, car c'est Adam qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa duper ; c'est la femme qui, dupée, en vint à la transgression. »

Petite rectification pour voler au secours d'Ève : ce n'est pas sa faute si Adam s'est comporté envers elle comme un benêt pour ne pas dire un goujat, et s'il est tombé dans le panneau ! À se demander s'il méritait la première femme sortie de lui ! Paul s'en prend aussi aux veuves, surtout aux jeunes veuves, fatalement délaissées et quelque peu ardentes, qui courent après l'homme autant qu'après Dieu :

« En même temps, désœuvrées, elles apprennent à courir les maisons. Si elles n'étaient que désœuvrées ! Mais elles sont encore bavardes, indiscrètes, parlant de ce qu'il ne faut pas. Je veux donc que les jeunes veuves se remarient, qu'elles aient des enfants, gouvernent leur maison, et ne donnent à l'adversaire aucune matière à insulte, car déjà quelques-unes se sont égarées à la suite de Satan. »

Bref, comme on ne saurait dire en langage pieux : des enqueteuses qu'il faut calmer ! La femme éternelle et les travers

féminins... C'est bien comme cela que nous les aimons et que nous les adorons ! Mais il est vrai aussi qu'il ne serait pas mal vu que le Tarsiote revienne faire un tour de nos jours, en notre siècle moderne et hautement progressiste, afin de rappeler certaines dames et demoiselles à plus de décence et de tenue dans l'exercice de la vie courante...

En attendant, Paul est confronté à d'autres réalités ; il doit tenir d'une main ferme ses toutes jeunes communautés, dont certaines ont tendances à partir à la dérive, les mœurs des païens convertis n'étant pas nécessairement celles auxquelles nous pourrions penser. C'est pour cette raison qu'il exige des femmes, nombreuses dans les assemblées, une attitude réservée et une tenue stricte : le châle pour les femmes, le chef découvert pour les hommes. Comme nous allons le voir plus loin, il sait aussi leur rendre hommage quand il le faut.

Il est bon de rappeler, à propos des mauvais procès qui lui sont régulièrement faits à ce sujet, sur sa prétendue misogynie, que ses prescriptions, si fermes soient-elles à l'égard des femmes, n'ont aucune commune mesure avec les préceptes de la Loi et de la tradition juives ; l'islam reprendra ceux-ci intégralement à son compte, et ira même plus loin dans la soumission de la femme à son mari, à l'homme en général.

En politique, du côté de Paul, comme du côté de Jésus qui a quand même distingué Dieu et César, c'est le *black-out* : totalement hors du champ politique. Tout ce qu'il recommande, c'est de se soumettre platement aux autorités. Voilà qui est susceptible de lui dégager l'esprit de soucis accaparants. Il est vrai qu'il les accumule. Cela lui donne l'occasion de nous faire un joli numéro que l'on pourrait qualifier d'à-plat-ventrisme appliqué, face au pouvoir impérial :

« *Que toute personne soit soumise aux autorités constituées ; car il n'y a d'autorité que par Dieu. Ainsi donc celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre divin, et les rebelles attireront sur eux la condamnation.* » (1). Plus loin, il conclut : « *Rendez à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui les taxes, les taxes ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.* » (Romains)

Il serait facile de lui objecter que si s'opposer à l'autorité c'est résister à l'ordre divin, alors s'opposer à un pouvoir dictatorial arbitraire, corrompu, sanguinaire, qui fait régner la terreur, à qui résiste-t-on ? À l'ordre divin ou au pouvoir de Satan ?

Mais nous sommes dans un cas particulier, dans une époque troublée sur le plan politique, et l'on n'est pas loin du temps où Jérusalem et la Palestine seront transformés en champ de ruines par les Romains. Toutes les agitations politiques semblent passer par-dessus la tête de l'Apôtre et de ses frères. Cette volonté de séparer la politique du religieux, principe fondamental de la Révélation, est appliquée à la lettre ; en réclamant la soumission aux autorités constituées, Paul ne prend aucun risque vis-à-vis du fragile esquif que représente l'Église native ; elle n'est encore qu'un rassemblement de communautés éparses qui se déploient le plus souvent dans la clandestinité, voire dans l'adversité. On peut penser légitimement, tout comme Jésus, qu'il ne tient pas à ce que les assemblées, péniblement édifiées, se transforment en lieu de règlements de comptes entre factions politiques. Il adopte une position prudente, préservant ainsi la fragile liberté dont bénéficient les Églises. Les grandes persécutions n'ont pas encore eu lieu ; politique ou pas, elles ne tarderont pas à obscurcir d'un voile sanglant l'horizon plein de promesses de la religion nouvelle ; beaucoup de chrétiens profiteront de la clandestinité pour intriguer dans un sens favorable à leur reconnaissance. Cela n'interviendra qu'avec l'empereur Constantin.

Sur l'esclavage, même position de Paul alignée sur celle du Seigneur ; l'esclave doit respecter son maître et le maître l'esclave :

« Esclaves, obéissez en tout à vos maîtres d'ici-bas, non d'une obéissance tout extérieure qui cherche à plaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, par crainte du maître. (...) Maîtres, accordez à vos esclaves le juste et l'équitable, sachant que, vous aussi, vous avez un Maître au ciel. » (Colossiens)

D'ailleurs, le Maître qui est au ciel ne fait pas acception de personnes... Pas plus Paul que Jésus ne dérogent à cet assentiment universel qui fait de l'esclavage une institution sociale de fait, entérinée par les pratiques et les mœurs du temps ; pas plus

eux que les érudits et les grands philosophes de l'Antiquité. Il faudra attendre que l'Église d'Occident et les descendants des Apôtres décident de mettre fin à l'esclavage, pour que les premiers craquements fissurent ce système archaïque. En attendant, pour Paul, Maîtres et esclaves sont frères dans le Seigneur ; Paul intercède auprès de Philémon en faveur d'Onésime son esclave (il s'est enfui de chez son Maître, mais Paul veut le prendre à son service et demande à Philémon de l'affranchir) : « *Peut-être aussi Onésime ne t'a-t-il été retiré un temps qu'afin de t'être rendu pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais bien mieux qu'un esclave, comme un frère très cher : il l'est grandement pour moi, combien plus va-t-il l'être pour toi, et selon le monde, et selon le Seigneur !* » (Philémon)

1. Ce passage de *Romains* aurait servi de prétexte pastoral à la politique de Ralliement et à la soumission de Rome à la République française, imposée dès 1892 par le pape Léon XIII et les autorités romaines à l'ensemble de la communauté chrétienne. Les catholiques de France en furent les premiers destinataires (encyclique *Au milieu des sollicitudes*). C'est un peu comme si le Pape avait, *volens nolens*, conclu un pacte avec le diable et poussé les catholiques français dans les bras de la République judéo-maçonnique. Ce mandement papal est considéré aujourd'hui, dans ses conséquences ultimes, comme un véritable désastre moral, spirituel, politique, ayant entraîné, après plus d'un siècle, la désertion des églises et l'effondrement de la foi catholique ; le concile Vatican II, point d'orgue de cette politique de Ralliement, ayant été l'objectif final de la hiérarchie ecclésiastique. Résultat, le catholicisme romain est confronté à une véritable hémorragie de fidèles, l'Église de terrain, l'Église militante du peuple de Dieu, ayant été quasiment anéantie par les lois anticléricales et laïcistes de nombreux pays sous obédience maçonnique et républicaine. Au-delà de l'influence pernicieuse des ennemis de l'Église, nous avons-là typiquement un exemple de ce que peut donner l'abus de la Lettre sur l'Esprit !

LA DOCTRINE

Dans ses épîtres, particulièrement dans les quatre premières, Paul aborde des questions plus dogmatiques et expose les éléments de sa doctrine. Il accorde une importance toute spéciale à la justification par la Foi ; il l'oppose à la justification par la Loi (la foi contre la Loi : il s'adresse à des Juifs). Se justifier par la foi, c'est mériter la justice de Dieu. Même si, comme Juif, il ne condamne pas formellement la Loi mosaïque ; pour lui,

l'homme ne peut être justifié devant Dieu que par sa foi en Jésus-Christ crucifié.

« Avant la venue de la foi (la Révélation), nous étions enfermés sous la garde de la Loi, en vue de la foi qui devait se révéler. Ainsi donc la Loi nous a servi de pédagogue vers Christ, en vue de notre justification par la foi. Mais, la foi venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue ; car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Christ Jésus (tous : Juifs et païens convertis). » (Galates)

Paul reprend tout particulièrement ce thème dans *Romains* et *Galates*. Cette opposition entre la foi et la Loi vient de cette constatation établie par Jésus, et, après lui, par ses disciples au « concile » de Jérusalem, que la Loi est impossible à pratiquer dans sa totalité sans contrevenir à la Lettre. Les Juifs ne connaissaient que la Loi, et dans la Loi ne connaissaient que la Lettre ; elle réglait, codifiait tous les faits et gestes, tous les instants de la vie (les trente-neuf interdits du sabbat). Rappelons-nous des « *pesants fardeaux* » que les pharisiens mettent sur les épaules des hommes alors qu'eux-mêmes ne les remuent pas du doigt : « *Ils disent et ne font pas* ». On sait l'horreur de Jésus pour l'hypocrisie et l'iniquité ; il incite cependant à écouter les scribes et les pharisiens mais pas à se régler sur leurs actes. Pour Lui comme pour Paul, la foi, c'est l'Esprit ; la Loi, c'est la lettre. L'un est divin, l'autre est humain : « *La lettre tue, l'esprit vivifie* », dit Paul. « *C'est pour la liberté que Christ nous a libérés ; tenez donc fermes, et n'allez pas vous remettre sous le joug de l'esclavage* (l'esclavage de la Loi et de la circoncision). » (Galates) ; ce que confirme saint Irénée : « C'est dans la nouveauté de l'Esprit qu'est notre vocation, et non dans la vétusté de la lettre ».

Sans doute, chrétiens d'aujourd'hui, sommes-nous moins concernés que les judéo-chrétiens d'alors et que les païens aux mœurs parfois très frustes ; cette démonstration, passablement abstruse par moment, était surtout destinée à ces Juifs christianisés qui cherchaient à imposer les préceptes de la Loi aux nouveaux convertis dans le christianisme. Paul devra ferrailer dur pour ne pas laisser les faussaires détruire tout le travail

d'évangélisation qu'il avait accompli, et préserver l'âme des chrétiens fraîchement convertis, encore fragiles dans leurs convictions ; mais pour un catholique d'aujourd'hui ou un futur converti non-Juif, cette part importante réservée à la Loi et à la foi dans *Romains* n'a pas à être prise en compte.

Toutefois, il reste que cette dichotomie distinctive entre la Foi et la Loi, au-delà de l'opposition entre l'Esprit et la Lettre qui ne manque pas d'intérêt d'un point de vue de la réflexion générale, a quand même pour les catholiques une valeur historique considérable : elle marque la rupture doctrinale entre le judaïsme et le christianisme. Ce que Jésus avait déjà largement entrepris, Paul l'achèvera de manière définitive et irréversible... Lui, Paul, le Juif, l'ex-pharisien zélé persécuteur des chrétiens, partisan acharné des traditions de ses pères, qui ne manque jamais de rappeler qu'il est Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin, rompt avec le judaïsme, sans d'ailleurs jamais renier ses origines... Les Juifs modernes voient en lui un traître, un apostat ; en somme le parfait renégat ; ils vont même jusqu'à douter de son existence et le font passer pour un imposteur.

Un autre aspect de la justification par la Foi nous rappelle que pour agir avec rectitude et sincérité, la foi est nécessaire sous peine d'invalider les « œuvres » ; sans la foi, celles-ci ne sont que manifestations d'amour propre et gloriole facile cherchant à satisfaire l'esprit pharisien ; cela peut dériver en snobisme ostentatoire ; il suffit de voir en nos temps modernes le scandale du détournement de la charité à des fins vénales et promotionnelles (*charity-business*) ; cette corruption morale, profondément choquante, met en lumière sous un jour cru la face hypocrite de l'esprit bourgeois universel. Cette pseudo-morale humaniste ou philanthropique n'a rien de chrétien, encore moins de catholique ; elle souligne la fausse bonne conscience de ceux qui se cherchent des alibis moraux pour couvrir leurs turpitudes.

Celui qu'on accuse d'avoir détourné des Juifs pour les amener à la Parole du Christ, nous révèle un autre aspect de sa personnalité attachante, et apporte une preuve de sa bonne volonté quand il tend une dernière fois la main à ses frères de sang (noter l'élégance du geste alors qu'ils le haïssaient et cherchaient à le

tuer). À la fin des Actes, lorsqu'il arrive à Rome pour y être jugé, très librement il convoque les notables de la communauté juive : *« Il leur fit un exposé, rendant témoignage au Royaume de Dieu et s'efforçant de les persuader au sujet de Jésus, à partir de la Loi de Moïse et des Prophètes, depuis le matin jusqu'au soir. »* Il passa donc une journée entière à essayer de les convaincre. Les représentants de la communauté se montrèrent en désaccord les uns et les autres et se retirèrent. Alors Paul de leur citer un passage d'Isaïe, puis leur dit ces paroles définitives : **« Sachez-le donc, c'est aux païens qu'a été envoyé ce salut de Dieu ; eux, ils écouteront. »** Les dernières paroles connues de Paul. Sur la durée de deux-mille ans, le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont fait plus qu'écouter : ils ont entendu.

*

Pour nous chrétiens catholiques, il oppose également l'esprit et la chair comme il oppose l'esprit et la lettre, une sorte de thème récurrent chez lui ; il l'exprime de diverses façons qui peuvent se résumer ainsi :

« Ceux qui vivent selon la chair, en effet, désirent les choses de la chair ; ceux qui vivent selon l'esprit, les choses de l'esprit. Car les désirs de la chair, c'est la mort ; les désirs de l'esprit, c'est la vie et la paix. » (Romains)

Il en donne une illustration plus précise dans ce passage : *« Je le dis : conduisez-vous par l'esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair. Car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair ; ils sont opposés l'un et l'autre, de sorte que vous ne faites pas ce que vous voulez (...). Or, on sait quelles sont les œuvres de la chair : fornication, impureté, débauche, idolâtrie, sorcellerie, haines, discorde, jalousie, animosités, disputes, dissension, scissions, sentiments d'envie, orgies, ripailles et autres choses semblables. Je vous en préviens, comme je l'ai déjà fait : ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas du royaume de Dieu. Le fruit de l'esprit au contraire est charité, joie, paix, patience, bonté, bénignité, fidélité, douceur, tempérance. Contre de telles choses, il n'est point de Loi. Ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié la chair*

avec les passions et les convoitises. Si nous vivons par l'esprit, suivons aussi l'esprit. » (Galates)

Toujours dans les mêmes dualités dichotomiques, dans le prolongement de la chair et de l'esprit, il oppose l'homme psychique à l'homme spirituel. Ici, il pose un pied prudent dans la philosophie qu'il tient pourtant éloignée de lui, tout autant que la politique :

« Et nous parlons non pas avec des discours enseignés par l'humaine sagesse (donc la philosophie), mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit, exprimant en termes spirituels des réalités spirituelles. L'homme psychique n'accueille pas ce qui est l'esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître, car c'est spirituellement qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout et lui-même n'est jugé par personne. » (I Corinthiens)

Au fond, il ne fait que reprendre à sa façon l'universel antinomie philosophique qui coupe la pensée humaine en deux : le matériel, la chair et l'homme psychique, d'un côté ; la foi et l'esprit ou l'homme spirituel, de l'autre ; ou pour simplifier encore : le matérialisme d'un côté, le spiritualisme de l'autre ; il transcende cette dualité en lui substituant l'Esprit de Dieu, accessible seulement à l'homme spirituel. Précisons que si les philosophes spiritualistes prennent en compte la réalité matérielle comme composante de la vie concrète et de la spiritualité, les matérialistes (les esprits forts) rejettent toute forme de spiritualité qu'ils assimilent à la pensée magique ou à l'enfance de l'esprit. Il met en garde ses frères, les Grecs (les non-Juifs), et les exhorte à ne pas se laisser abuser par les *« préceptes d'hommes »*, pour reprendre l'expression favorite des prophètes :

« Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour faire de vous une proie par le vain leurre de la philosophie, une duperie creuse qui s'inspire de la tradition humaine, selon les éléments du monde, et non selon le Christ. » (Colossiens)

C'est la seule fois où il prononce le mot « philosophie ». Paul a tort. Car la raison n'est pas un « élément du monde » ; elle ne relève pas de la tradition humaine, ni de sa « culture », ni de sa

volonté ; elle est intrinsèque à la constitution de l'homme spirituel, et après tout, elle est don de Dieu ; s'inspirant des lois de la raison selon Aristote, et associant la foi et la raison, saint Thomas d'Aquin en fera le socle de la théologie catholique ; le Tarsiate est fondé à condamner les abus ou les détournements qu'on en fait (il vivrait de nos jours, il serait horrifié par la philosophie de pacotille qui déteint sur les cerveaux), mais il ne peut la condamner en elle-même, car lui-même réfléchit et ne cesse de solliciter sa raison en exerçant ses brillantes capacités de dialecticien.

Et c'est ici que j'ai oublié — je me disais aussi — une des innombrables étiquettes que lui collent sur le dos ses éternels et acharnés détracteurs : « la haine de l'intelligence »... Pour ces graves messieurs qui « pensent », il serait le symbole vivant de la haine de l'intelligence parce qu'il condamne la philosophie ou la sagesse profane ; il ne lui manquait que celle-là. M. Onfray, décidément très désagréable, va jusqu'à lui reprocher — ce qui est tout à l'honneur de l'Apôtre — de travailler de ses mains pour vivre ! Je me permettrai de faire observer que saint Justin est un des tous premiers à avoir tenté une synthèse de la foi et de la raison ; or saint Justin, père de l'Église, apologiste, né à Naplouse en Samarie, professeur de philosophie comme M. Onfray (celui-ci a peu de chances de mourir martyr), a certainement dû fréquenter des gens qui ont connu Paul à Rome, lorsqu'il a créé une école dans cette ville ; lui-même disait que la raison est « la semence du Verbe divin » ; cela fait donc plus de 1800 ans que l'Église a intégré la foi et la raison, tout en ramenant celle-ci à ses limites ; saint Bonaventure, autre grand théologien, disait que la théologie commence là où la philosophie finit ; et comme rappelé ci-dessus, c'est saint Thomas d'Aquin qui a porté au plus haut point l'intégration de la foi et la raison en utilisant la philosophie naturelle d'Aristote comme support intelligible de la spiritualité. Tous les docteurs de l'Église, tous les théologiens, ont été plus ou moins des philosophes ; et cela n'enlève rien au mérite de l'Apôtre des Gentils.

Si l'Évangile de Matthieu est celui de la prescription messianique, l'Évangile de Luc, celui de la miséricorde, l'Évangile de Jean, celui de la spiritualité, les Lettres de Paul peuvent être définies comme celles de la charité. L'Apôtre met au-dessus de

tout, au plus haut de toutes les vertus, la charité ; mais attention, pas n'importe quelle charité :

« Quand j'aurais le don de prophétie et quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerai mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert à rien. » (I Corinthiens)

Qu'est-ce donc, que la charité ?

« La charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne recherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. » (I Corinthiens)

En résumé, la charité est l'aptitude à faire le bien désintéressé, et non un alibi de conscience qu'on exhibe ostensiblement pour se faire valoir... Cette disposition au bien ne se limite pas seulement au don matériel, elle exige le don de soi, l'oblation gratuite ; elle est une véritable discipline visant d'abord à amener les gens à se vaincre soi-même, à dépasser leur condition matérielle, puis à exercer ce don diversement, non pas seulement en allant chercher les nécessiteux à l'autre bout de la planète, mais aussi et d'abord envers les siens, les proches, ceux qui vivent dans un environnement direct, les êtres « chers » avec lesquels on entretient des rapports naturels et hiérarchiques qui font qu'ils nous sont plus chers que d'autres : la famille, le travail, la patrie, etc. ; d'où la « charité », cette vertu bénie entre toutes les vertus...

Si la charité excuse tout au nom du pardon, si on peut la comprendre comme une compensation à l'inégalité de la vie, et si elle est un don, elle n'est toutefois pas un dû ; elle se monnaie au prix du mérite que vaut l'effort, voire le sacrifice ; sinon on tombe dans l'assistance, et de celle-ci dans la sujétion. Pauvreté n'est pas vice, dit-on, mais souvent le vice se complaît dans la pauvreté et s'y trouve fort à l'aise. Les spécialistes des œuvres caritatives institutionnelles, les responsables des ONG, de toutes

les associations qui donnent bruyamment dans le secours aux nécessiteux et innombrables défavorisés en ce bas monde à grands renforts de tam-tam médiatique, les adeptes des grandes messes humanitaires, feraient bien de lire Paul et de le méditer.

Il évoque divers aspects de la vie pratique dont le mariage et la virginité qu'il réserve plus particulièrement à ses disciples ; aux fidèles des assemblées, il énonce quelques préceptes de la vie familiale :

« Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte [vénération] du Christ. Que les femmes le soient à leurs maris, comme au seigneur ; car le mari est chef de sa femme, comme le Christ est chef de l'Église, lui, le Sauveur du corps. Mais comme l'Église est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent l'être en tout à leur mari.

Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne, afin de se la présenter à lui-même, cette Église, resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et sans reproches. Ainsi les maris doivent aimer leur femme comme leur propre corps. Qui aime sa femme s'aime soi-même. Nul, certes, n'a jamais haï sa propre chair ; on la nourrit au contraire, on l'entoure de soins comme le Christ fait pour l'Église, puisque aussi bien, nous sommes membres de son corps. « Pour cela, l'homme quittera père et mère et il s'attachera à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair. » C'est là un grand mystère ; je l'entends de Christ et de l'Église. Quoi qu'il en soit, que chacun de vous aime sa femme comme soi-même, et que la femme révère son mari.

Enfants, obéissez à vos parents, dans le Seigneur : c'est justice. « Honore ton père et ta mère », tel est le premier commandement avec promesse, afin d'être heureux et de vivre longtemps sur terre.

Et vous parents, n'irritez pas vos enfants ; élevez-les au contraire en les corrigeant et les avertissant selon le Seigneur. » (Éphésiens)

Il réserve également quelques préceptes envers les maîtres et esclaves ; dans l'antiquité, les esclaves faisaient partie de la

famille élargie, et constituaient un état social « normal » même pour tous les grands esprits de ces temps.

Il évoque les « charismes » ou dons spirituels particuliers, des variantes de l'Esprit qui opère en nous, mais ce sont des notions obsolètes qui correspondaient à la mentalité du temps ; elles ne nous concernent plus guère aujourd'hui. En revanche, il doit monter en première ligne pour défendre le dogme de la résurrection des morts qui passe mal chez les Grecs, ceux-ci ayant l'esprit plus rationnel que les Juifs : « *Or, si l'on proclame que Christ est ressuscité d'entre les morts, comment certains parmi vous peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi...* » Il développe une thèse de portée générale qui mettra un terme aux idées erratiques qui circulent sur le sujet et tendent à entretenir un malaise. De même, il interviendra auprès des Thessaloniens, dans l'attente impatiente de l'Avènement de notre Seigneur Jésus-Christ (la Parousie). Il doit les mettre en garde contre des propos qui tendent à les égarer et leur faire croire que le « Jour » du « *Retour glorieux* » est déjà là. Il retourne la situation à son avantage ; et, toujours avec tact et à-propos, il les ramène dans le droit chemin, dans le strict itinéraire qu'il leur suggère. Il exhorte ses frères : « *Tenez bon et attachez-vous aux traditions dont vous avez été instruits par nous, soit de vive voix, soit par lettre.* »

Il trouve toujours les mots qu'il faut pour s'attacher les fidèles et les retenir à lui, face aux dévoiements de certains confrères qui ne soutiennent pas leur mission avec la même rigueur théologique, ni avec la même constance dans l'apostolat :

« *Vous avez dépouillé le vieil homme avec ses agissements et revêtu l'homme nouveau qui, en vue de la connaissance, se renouvelle selon l'image de Celui qui l'a créé.* »

« *Que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, que Dieu, notre père, qui nous a aimés et nous a donné par grâce consolation éternelle et belle espérance, consolent vos cœurs et les affermissent en toute bonne œuvre et parole.* »

*

Arrivant au terme de cet examen rapide des épîtres de Paul, je me rends compte que l'Apôtre ne fait aucune allusion aux Paroles du Christ dont il est le serviteur désigné (phénomène constaté mais peu expliqué par les exégètes) ; il ne cesse cependant de se référer à son exemple et de l'invoquer à tout instant. C'est vrai pour lui comme pour les autres épistoliers : Jacques, Pierre, Jean, Jude. Leurs lettres sont nourries de références à l'Ancien Testament, de citations, de réminiscences : aucune ne vient de Jésus. Qu'est-ce à dire ?... Comment faut-il interpréter ce constat ? Que Paul s'adressât en premier aux Juifs de la Dispersion (diaspora) ne suffit pas à expliquer cette absence. Dans les Actes, on décèle une citation de Jésus que Luc met dans la bouche du Tarsiote (discours d'adieux aux anciens d'Éphèse) : « *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* ». Cette maxime, attribuée à Jésus par Paul, ne figure dans aucun des quatre Évangiles. Quel était donc l'Évangile de Paul ? Celui de Luc, comme cela est avancé ? Comment se fait-il qu'un personnage de son envergure, dont l'autorité est déjà reconnue, n'ait pas laissé un Évangile rédigé de sa main, ou dicté et signé de son nom au même titre que les quatre évangélistes ? Parce qu'il n'a pas vécu la présence charnelle de Jésus ? D'autant que son Évangile, non révélé, si on l'en croit, établi sans consulter la « *chair et le sang* » (hébraïsme signifiant qu'il n'est pas de source humaine mais inspiré par Dieu), fut officiellement approuvé par les « colonnes », Pierre, Jacques et Jean... En quelque sorte le premier *nihil obstat* ! Qu'en est-il du kérygme ? Suffisait-il de célébrer en assemblée les miracles et les prodiges que Jésus a accomplis, son dernier repas avec les disciples, la Passion, le sacrifice de la Croix, la Résurrection, la descente du Saint-Esprit, pour transmettre la signification de son enseignement, si l'on ne dit rien de ses Paroles ? Y avait-il une séparation volontaire entre les lettres pastorales et les Paroles du Christ, pour ne pas diluer le sens de son message et le galvauder ? Pourquoi cette référence constante à l'Ancien Testament (même s'il est vrai qu'il s'adressait aux Juifs en priorité), alors qu'il est question de promouvoir l'exemplaire humanité de N. S. Jésus-Christ et son enseignement divin ?... Une chose est sûre, l'évocation permanente qu'il fait du nom de Jésus-Christ emplit

la totalité de son sacerdoce et lui donne toute son intensité : *« Lui, qui était de condition divine, ne se prévalut pas d'être l'égal de Dieu, mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition d'esclave et se faisant semblable aux hommes. Offrant ainsi tous les dehors d'un homme, il s'abaissa lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix. »* (Pilippiens)

*

La comparaison entre Paul et Jésus — Jésus entendu comme Dieu fait homme en situation de saisir les faiblesses de ses propres créatures — va bien au-delà de leur façon de traduire et d'exprimer leur foi dans leur mission apostolique respective ; car Jésus, divinité prophétique et envoyé de Dieu, est aussi apôtre sur terre. Nous l'avons vu, Jésus et Paul sont différents mais complémentaires ; différents, il est possible qu'ils le soient d'un point de vue du caractère. Renan voit une qualité dominante magnifier le personnage de Jésus : le charme, une certaine prestance physique, malgré les tourments qui l'accablent ; Paul apparaît plutôt comme un personnage anxieux, tendu par la volonté de réussir sa mission, avec des tendances sinon à l'exaltation, du moins à adopter des attitudes faisant de lui un être au caractère ombrageux. Ils portent en commun un éminent sens de la vérité qu'ils traduisent, chacun à sa manière, par la vertu de l'exemple et la sagesse du Verbe. Ils ont également en commun d'avoir partagé les mêmes souffrances ; Jésus passera comme un météore ; il ne laisse rien : ni livre, ni écrit personnel, aucune trace « physique » palpable de son passage sur terre.

Paul va mener une existence de galérien durant une trentaine d'années ; un parcours du combattant de la foi qu'il s'imposera comme une discipline librement consentie, vouée au service de la Parole, pour finir sous le fer de la décapitation. Est-ce ce long combat qui donne le sentiment d'avoir parfois à faire à un homme aigri ? Est-ce son caractère qui a poussé nombre de ses frères à se détourner de lui, comme il le constate avec amertume ? Il n'en reste pas moins que ses épîtres s'imposent très tôt et font autorité au sein des premières communautés chrétiennes hors Palestine. Dans sa deuxième Lettre, Pierre aura l'élégance de le reconnaître : *« Tenez pour salutaire la longanimité de notre Seigneur, tout comme notre frère bien-aimé Paul vous l'a*

aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il fait d'ailleurs dans toutes les lettres où il parle de ces sujets. Il s'y rencontre des choses difficiles à entendre, que les esprits ignorants et mal affermis détournent de leur sens — comme d'ailleurs les autres Écritures — pour leur propre perdition. » Remarquons que Paul n'a pas toujours eu à l'égard de Pierre la même déférence confraternelle ; qu'il le veuille ou non, et quelle que soit la force de son génie, Pierre demeurait son « supérieur » hiérarchique, selon l'ordonnancement divin. Quant à son influence, sa puissance de persuasion a rayonné avec un tel éclat, que l'Église catholique, à quelques réserves près, a repris nombre éléments de sa doctrine, s'est imprégnée de ses éléments de langage, de sa manière d'être, de sa façon de s'exprimer, de se comporter en pasteur soucieux du bien de ses brebis, et cela, quelles qu'aient été les vicissitudes qu'elle connaîtra au cours des siècles.

Pour terminer sur un autre trait de la personnalité de Paul — j'ai l'impression d'en faire pour lui plus que pour Jésus, mais il a tellement été vilipendé par les athées, les esprits forts, les Juifs, voire les chrétiens progressistes, que je tiens à lui rendre, très modestement, de son honneur (à qui l'honneur, l'honneur !) —, voici les salutations adressées à la communauté de Rome au terme de *Romains*, qui montrent, c'est une habitude chez lui, combien il a le souci de chacun, combien il était proche, familier et attentif aux siens... On suppose qu'il s'adresse aux membres d'une communauté avec lesquels il entretenait des rapports étroits, car ces salutations semblent avoir été rajoutées ultérieurement, probablement sur des copies adressées aux Églises : un vrai casting de péplum romain !...

« Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est diaconesse de l'Église de Kenchrées ; accueillez-la dans le seigneur d'une manière digne des saints, et assistez-la en toute affaire où elle aurait besoin de vous, car elle a été une protectrice pour beaucoup, ainsi que pour moi-même.

Saluez Prisca et Aquilas, mes coopérateurs en Christ-Jésus, qui ont risqué leurs têtes pour me sauver ; et je ne suis pas seul à leur devoir de la reconnaissance ; il y a encore toutes les Églises païennes. Saluez aussi l'assemblée qui se réunit chez

eux. Saluez mon cher Epénète, prémices de l'Asie pour Christ. Saluez Marie qui s'est donné beaucoup de peine pour vous. Saluez Andronicus et Junias, mes parents et compagnons de captivité, illustres parmi les Apôtres et mes devanciers en Christ. Saluez Ampliatus, qui m'est cher dans le Seigneur. Saluez Urbain, notre coopérateur en christ, et mon cher Stachys. Saluez Apelle, qui a fait ses preuves en Christ. Saluez ceux de la maison d'Aristobule. Saluez mon parent Hérodion [parent par l'esprit, proche]. Saluez ceux de la maison de Narcisse qui sont dans le Seigneur. Saluez Tryphène et Tryphose, qui se donnent de la peine dans le Seigneur. Saluez la chère Persis, qui s'est donné beaucoup de peine dans le Seigneur. Saluez Rufus, cet élu dans le Seigneur, ainsi que sa mère, qui est aussi la mienne. Saluez Asyncrite, Phégon, Hermès, Patrobas, Hermas et les frères qui sont avec eux. Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur, ainsi qu'Olympas et tous les frères qui sont avec eux. Saluez les uns et les autres par un saint baiser [liturgique]. Toutes les Églises du Christ vous saluent.

(...) La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! »

Enfin cette prière synthétisée à partir d'extraits de deux paragraphes qui magnifie la force intérieure de l'Apôtre :

Que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation pour le connaître ; qu'il illumine les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle espérance vous ouvre son appel, quelle est la richesse de la gloire de son héritage parmi les saints, et quelle est l'extraordinaire grandeur de sa puissance pour nous les croyants, selon la vigueur agissante de sa force qu'il a fait agir dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toute Principauté, domination, Puissance, Seigneurie et de quelque Nom qui se puisse nommer, non seulement dans ce monde-ci, mais encore dans le monde à venir. Et il a tout mis sous ses pieds, et il l'a constitué, au sommet de tout, Tête de l'Église qui est son corps, la Plénitude de Celui qui est rempli de tout en tout. (Éphésiens)

Je veux bien qu'on ait des motifs de détester saint Paul, après tout c'est dans la nature des choses ; mais de là à en faire un névropathe voire un dégénéré et plus si possible, il y a une marge infranchissable ; ceux qui tiennent un tel discours doivent s'examiner eux-mêmes. Remarquer au passage l'hommage que ce prétendu misogyne rend aux femmes.

*

Reste pour nous une question à examiner : retrouve-t-on chez Paul la même clef de décryptage que dans les Évangiles, celle qui porte le nom de PERFECTION, la même humilité que le Maître ? Non seulement la réponse est oui, mais comme dans les Évangiles, elle est omniprésente, en tant que marqueur d'authenticité, à chaque phrase, à chaque mot. On la retrouve dans sa vie exemplaire de converti, comme dans celle du Christ. L'Être « parfait », les sages, tels Salomon, l'ont rencontré. L'Église n'a pas cette prétention. Le mot est rarement prononcé dans les Évangiles (à part Jésus : voir plus haut), dans les Épîtres, dans le Nouveau Testament. Le mot n'y figure pas ou peu, mais l'intention irrigue le contenu. L'Église l'utilise rarement, sauf dans le langage courant, au sens de perfection relative ; l'Être absolu n'existe pas : il est ineffable, indicible ; on tend seulement vers le parfait absolu sans jamais l'atteindre ; il est inutile d'être plus royaliste que le roi, plus parfait que la perfection faite Dieu, quand elle est hors de portée de ses créatures, quand elle est seulement accessible à ceux qui sont investis par le don de la grâce, à ceux qui vivent l'expérience totale de l'amour mystique en Dieu ; c'est par cet effort tendu vers son but et jamais abouti que le pécheur trouve sa récompense dans la Rédemption... Seules des sectes d'illuminés, comme les cathares, se désignaient tels (les « purs », les « parfaits »), ou les anabaptistes se disant « saints » ou « régénérés », avec des tendances à l'exaltation poussées au fanatisme. Rappelons que pas plus Jésus que Paul ne se sont retranchés du monde, bien au contraire, même s'ils s'affirment hors du monde, rejetés du monde. Mais l'idéal de perfection reste la priorité de la mission apostolique de l'Église, l'étoile qui brille dans le firmament, l'étalon (ou le canon, même signification) qui mesure les degrés intermédiaires par lesquels elle juge ses saints.

LES ACTES DES APÔTRES

Après la vie publique éclair de Jésus (trois ans), la question est maintenant de savoir comment, dès les tout premiers temps, un phénomène qui relève du fait divers de chef-lieu de canton, a pu sortir d'un quasi-incognito pour se développer, prendre de l'expansion, et devenir une norme universelle même de notre civilisation profane. Comme le constate un écrivain converti au christianisme : **« Ce qui n'est pas rationnel venant d'un rationaliste, c'est de considérer que tout cela n'aurait tenu deux mille ans que par la conjonction continue de crétins et de manipulateurs. »** Nous verrons plus loin comment l'homme de Nazareth a pu s'imposer dans l'inconscient collectif d'une grande partie de l'humanité. Nous en restons à l'aspect historique, car ce qui précisément nous intéresse, c'est de connaître les débuts, de savoir comment la « mayonnaise a pris », comment l'énigme Jésus fait tache d'huile et se répand dans le monde païen. Le livre qui nous en compte l'histoire mouvementée sont *Les Actes des Apôtres*.

Sa rédaction est attribuée à saint Luc, l'auteur du troisième Évangile. La Providence soit louée ! Grâce à lui nous connaissons la suite et la filiation de la saga : il n'existe aucun autre document. Luc est le plus historien, le plus écrivain, des quatre évangélistes ; même si la rigueur historique — ou du moins la précision — n'est pas toujours au rendez-vous, il a le mérite d'avoir consigné les faits et gestes des Apôtres après la résurrection de Jésus, non sans une précision assez remarquable des lieux parcourus. Le livre est d'une lecture relativement attrayante et aisée ; compte tenu qu'il se rapporte à l'histoire immédiate, je n'en retiendrai que les points susceptibles de nous aider à la compréhension du phénomène Jésus et de sa destinée. Le texte, dédié comme son Évangile à Théophile, une personnalité connue de Luc, se divise en deux parties : la première est consacrée aux Apôtres et à Pierre ; la deuxième, qui remplit les deux tiers du livre, traite de la mission évangélique de Paul.

Une remarque à propos de l'auteur du troisième Évangile et à propos de celui-ci. On notera la différence de style, entre le

début consacré à l'enfance de Jésus, celle-ci visiblement de son cru et contée comme une histoire merveilleuse où il introduit le *Magnificat*, le *Benedictus*, puis le style plus contenu dès lors qu'il aborde le ministère de Jésus ; on sent qu'il est obligé par nécessité de suivre le kérygme, à sa façon sans doute, mais en se pliant aux mêmes exigences que les trois autres, même si Jean, de son côté, prend quelques libertés avec le cadre général des événements. C'est la preuve qu'il existait bien dans la primitive Église un canevas originel, source de l'enseignement du Christ, dont les Évangiles canoniques ne sont que l'extrapolation.

Cinquante jours après la mort de Jésus (Pentecôte), dix jours après sa montée au ciel (Ascension), les Apôtres se réunirent en présence des saintes femmes et de la Mère du Supplicié, au Cénacle, dernier lieu de rencontre entre eux et Lui à l'occasion de la Cène : « *Tout à coup vint du ciel un bruit comme un violent coup de vent, qui remplit la maison où ils étaient assis. Et ils virent apparaître comme des langues de feu, qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis d'Esprit Saint.* » L'auteur précise qu'ils se mirent à parler les langues : il s'agit d'un charisme ; nous avons vu ce qu'il faut en penser, sauf à admettre ce don de glossolalie comme étant l'expression de la parole universelle du Christ. Ce jour de la Pentecôte, la manifestation de l'Esprit Saint complète la divinité de Jésus en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La force et le courage surnaturels sont donnés aux Apôtres et aux disciples d'enseigner au nom du Seigneur Jésus-Christ. On peut dire, dès cet instant, que l'Église en tant qu'entité universelle, donc catholique, est née. Elle n'est qu'un embryon, le fameux grain de sénévé. Mais l'embryon, le grain de sénévé, sont faits pour donner vie et multiplier.

Luc dresse un tableau idyllique, presque enthousiaste, de l'Église des premiers jours. Cette primitive Église se double d'une sorte de communisme primitif lui aussi embryonnaire : « *La multitude de ceux qui avaient cru n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul n'appelait son bien propre rien de ce qui lui appartenait, mais tout leur était commun. (...) De fait, il n'y avait aucun indigent parmi eux, car tous ceux qui se trouvaient posséder des champs ou des maisons les vendaient, apportaient*

le prix de la vente et le déposaient aux pieds des Apôtres. On le distribuait alors à chacun selon ses besoins. » Du marxisme utopique avant la lettre : enfants de Dieu et prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! C'est beau comme une promesse de politicien marron.

Les Apôtres eux aussi vont vite apprendre à se confronter avec les réalités de la vie, le réel ; ils n'ont peut-être pas assez écouté Jésus ; et la catastrophe survient, comme un réveil brutal : ils se font escroquer par un couple d'indélicats nommés Ananie et Saphire. Décidément, après Judas !... Pierre n'est pas content, mais pas content du tout. Les deux escrocs sont tour à tour convoqués et foudroyés sur place. Nous n'aurons pas le soupçon sacrilège consistant à imaginer que le chef des Apôtres et ses amis aient quelque peu aidé la main de la Providence. Quoi qu'il en soit, l'expérience communiste tourne court, et on n'en entendra plus jamais reparler. L'Église fera comme les autres : elle vivra des dons, des legs, de son commerce, (de la simonie, hélas !), de la largesse des princes de ce monde quand ils sont décidés... et quand ils y trouvent leur intérêt !

Il m'a paru important de souligner cette anecdote, car certains n'ont pas manqué de voir dans le message du Christ une sorte de justification du communisme, surtout dans la période noire où les progressistes entraient en masse au sein de l'Église catholique, particulièrement dans le troisième tiers du XX^e siècle, avant et après Vatican II. Jésus, comme Paul, appelle à la charité, à la justice, jamais à l'égalité, sauf l'égalité devant Dieu, mesure de toute justice et de toute proportion. Les Apôtres avaient pour mission de fonder des Églises, des communautés ecclésiales, pas des kolkhozes ni des kibboutzim : le christianisme n'est pas une Utopie, encore moins une utopie effroyablement sanguinaire.

À la suite du meurtre d'Étienne, la répression s'abattit sur la jeune communauté. Hérode (Agrippa) se mit à persécuter les chrétiens, les Hellénistes, parce que cela lui attirait la sympathie des Juifs orthodoxes. Il ne l'emportera pas en paradis, car il meurt rongé par les vers, nous dit Luc — détail morbide que confirme Flavius Josèphe : Hérode est mort à soixante-dix ans, après trente-quatre ans de règne. Des disciples quittèrent

Jérusalem et commencèrent à porter la Parole hors de la Palestine, en Phénicie (Liban actuel), puis à Chypre. Dans le même temps, Pierre accumulait miracles et prodiges ; le diacre Philippe évangélisait la Samarie, le pays « étranger » le plus proche de la Judée, tellement proche qu'il était enclavé entre la Judée et la Galilée qui forment la Palestine. Ils remontèrent plus haut en Syrie, puis rejoignirent l'Église d'Antioche ; les disciples à l'origine de sa fondation sont inconnus : l'évangéliste donne les noms, les présente comme des prophètes et des docteurs. Cette Église connut un développement rapide et prit une importance capitale dans la stratégie d'évangélisation de Paul.

C'est d'Antioche de Syrie qu'il partit pour deux de ses trois voyages missionnaires. Antioche a été son port d'attache. Peut-être est-ce parce qu'il n'était pas éloigné de Tarse, sa ville natale... C'est aussi à Antioche que les disciples se donnèrent pour la première fois — ou on leur donna — le nom de Chrétiens. Mais c'est aussi à Antioche qu'eut lieu la première controverse, et les premiers craquements qui annonçaient la séparation entre les judéo-chrétiens (Juifs christianisés fidèles à la Loi) et les helléno-chrétiens ou Hellénistes (Juifs déjudaïsés et Grecs ou non-Juifs). Déjà Pierre avait eu maille à partir avec les Juifs convertis de Jérusalem, à propos de la conversion du centurion Corneille. Lui, le chef des Apôtres, avait dû calmer les esprits en racontant un songe miraculeux pour se justifier d'avoir converti un non-Juif, un impur ; dans cette anecdote prémonitoire, promise à un grand retentissement, apparaissait déjà le point de rupture irréversible qui allait séparer à jamais Juifs et futurs chrétiens.

À Antioche, l'affaire se révélait plus grave, car des chrétiens judaïsants entraînaient des Grecs convertis à pratiquer selon la Loi mosaïque. Paul et Barnabé intervinrent. Il fut décidé qu'ils iraient porter l'affaire à Jérusalem, devant les Apôtres et le Conseil des anciens. Quinze ans après la conversion de Paul, ce fut le Concile de Jérusalem, le premier du nom. Le résultat de cette rencontre fut d'affranchir les chrétiens non-Juifs de la Loi et de la circoncision, tout en leur demandant de s'abstenir de viandes immolées aux idoles et de fornication. Il fallait faire

cohabiter ce petit monde dans une nouvelle religion, une nouvelle Espérance toute frémissante encore, dite aussi Nouvelle Alliance, et dans le respect de l'Évangile du Christ.

La deuxième partie des Actes est entièrement consacrée aux voyages missionnaires de Paul, jusqu'à son dernier voyage qui le conduira, à sa demande, à Rome, devant la justice impériale. Dès cet instant, il n'est plus question de Pierre. On le perd de vue. On sait seulement que, bien plus tard, il se rendra à Rome où il finira sa vie dans les mêmes circonstances tragiques que Paul. Pour des raisons qu'il ne précise pas, Luc passe au service de Paul ; celui-ci se l'attache comme secrétaire à la suite d'une mésentente avec Barnabé ; il le suivra tout ou partie à travers l'Asie mineure (Turquie actuelle) et la Grèce : Derbé, Lystres, Antioche de Pisidie, Colosses, Éphèse, Philadelphie, Sardes, Thyatire, Pergame, Troas, Apollonie, Philippes, Thessalonique, Bérée, Corinthe, Athènes, etc.

Paul fonde des Églises, comprenons des assemblées ou communautés ; son périple est une succession d'aventures et de rebondissements ; ce n'est certes pas manquer de respect au grand saint homme, ni de déférence, de dire que ses tribulations d'évangéliste tiennent de Tintin missionnaire chez les païens, avec toute la profondeur de l'apostolat (certains passages des Actes évoquent cet aspect aventurier semé de périls, parfois rocambolesques). Ce sont surtout les Juifs qui lui causeront du tort. S'agissant d'un récit, je laisse au lecteur le soin d'aller plus avant. Je m'attarderai sur son passage à Athènes et sa rencontre avec les philosophes. Athènes la grande, l'éternelle, dominée à cette époque par les épicuriens et les stoïciens. Luc la présente comme une ville de bavards : *« Or tous les Athéniens et les étrangers résidant parmi eux n'avaient d'autre passe-temps que de dire ou d'écouter la dernière nouveauté. »* Si Luc revenait de nos jours !...

À propos de ce passage dans la grande cité ionienne, on reste sur sa faim. Le discours devant l'Aréopage rapporté par Luc, et malgré un clin d'œil malicieux au « Dieu inconnu » et une allusion aux idoles, n'est pas, en la circonstance, du meilleur Paul. Comme attendu, le passage sur la résurrection des morts

ne convainc pas ces rationalistes impénitents : que pouvait espérer l'Apôtre de cette confrontation ? Ils se moquent de lui et le tournent en dérision dans le plus pur style : cause toujours, tu m'intéresses ! Il ne fondera pas d'église à Athènes ; il réussira mieux dans la luxurieuse Corinthe. Vers la fin de ses voyages, il est poussé par un irrésistible désir de retourner une dernière fois à Jérusalem. Compte tenu de sa réputation qui débordait désormais l'Asie mineure, se rendre à Jérusalem, c'était se jeter dans la gueule du loup. Peut-être voulait-il marcher dans les pas du Christ. Dans un émouvant discours d'adieux devant les anciens d'Éphèse, il dit avec prémonition : *« Et maintenant, voici que, lié par l'Esprit, moi je vais à Jérusalem, sans savoir ce qui m'y adviendra, sauf que l'Esprit, l'Esprit Saint, de ville en ville, m'avertit que chaînes et tribulations m'attendent. »*

Effectivement, il sera à deux doigts de connaître le même sort que Jésus ; sauf que c'est une disposition particulière qui va le sauver d'une mort certaine, une disposition civile dont Jésus ne pouvait bénéficier : Paul de Tarse était citoyen romain !

Laissons le lecteur se reporter aux *Actes*.

ÉLÉMENTS DE CONTROVERSE

La critique a fait beaucoup de reproches à saint Paul. On l'accuse d'avoir perverti la Parole du Christ, et d'être à l'origine de la rupture entre les chrétiens judaïsants, partisans du respect de la Loi, et les chrétiens d'origine païenne ou juive, affranchis de la Loi, ceux qu'on appellera Catholiques. Et il est vrai que la Lettre de saint Jacques ne laisse aucun doute sur les divergences qui pouvaient subsister entre l'assemblée de Jérusalem et l'apôtre des Gentils. Mais c'est oublier que Jésus lui-même, s'il ne l'a pas abolie (*Je ne suis pas venu abroger, je suis venu parfaire*), en a pris à son aise avec la Loi, au point de la rendre obsolète, à l'exception clairement exprimée des Dix commandements. D'autre part, la haute valeur spirituelle, sapientielle et pastorale des Épîtres de Paul, et son indéfectible fidélité à l'Homme de la Croix, plaident en sa faveur.

Lors de son dernier passage à Jérusalem, alors que les Juifs exigent sa mort, on l'accuse de ne pas avoir eu le courage de suivre l'exemple du Maître et d'avoir mis sa citoyenneté romaine en avant pour sauver sa peau. C'est oublier, là aussi, que Jésus s'est sacrifié

pour tous et a aboli le sacrifice une fois pour toutes. La mission de Paul était de prêcher, de fonder des Églises, non d'ajouter un nom, fût-il glorieux, sur la liste des martyrs : une mission de propagateur de la foi remarquablement accomplie ; cela n'empêchera pas qu'il mourra quand même martyr. D'autre part, le sacrifice pour le sacrifice est inutile, voire contre-productif. Étienne a été le seul à oser tenir tête au Sanhédrin avec un talent et une vigueur exceptionnels. Les Juifs (le Sanhédrin) réagirent sous l'effet d'un coup de sang à son discours, dont la conclusion était, en effet, percutante :

« Tels furent vos pères, tels vous êtes ! Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient d'avance la venue du Juste, dont vous vous êtes faits maintenant les traîtres et les assassins, vous qui avez reçu la Loi édictée par des anges et ne l'avaient pas observée ! »

« En entendant cela, leurs cœurs frémissaient de rage et ils grinçaient des dents contre lui. (...) puis d'un seul élan ils se ruèrent sur lui et, l'entraînant hors de la ville, ils le lapidèrent. »

« (...) Quant à Saul [futur saint Paul, présent sur les lieux], il approuvait le meurtre d'Étienne. »

En perdant le diacre Étienne, premier martyr de l'Église, les Apôtres ont probablement perdu un de leurs meilleurs éléments, sans doute un homme de la pointure intellectuelle et spirituelle de Paul.

Toujours à Jérusalem, à la même période, Lysias, le chef de la cohorte romaine en garnison dans la Ville sainte, éprouve le besoin de mettre Paul en prison pour assurer sa sécurité. Il apprend que les Juifs préparent un complot pour tuer son prisonnier. Il décide alors de le transférer à Césarée, la ville où réside Antonius Félix, le procureur impérial de la Palestine, et de lui soumettre son cas. Le transfert a lieu nuitamment ; le prisonnier est protégé par une escorte de deux cents soldats, deux cents lanciers et soixante-dix cavaliers. Le convoi fait halte à Antipatris ; le dispositif de sécurité est allégé ; tandis que soldats et lanciers s'en retournent, Paul entre dans Césarée sous la protection des cavaliers, où il est accueilli par Félix et Drusille. Plutôt embarrassé après l'avoir auditionné, le procureur décide de le maintenir en résidence surveillée.

Deux années plus tard, Félix est remplacé par Porcius Festus. Celui-ci reprend l'affaire en mains. Il convoque Paul et ses accusateurs devant un tribunal. Il se trouve que le roi Agrippa II et sa sœur

Bérénice sont présents à Césarée pour quelques jours. (Immortalisée par Racine, Bérénice, future maîtresse du général romain Titus qui rasera Jérusalem, était célèbre pour sa beauté et son inconduite ; sa proximité auprès de son frère, bien que celui-ci fût marié, faisait jaser ; cependant Flavius Josèphe la présente, courageuse, tenant tête au sanguinaire Florus). Festus leur expose l'affaire de Paul. La confrontation a lieu en présence du « couple » royal. Paul produit une impression favorable sur l'auditoire, au point que les édiles envisagent de le relâcher. Mais son statut de citoyen romain l'autorise d'en appeler à César. Il est envoyé à Rome.

D'aucuns s'étonnent des égards et de la considération des autorités romaines dont a bénéficié cet humble prédicateur qui se présente lui-même comme « *l'avorton de Dieu* », et se voulait « *l'imitateur du Christ* » ; certains vont jusqu'à imaginer qu'il aurait pu appartenir à la famille royale d'Hérode. C'est oublier que, lorsque Paul est à Jérusalem pour sa dernière visite, il est à la fin de sa mission évangélique ; son nom est connu dans tout l'Empire d'Orient et à Rome. Ses Lettres font déjà partie des écrits canoniques, autrement dit, ils sont recommandés ; l'ensemble constitue les premiers écrits après Jésus et avant les Évangiles. Il possède un renom et une autorité que Jésus n'avait pas eu le temps d'acquérir ; comme toute personnalité douée d'une aura prestigieuse, il attirait et intriguait.

Dans une Lettre à son disciple et compagnon d'évangélisation, Timothée, Paul fait ses dernières recommandations avant de le quitter définitivement : « *Sache-le : dans les derniers jours surviendront des moments difficiles. Les hommes, en effet, sont égoïstes, amis de l'argent, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, implacables, médissants, intempérants, cruels, ennemis du bien, traîtres, emportés, aveuglés d'orgueil, plus amis de la volupté que de Dieu, gardant les dehors de la piété, tout en ayant renié ce qui fait sa force. Ceux-là aussi fuis-les* [Comme les faux docteurs]. » Deux mille ans plus tard, ces propos n'ont-ils pas à nos oreilles une résonance singulièrement prémonitoire ?

ÉLÉMENTS DU DOGME

S'il prend envie au néophyte, désireux de s'instruire des choses saintes de l'Église, de s'initier par lui-même, spontanément, au dogme central du culte catholique, il doit s'attendre à rencontrer de sérieuses difficultés. Le socle du corpus doctrinal sur lequel repose la foi du croyant est la Sainte Trinité. Quasiment inexplicable à un esprit rationnel stérilisé par le modernisme matérialiste et jouisseur de notre temps ; son approche est seulement intuitive ; elle met en jeu les mécanismes intérieurs complexes de la foi, de l'inspiration, de l'aspiration ; c'est peut-être cela qu'on appelle la spiritualité, ce que la raison seule ne suffit pas ou est impuissante à expliquer dans son entier : la transcendance ou le passage de l'esprit par-delà les rivages vertigineux de l'infini qui joignent l'absolu à l'Au-delà.

Bref, l'Église fait reposer la foi, c'est-à-dire le sens de la Révélation divine, sur la notion de Mystère : le mystère de la Sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption, le mystère de l'Immaculée Conception ou de la Vierge Marie, le mystère de la Résurrection... En vérité « Tout dans la vie de Jésus est signe de son mystère », nous dit le CEC ; ce que confirme saint Paul : *« Car c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de sa divinité. »* Tout est mystère, foi et espérance dans le corps doctrinal de l'Église, comme d'ailleurs toute inspiration métaphysique sur l'Au-delà est, par principe, fondée sur la notion de mystère, d'interrogation, de foi. Par définition, le mystère est ce qui est inexplicable par la raison, mais que la raison induit intuitivement. Il n'est pas accessible à notre entendement, à la raison humaine, mais il s'impose à l'esprit. Nous ne pouvons accéder à la connaissance de Dieu parce qu'il est mystère, et, inversement, parce qu'il est mystère, nous ne pouvons connaître Dieu. Nous devons CROIRE (Credo), c'est-à-dire apporter notre adhésion intuitive à l'idée d'un Dieu créateur du Ciel et de la Terre, d'un monde fini à celui de l'infini, Père tout puissant, éternel et rédempteur, connu de nous par l'intercession du Fils ; c'est le principe de la foi, de la confiance, de la fidélité.

Cette vérité trinitaire est prescrite par Jésus lui-même, et on la retrouve chez Jean dans le Prologue à travers le Logos et la constante référence à l'union mystique du Père et du Fils. La Sainte Trinité est en elle-même trois mystères en un : le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Nous sommes dans l'absolu, non dans le relatif. L'Église a fixé le mystère de la Sainte Trinité à peu près en ces termes : « Trois personnes réunies dans une même nature divine ou substance, à la fois consubstantielles et distinctes ; la première personne, appelée Père, le Principe, engendre le Fils de toute éternité ; la deuxième personne, le Fils, est engendrée du père de toute éternité ; la troisième personne, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils de toute éternité, en sorte que les trois personnes sont égales et réunies en un seul Dieu ». Ce sont les trois facettes qui nous renseignent sur l'Esprit de Dieu. On ne peut donc distinguer l'un de l'autre ; distinguer Jésus de Dieu, c'est en faire un prophète et le détacher de sa nature divine. Dieu n'est pas divisible, il est tout entier en lui-même. La Trinité est Une, et l'unité divine est Trine.

Tout cela semble bien compliqué, en effet, et fort peu lisible, au premier abord, à un esprit non averti... Alors que le Christ est venu simplifier, l'Église donne l'impression de complexifier ; les catéchistes eux-mêmes ont parfois quelque peine à s'y retrouver. Nous verrons plus loin que cette complexification a une raison, qu'elle correspond à ce que l'on pourrait appeler un « verrouillage dogmatique » face à la multiplication et à l'anarchie des hérésies, face à toutes les tentatives de déstabilisation que connaîtra l'Église tout au long de son histoire, de nos jours encore et peut-être plus que jamais ; le Christ, lui-même, avait dû affronter de tels obstacles dans sa courte période de Médiateur céleste ; au-delà même des difficultés rencontrées, elle devait déboucher sur une issue fatale ; mais on le sait, le bon grain était semé, s'offrant ainsi en sacrifice pour donner vie à une efflorescence luxuriante qui porte le nom d'Église universelle du Christ. Je reprendrai un langage moderne pour donner une appréhension immédiate du mystère de la Sainte Trinité : celle-ci est un mode explicatif propre à rendre compréhensible à ses créatures la triple médiation divine, celle du Père dans les Cieux, qui n'est que splendeur et mansuétude, sans lequel rien n'est ;

celle du Fils, l'envoyé, qui déploie sa miséricorde sur terre et accomplit la promesse du Salut ; celle du Saint-Esprit qui confère la force de la grâce et la vertu du discernement.

Au fond, il n'y a rien de plus rationnel, logique, intuitif, que la Trinité. Saint Augustin aurait tenté, lui aussi, d'en donner une explication rationnelle, mais un ange lui était apparu pour le rappeler à l'humilité. Ce n'est pas que je veuille faire mieux que le grand docteur de l'Église ; c'est que n'étant pas tenu aux mêmes impératifs de l'exigence théologique, je m'autorise quelques libertés d'interprétation qui, n'ayant rien d'hérétiques, donnent un éclairage susceptible de guider la réflexion de ceux, nombreux, que l'Église laisse sur le bord du chemin.

LE PÈRE

On disait jadis que Dieu est Créateur et Maître de toutes choses. Il ne peut s'agir que d'une glose, car définir Dieu, c'est lui donner des limites, le borner, donc il n'est plus Dieu. Très logique avec eux, les Israélites n'ont pas de mots pour le désigner : seulement un sigle imprononçable de quatre consonnes (Tétragramme). Pour nous, chrétiens, Le Père, c'est Dieu, pur Esprit de Lumière comme son nom l'indique ; Esprit de Lumière, il est Perfection ; et comme la Perfection n'est pas définissable puisqu'elle nous est inaccessible, elle a néanmoins des attributs, comme Dieu, comme le Père. Dieu, perfection, Éternel absolu, qui se confond en elle, n'a ni commencement, ni fin, tout en étant le principe et la fin ; il est l'alpha et l'oméga, l'un et le multiple, le tout et la partie, le fini et l'infini, le futur et le passé, le particulier et le général, l'effet et la cause ; conçu et inconcevable, créé et incréé, il est omniprésent, omnipotent, omniscient. Il n'y a pas de mots pour le rendre : il est Perfection.

LE FILS

La Perfection n'étant pas accessible à la nature humaine, le Fils est l'intercesseur entre l'imparfait, l'indéterminé et le parfait, entre l'homme et Dieu, entre la plénitude de celui-ci et la médiocrité native de celui-là ; le Père est transcendance, le fils est immanence, bien que tous deux soient consubstantiels ; celui-ci témoigne de l'homme devant le Père, et le Père déploie sur

l'homme, par l'intermédiaire du Fils, le Seigneur Jésus-Christ, sa bonté éternelle et longanime.

LE SAINT-ESPRIT

« L'Esprit Saint qui est la Troisième Personne de la Trinité, est Dieu, un et égal au Père et au Fils, de même substance et aussi de même nature. » (CEC). Le Saint-Esprit est un don spirituel qui donne à l'homme la force et la capacité d'appréhender l'intelligence divine organisatrice du monde, comme intuition supérieure nous amenant à comprendre que Dieu est puissance de Lui-même ; comme rappelé plus haut, il n'est pas divisible (La raison, ou harmonie universelle, induit la référence au logos, *la parole* en grec, elle-même liée au cosmos « l'Univers » en tant que pensée organisatrice chez les Grecs). Le Prologue de l'évangile de saint Jean donne une perception hyperbolique de l'Esprit-Saint : il le nomme *Verbe* (logos) et le situe deuxième personne de l'unité divine à travers la parole vivante et éternelle du Fils : « *Et le Verbe s'est fait chair [le Christ, incarnation du Verbe], et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, cette gloire qu'il tient du Père, en Fils unique plein de grâce et de vérité.* ». Cet Esprit Saint ou Souffle Divin — que Jésus, toujours chez Jean, nomme *l'Esprit de Vérité* —, est descendu sur les Apôtres le jour de la Pentecôte.

Dès ce jour, l'Esprit les a habités ; et les disciples de Jésus, de braves campagnards enlevés à leurs travaux journaliers, pleins de bonne volonté mais n'ayant rien d'évangélistes chevronnés, deviennent en un instant, sous l'effet miraculeux de l'intercession divine, des pasteurs assurés dans leur foi inébranlable : ils vont jeter les fondations de l'Église. « *Voyant l'assurance de Pierre et Jean, et se rendant compte que c'étaient des gens sans instruction ni culture, ils [les Juifs] étaient dans l'étonnement.* » (Actes). Pierre aux mêmes : « *Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit.* » (Actes). L'Esprit Saint est donc l'œuvre consubstantielle du Père et du Fils qui illumine l'homme par la foi, et le soulève d'une force intérieure, d'une disposition surnaturelle à la grâce : « *Car, dit Jésus, en vérité je vous le dis, si vous avez la foi gros comme un*

grain de sénevé, vous direz à cette montagne : ‘‘Déplace-toi d’ici à là’’, et elle se déplacera ; et rien ne vous sera impossible. »

« Par la raison naturelle, l’homme peut connaître Dieu avec certitude à partir de ses œuvres. Mais il existe un autre ordre de connaissance que l’homme ne peut nullement atteindre par ses propres forces, celui de la Révélation divine. Par une décision tout à fait libre, Dieu se révèle et se donne à l’homme. Il le fait en révélant son mystère, son dessein bienveillant qu’Il a formé de toute éternité dans le Christ en faveur de tous les hommes. Il révèle pleinement son dessein en envoyant son Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ, et l’Esprit Saint. » (CEC).

LE CATÉCHISME

L'Église appuie son enseignement doctrinal sur un document officiel : le catéchisme ; celui-ci résume sous forme de *question-réponse* le corpus liturgique de la religion catholique, et se divise en trois parties : les vérités ou mystères que nous devons croire ; les devoirs ou commandements de Dieu à accomplir ; la liturgie et les sacrements. Le catéchisme a pour but de former les fidèles de la religion catholique, dès l'enfance, selon des niveaux correspondant à chaque âge ; il constitue un manuel d'édification et de droiture visant à forger précocement les âmes, afin de les aider tout au long de la vie à se conformer à leur foi catholique ; il a également pour but de former et préparer au baptême les futurs convertis au christianisme que l'Église désigne sous le nom de *catéchumènes*. Il faut toutefois reconnaître que si le parti pris adopté d'employer la méthode question-réponse a indéniablement un avantage pratique, elle peut se révéler à la longue fastidieuse et rébarbative pour l'enfant, voire tourner au rabâchage : l'enseignement du catéchisme ne saurait tourner au pensum. Je pencherais, quant à moi, pour une méthode de type thématique plus propice au questionnement et à l'enchaînement logique que le Q.-R., quand cela est possible ; d'autant que le cours compte une cinquantaine de leçons en 450 questions. Il appartient donc de confier ce type d'éducation très spécifique à des catéchistes qualifiés, expérimentés, capables de transmettre les vérités essentielles de la doctrine catholique, et faire naître voire propager la flamme de la foi.

Le premier catéchisme dit *Catéchisme romain*, date de l'après Concile de Trente (1563), le concile de la Contre-réforme, le concile où l'Église fait le ménage chez elle, resserre les boulons, remet énergiquement l'institution sur les rails. Trente est une refondation d'étape dans le cours mouvementé de l'Église, à la suite de la grande réforme grégorienne (Grégoire VII, vers 1020-1085) et de Latran successifs, dont celui de 1215 sous la ferme autorité d'Innocent III ; mais Trente est aussi le symbole d'un raidissement devenu indispensable pour lutter contre le relâchement des clercs. La réforme portera essentiellement sur le dogme et la discipline ; revers de la médaille : il sera davantage fait référence à la Lettre qu'à l'Esprit.

À l'initiative du Pape Jean-Paul II, le *Catéchisme romain* a été remplacé en 1992 par le *Catéchisme de l'Église Catholique* (CEC). Un pavé de près de sept cents pages ; il est toutefois de structure plus thématique et relativement facile d'approche, même si l'on peut toujours discuter des concessions faites au modernisme, tant dans le langage que dans l'esprit ; chaque chapitre est suivi d'un bref ou récapitulatif. Le Compendium du CEC (abrégé ou catéchisme de Benoît XVI) et le catéchisme de saint Pie X sont également présentés sous forme Q.-R (600 pour le Compendium). Tous ces catéchismes sont reproduits intégralement sur Internet.

LE MISSEL

Le missel est un recueil de prières dont le but est de reproduire la vie évangélique et pastorale de Jésus-Christ, et de célébrer rituellement les principales étapes de son ministère terrestre ; le cœur de la liturgie catholique repose sur l'Eucharistie (la Cène) qui commémore, sous les espèces du pain et du vin, la chair et le sang de Jésus, la Passion et le sacrifice de la Croix en vue de la rémission des péchés du monde. Le missel est un peu le memento canonique du chrétien fidèle. Jadis, le Livre de Messe ou Missel était divisé en deux parties : le TEMPORAL et le SANCTORAL ; le calendrier des messes quotidiennes, et le calendrier des saints, suivis du rituel des SACREMENTS. Il commémore également les temps forts de la vie publique de Jésus-Christ, et recueille prières, chants, cantiques.

Aussi respectable soit-il, ce document peut se révéler un repoussoir contre la piété du néophyte. Construit à partir des Écritures, il donne des extraits bruts, sans explications et hors contexte. Même si le commentaire est de la responsabilité du prêtre, de l'officiant (homélie, prêche, sermon), ne serait-il pas plus profitable d'utiliser plus judicieusement les deux mille pages du livret, dont la moitié est en latin ?... Le latin que l'on peut comprendre pour l'ordinaire de la messe, les sacrements, pour le rituel liturgique en général ; mais on ne voit pas l'intérêt de doubler par le latin nombre de textes extraits de la Bible qui ne peuvent être compris et expliqués que dans les langues vivantes.

Il est permis de se demander parfois si le corpus liturgique, tout comme le catéchisme, n'est pas trop lourd, si l'Église n'a pas ajouté avec le temps, sans retrancher, si, à force de ritualisation, la Lettre n'a pas fini par étouffer l'Esprit et fait retomber l'Église dans le travers des « pesants fardeaux » que dénonce Jésus ?... Le contenu du missel semble concerner davantage le prêtre et l'ensemble du personnel religieux de l'Église catholique, que les fidèles trop souvent laissés sur le bord du chemin face la multiplicité des cérémonies et autres célébrations religieuses. Comment expliquer autrement la désertion des églises ? Le Christ a tout fait avec rien ou si peu. Ses successeurs consacrés ne pourraient-ils faire de même et aussi bien avec beaucoup ?

J'en conviens, il faut être humble en cette matière, et faire la part de la foi du charbonnier de celle du théologien. Mais de deux choses l'une : ou le missel a pour but de répondre au souci d'instruire et d'édifier le fidèle ; ou il se limite à sa vocation liturgique, et, dans ce cas, il se réduit à l'application stricte de la Lettre, l'Esprit restant en dehors du recueil. Or l'édification des fidèles de l'Église catholique se fait autant par le Temporal que par le Sanctoral. D'un côté la foi VIVANTE de Jésus, par son exemple, sa parole, son ministère, le sacrifice de la Croix, etc. ; de l'autre, la foi VÉCUE des saints de la communauté ecclésiale, par leur vie exemplaire, leur action apostolique, leurs écrits...

L'Église a suffisamment de documents à sa disposition, entre l'Évangile, intouchable, les écrits des Pères de l'Église, des Docteurs, des grands saints, les encycliques, autant qu'avec les deux mille ans de sa très longue, très riche, très extraordinaire et très mouvementée histoire, pour imaginer quelque chose de moins pesant, de plus substantiel à offrir aux fidèles, sans même avoir à toucher d'un souffle la spiritualité évangélique. L'Église tardive a décidément un sérieux besoin de faire renaître les enthousiasmes de la primitive Église, deux mille ans plus tard...

COMMENT LE CHRISTIANISME S'EST RÉPANDU DANS LE MONDE

« LA » question... Comment un inconnu, qui n'a rien laissé de lui, menant une vie publique active et mouvementée qui ne dure pas plus de trois ans, dont l'essentiel se déroule dans l'espace d'un chef-lieu de sous-préfecture, qui meurt martyr, seul, abandonné des siens, qui est servi par une équipe de braves garçons de la campagne ayant quitté leurs activités professionnelles pour le suivre sans vraiment savoir où il allait, ni très bien comprendre ce qu'il disait, comment ce personnage, relevant du mythe le plus invraisemblable, a-t-il pu s'imposer au monde, face à toutes les puissances de ce monde, à vitesse foudroyante à l'échelle du temps, et sans violence — tout le contraire de l'islam avec lequel il n'a d'ailleurs rien de comparable, pas plus qu'avec le pilpoul talmudique ? Je dis sans violence, car le christianisme est déjà largement répandu, Gaule comprise, quand il devient religion d'Empire, sous Théodose, en 380. Comment a-t-il pu devenir la référence et le ferment de la plus puissante civilisation de l'humanité, la civilisation européenne, d'une hauteur incomparable avec toutes celles qui l'ont précédée ou suivie ? Comment peut-il encore rester ce phare solaire qui éclaire notre civilisation — tout laisse penser pour longtemps encore, en dépit des ennemis furieux qui se déchaînent plus que jamais contre Lui, 2000 ans plus tard, n'ayant toujours pas admis que sa seule présence spirituelle suffise à révéler leur imposture ?

Quel est donc ce « pouvoir » mystérieux, mais psychologiquement puissant, qui a donné aux Apôtres « *sans instruction ni culture* », et à leurs successeurs, la force d'aller deux par deux prêcher la Bonne Nouvelle, essaimant dans le Moyen-Orient, puis de là, rayonnant sur tout l'Occident ? Ce ne sont pas les prophètes ni les prédicateurs qui manquaient en ce temps-là ! Pourquoi ceux-là, justement, et pas d'autres ? Nous avons vu que l'Esprit Saint a « infusé » leur âme et celle des disciples ; il leur a conféré, relativement à l'époque, une force intérieure extraordinaire, des grâces spéciales que confirment les quatre signes marquant la divinité du Christ et justifiant son action messianique sous l'apparence incarnée : la Cène, la Résurrection, l'Ascension, la descente du Saint-Esprit.

Qui a établi le kérygme ? Pierre, Jacques et Jean ? Qui les a inspirés ? Jésus ?... Avant de mourir, leur a-t-il laissé des consignes précises ? A-t-il lui-même établi un canevas doctrinal oral qui servira plus tard de grille inspirée pour rédiger les Évangiles ? Pourquoi ces recueils de doctrine, somme toute très sommaires, parfois abstrus — d'où la nécessité permanente du commentaire (exégèse) et de l'interprétation (herméneutique) —, ont-ils si bien pris dans le monde païen, alors qu'ils n'ont pas mordu, pas même l'épaisseur d'une feuille de papier bible, chez ceux à qui la parole du Christ était d'abord destinée : les Juifs ?

Il est fréquent de souligner que l'Empire romain a servi de substratum à l'expansion du christianisme, et que celui-ci s'est répandu au pas des légions. Rome étant le centre de gravité du monde, il était naturel que l'effort des propagandistes se portât de l'Orient proche en direction de l'Occident et non vers l'Extrême-Orient, où cependant il connut quelques succès ponctuels ; et l'on ne peut nier que la *pax romana*, dont a bénéficié Paul, a largement favorisé cette propagation, à la fois pacifique, pacifiante et fulgurante. Cela dit, affirmer que sans l'Empire romain, la religion chrétienne n'eût pas connu le même succès, c'est oublier que durant près de trois siècles, les chrétiens subiront les humiliations et les persécutions les plus atroces du même Empire romain ; ils seront relégués dans les catacombes ; et, en dépit ou en raison de ces souffrances, le christianisme ne cessera jamais de semer et de porter des fruits. Au final, c'est l'Empire de la Croix qui absorbera l'Empire de la Louve.

Il eût été important d'aborder cette période douloureuse de la chrétienté, qui a laissé des traces profondes dans l'histoire de l'Église, au point de lui donner une exemplarité légitime qu'elle n'aurait probablement jamais acquise sans le martyre et les souffrances collectives qu'elle a subis durant ces périodes sombres... Mais il est impossible de tout passer en revue, et plutôt que d'en donner un résumé expéditif, autant conseiller le lecteur de se reporter aux ouvrages spécialisés qui traitent de la question. L'*athéologue* anticlérical Onfray minimise les persécutions, et ne manque pas de rappeler, cliché rebattu, que les persécutés sont devenus persécuteurs... Mais là comme en tout,

il convient de balancer et de mettre en opposition ce que représentait le christianisme, ce qu'il apportait d'espérance nouvelle, et ce qu'étaient face à lui les cultes païens dont la simple évocation suffit à expliquer ce que l'on entend par l'expression « mœurs de Bas-Empire »...

Quant aux persécutions commises par les anciens persécutés, rien de comparable ; elles ont été surtout le fait de décisions administratives impériales, souvent répressives et vexatoires, rarement sanguinaires ; en toute matière, l'homme reste toujours l'homme ; si bien qu'elles ont trouvé pour être appliquées des chrétiens zélés de la onzième heure qui avaient enregistré d'instinct cet adage universel : quand tout va mal, mieux vaut se ranger du côté du manche que de la cognée ; le manche avait changé de mains, c'est tout.

Il faut donc se reporter à la situation de l'époque. Une époque rude où les paroles de paix du Christ mettaient du baume dans les âmes ; les gens entendaient d'autres discours que les palabres stériles des mythologies idolâtres avec leurs dieux multiples et corrompus, reproduisant toutes les tares, toutes les bassesses de l'humanité profane, et se battant dans le ciel ou se faisant concurrence sur terre (polythéisme : la plupart des dieux latins étaient des divinités importées d'Orient) ; ils trouvaient plus de vérité dans les paroles simples et honnêtes de l'Évangile que dans des discussions philosophiques fumeuses qui n'aboutissaient à rien (« Vos philosophes ont fait moins de disciples par vos écrits que les chrétiens par leurs exemples » dit Tertullien) ; ils trouvaient autre chose à adorer que des idoles, dans des temples croulant sous les richesses, servis par des prêtres corrompus se gobergeant aux frais de l'État et menant grand train (les prêtres païens avaient rang de magistrats) ; ils trouvaient un autre sens à la prière qui se transformait trop souvent en carnage sacrificiel (hécatombes) ; on avait besoin d'espérance, de consolation, d'amour, de respect, d'humilité ; croire à un Dieu unique, miséricordieux, Créateur et Maître de toutes choses, rendait possible une vraie foi surnaturelle, tel un témoignage d'espoir venant de Haut ; on avait aussi un besoin impérieux de rectitude, une soif d'absolu dans une société décadente qui se dissolvait de tous ses excès ; on avait besoin de se donner un cadre de vie réglé dans une société qui

n'apportait que désordre, confusion ; on était subjugué par le discours de ce Jésus qui prêchait l'amour et la miséricorde entre les hommes, alors qu'on n'avait sous les yeux que violence, corruption des mœurs, dépravation, mensonges et autres abominations héritées du legs barbare. Mais d'abord n'avait-il pas Lui-Même prêché par l'exemple et payé de sa vie le prix de la vérité ?

Si de son vivant sa parole avait quelque peu déconcerté ses disciples, sublimée par son sacrifice, elle triomphait parmi les païens. On se réunissait les uns chez les autres, généralement chez les plus riches qui mettaient leurs maisons à disposition, sous l'autorité de l'*épiscopo* ou du *presbytre*, et il se créait des solidarités nouvelles ; le baptême, l'initiation à la vie chrétienne, était l'occasion d'affirmer sa foi nouvelle et de se laver des souillures d'un monde dans lequel on ne se reconnaissait plus. Peut-être les fidèles se retrouvaient-ils réunis, *didachè* en main, le premier manuel chrétien connu. La Parole nouvelle touchait les pauvres comme les riches ; elle irradiait tous les milieux sociaux ; les Actes ne manquent pas de rappeler la présence dans les assemblées des « dames de condition » (Lydie).

Le « Repas du Seigneur » était l'occasion de rencontres entre gens qui partageaient les mêmes préoccupations spirituelles et morales, vibraient aux mêmes émotions, aspiraient aux mêmes finalités suprahumaines, dans la même communion, hors des distorsions sociales et politiques du temps sur lesquelles ils n'avaient aucune prise. Alors, dans les moments de recueillement et de prière, loin des bruits de fond d'une société âpre et moralement pernicieuse, on célébrait symboliquement le dernier repas de Jésus avec les Apôtres, cette *Eucharistie* qui deviendra plus tard le cœur rituel de la messe ; on y lisait ce qu'on n'appelait pas encore l'Évangile, mais les *Mémoires des Apôtres* ; puis la joie des retrouvailles éclatait ; et l'on s'échangeait les nouvelles des uns et des autres. Rappelons qu'il n'y a pas si longtemps encore, avant l'intrusion de la télévision et de la voiture dans les foyers, la messe du dimanche était dans nos contrées françaises l'occasion de rencontres familiales entre fervents catholiques ; au cours des âges, en l'absence d'État et de collectivités dites publiques, la paroisse du lieu a souvent joué un rôle social de pointe, l'église servant de maison commune où se débattaient les

problèmes propres à la communauté locale... Somme toute, un certain Paul de Tarse et ses acolytes avaient fait du beau, du bon, du grand travail ; une humble tâche qu'ils percevaient comme l'accomplissement d'une œuvre sublime ; ses confrères les Douze aussi, et probablement d'autres, inconnus, issus des Soixantedouze ou de la foule des fidèles témoins oculaires et auriculaires de la première heure. Si les Apôtres ont été la référence, ils n'ont pas été les seuls à évangéliser ; et l'on reste stupéfait, vu de nos jours, de la rapidité avec laquelle la Parole nouvelle a trouvé ses marques au fur et à mesure de sa propagation, et comment l'Église a été remarquablement structurée dès le début.

Telle devait être la vie de l'Église catholique primitive. Tel le christianisme sera-t-il probablement vécu jusqu'à l'empereur Constantin (280-337), parfois librement comme les autres religions, parfois clandestinement et dans les circonstances les plus dramatiques (interdictions, menaces, arrestations, supplices, travaux forcés, vagues d'apostasie contraintes, etc.). Cet empereur romain, parmi les plus grands dans la lignée, personnage inquiet et pétri de contradictions, en se faisant chrétien — probablement sous l'influence de sa mère, sainte Hélène —, et après sa victoire sur son rival Maxence (Par ce signe tu vaincras !), établira le christianisme religion d'État ; un peu plus tard, sous Théodose (347-395) il deviendra officiellement et définitivement religion de l'Empire. Il n'est pas sûr que l'Empereur lui rendait service, et les Pères de l'époque ne s'y sont pas trompés ; avec Constantin s'inaugure le « césaropapisme » (Dieu et César), désignant sous ce vocable la tendance des rois et des empereurs à mettre la main sur l'Église pour assurer leur pouvoir, sans que cette emprise du temporel sur le spirituel n'exclue nécessairement chez eux une foi sincère (Clovis et saint Rémi, les Rois très chrétiens...) ; toute l'histoire de l'Église de ce temps à nos jours montre qu'elle sera écartelée entre les puissances du Ciel et les puissances terrestres, et cela sans faillir à sa double mission spirituelle et temporelle.

Certes, tout n'était pas toujours aussi idyllique ; d'abord les frères ne se comportaient pas toujours avec correction ; très vite, sur le succès de ce Jésus-Christ, certains ont flairé le « bon filon » ; les dissidents de la religion nouvelle ont commencé à

répandre un peu partout comme des mauvaises herbes, les plagiats apocryphes et les hérésies aussi ; la jeune Église s'est sentie menacée ; elle a aussitôt réagi en s'organisant autour d'un chef spirituel suprême héritier de Pierre, le Pape, pour dénouer les tensions et contrer les tentatives de dislocation. Elle ne faisait qu'accomplir les vœux du Christ : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* » Elle sera soutenue dans cette mission institutionnelle d'enracinement et de légitimation par ceux qu'on appelle les Pères fondateurs de l'Église.

Puis elle a grandi et s'est imposée dans tout l'Occident — concile de Nicée (325) confirmé par le concile de Constantinople (381) — aussi bien auprès des humbles que des puissants. Tout au long de ces deux millénaires, elle devra lutter, autant pour éviter les hérésies et les fractionnements mortels que pour échapper à la tutelle des puissances temporelles, les princes, les rois, qu'ils soient français, germaniques, espagnols, italiens... Son obsession du schisme, de l'éclatement, de l'hérésie perfide, a contribué à entretenir au sein de son corps d'élites une crainte obsidionale permanente, la poussant parfois au repliement et à user plus souvent de la Lettre que de l'Esprit.

Elle a probablement recelé en son sein des êtres indignes — cela est vrai de tous temps ; trop de ses ministres ont prêté flanc à la critique : haut et bas clergé, clergé régulier, tous confondus ; multipliant les ragots, les amplifiant, libres penseurs, esprits forts, libertins, anticléricaux s'en font toujours des gorges chaudes : il faut bien peu à leur bonheur ; mais elle a aussi été dominée par de nobles et saintes figures, des âmes sublimes, qui ont apporté au crédit de la civilisation occidentale ce qu'elle a de meilleur. Elle connaîtra de graves crises, un grand schisme, des guerres ; des princes de ce monde tenteront de s'en emparer, des familles régneront sur le Siège apostolique, il sera même vacant plusieurs décennies de suite, connaîtra parfois plus d'un pape et d'un antipape, des papes itinérants, exilés (Avignon), et même un pape encombré de sa famille et de maîtresses plus ou moins discrètes : Alexandre VI Borgia, homme au demeurant habile en son règne... Cela n'empêchera pas la même famille de donner un saint : saint François Borja, général des Jésuites espagnols (les Borgia étaient originaires d'Espagne et avaient

des origines juives). Il fut des périodes tragiques où l'Église ne maîtrisait plus rien de son sort : ce n'était pas de son fait.

Deux mille ans et quelques 260 papes plus tard, elle est toujours là, une, sainte, catholique et apostolique, dite *théandrique* (divine et humaine), trouvant toujours en son sein des hommes de grande stature, fermes, avisés, capables de reprendre la main et d'opérer des rétablissements spectaculaires. L'ancienne Afrique méditerranéenne et, plus tard, le berceau du grand schisme, l'Asie Mineure, ont été balayés par l'islam ; les réformistes protestants ont voulu se libérer de la tutelle de Rome : un récent congrès œcuménique réunissait plus de cinq cents Églises dites « évangéliques », dont certaines, dirigées comme des entreprises capitalistes, étalant sans complexe un lucre commercial scandaleux (États-Unis)... Quand on arrive à un tel degré de dissémination, de dispersion anarchique, où chacun mitonne sa propre vérité, sa propre conception de la religion, quel Dieu adore-t-on ? Quel est le sens de sa Parole ?

L'ÉGLISE PORTEUSE DE CIVILISATION

Même si ce ne fut pas un objectif terrestre en soi, l'Église catholique, de par sa prédominance morale et spirituelle, a largement contribué au développement de la civilisation occidentale ; elle en a même constitué le socle moral, solide et fécond ; elle est aussi la seule autorité instituée ayant réussi à cimenter l'unité culturelle et spirituelle de l'Europe, ce qu'aucun empire, aucun royaume ne parviendra à réaliser, pas plus que la désastreuse Union Européenne, abcès politico-bancaire de nos modernes États ; donnée historique fondamentale, qui rend d'autant plus affligeante et inopportune la sortie de M. Chirac que nous avons évoquée dans l'introduction. Qu'ils le veuillent ou non, ses ennemis sont obligés d'en convenir : par le baptême du mérovingien Clovis 1^{er}, roi des Francs, suivi de l'onction sacrale reçue des mains de l'évêque de Reims, saint Remi (496), l'Église, par cet acte de foi hautement symbolique et fondateur, s'est élevée au rang de co-fondatrice de la France, mère et inspiratrice de la nation française ; sans elle, c'est-à-dire sans l'alliance des évêques et des comtes qui représentaient la seule autorité constituée surmontant les vestiges de l'administration

impériale gallo-romaine, rien n'eût été possible ; n'oublions pas qu'elle s'est trouvée, telle un îlot de stabilité, confrontée à la conjonction de deux immenses désastres : l'effondrement de l'Empire Romain d'Occident et les invasions barbares.

Plus tard, elle est encore là, debout, unique structure organique et organisée, faisant face à la dislocation de l'Empire carolingien par les petits-fils de Charlemagne (843) d'où émergera la féodalité. Elle — comprenons les évêques, les « défenseurs de la cité », ces évêques qui « ont fait la France comme l'abeille fait la ruche » (Joseph de Maistre) et les moines, religieux de la Règle — a permis à notre pays de se doter de dynasties monarchiques d'une exceptionnelle durée, passant pour avoir été parmi les plus stables et les plus débonnaires de tout l'Occident ; souvenons-nous que, jusqu'à la Renaissance, jusqu'à l'influence italienne sur la Cour, le roi de France était appelé Monsieur (Sire) et non Majesté : plus qu'un changement de mot, c'est un profond changement de sens ; elle a usé de toute son influence pour domestiquer les mœurs guerrières des barons et chevaliers du Moyen Âge ; elle a instauré la Paix de Dieu, la Trêve de Dieu, inspiré les règles d'honneur de la Chevalerie ; elle a combattu l'esclavage, contribué à supprimer le servage (qui ne doit pas être confondu avec l'esclavage), soutenu et encouragé les métiers et les corporations dont elle fut la grande protectrice ; si le haut clergé s'y est opposé un temps, elle a obtenu des libertés individuelles et communales, cela en dépit des puissants seigneurs féodaux ; c'est à elle que l'on doit le maillage territorial de la France par la multiplication des paroisses qui deviendront communes sous la Révolution ; elle a été un puissant facteur d'unité nationale et de stabilisation sociale, dans un pays où chaque potentat féodal avait tendance à se prendre pour un roitelet local. Elle a été le pays aux 40 000 paroisses, soit autant de villages et leur église, de châteaux, avec le plus souvent sa chapelle, son oratoire, son calvaire ; autant de communautés d'entraides, de solidarités naturelles, avec, de loin en loin, un monastère, une abbaye, l'ensemble ayant contribué à façonner tout au long des treize siècles de monarchie royale, l'une des plus brillantes civilisations de toute l'histoire de l'humanité

Face au fléau de l'adultère, du viol, du rapt, elle a valorisé le mariage et rendu à la famille sa dignité ; le mariage par consentement mutuel, c'est elle ; la présence des témoins pour lutter contre les unions transgressives, aussi ; elle a institué la famille monogame à lignage généalogique et ouvert les premiers registres d'état civil (registres paroissiaux) ; elle a été la protectrice de la femme et des faibles, de la veuve et de l'orphelin ; elle a favorisé la paix, la justice, assumé des charges d'État, à titre privé et bienfaisant, en créant des organismes d'assistance publique et de soins pour les pauvres, les malades, les indigents, les vieillards, les filles perdues ou repenties ; les monastères, ces ruches du savoir et du travail organisé, ont contribué à défricher le pays, et ont déterminé les premiers flux économiques en œuvrant au développement des activités artisanales et agricoles, voire artistiques ; que dire du dévouement des femmes et du nombre impressionnant des congrégations religieuses féminines ? Les universités sont nées à l'ombre des cathédrales (écoles cathédrales) ; l'Université de Paris, la « Clef de la chrétienté », rayonnera sur tout l'Occident avant de connaître le déclin durant la guerre de Cent Ans. Si je n'évoque pas l'évangélisation en terres de mission, comment ne pas rappeler son influence sur les arts en général en élevant le beau à la hauteur du sacré, maîtrise du sublime dont profiteront très heureusement l'architecture, la musique, la peinture, etc., tant civils que religieux, déployant à leur plus haut sommet les véritables valeurs de l'humanité : le beau, le vrai, le juste ?

Certes, elle a développé un sens de la religion parfois étroit et formaliste, situé dans la Lettre plus que dans l'Esprit, entretenant la confusion du merveilleux avec le surnaturel ; elle a abusé de la notion de péché et du caractère moralement répressif de celui-ci, confondant appel à la rectitude morale et anathème ; elle a laissé les cultes se multiplier, diluant le message du Christ dans des pratiques rituelles discutables, préférant contrôler que condamner... Mais nous devons aussi admettre qu'elle a suscité en son sein des modèles d'édification personnels ou collectifs, dont la sublime exemplarité a permis de maintenir la société à un haut niveau d'intégrité morale et spirituelle qu'aucune autre religion, aucune autre civilisation, n'a jamais atteint. Qu'on le veuille ou

non, l'église catholique aura grandement contribué à élever l'humanité, à l'arracher de la barbarie et à la maintenir au-dessus, là où d'autres l'y font croupir dans des conditions d'oppression et de misère matérielle et morale, aussi insupportables qu'inacceptables de nos jours.

Quoi qu'on dise du prétendu obscurantisme antiscientifique qu'elle véhiculait dans son enseignement, elle a multiplié les écoles, y compris les écoles paroissiales ou monacales destinées au petit peuple ; la scolastique tant décriée, qui trouve son apogée dans l'union de la Révélation et de la pensée d'Aristote (saint Thomas d'Aquin), a permis le développement de la pensée scientifique moderne ; ce que ni Rome ni Athènes, pourtant riches de grands esprits, ne réussiront. Est-il besoin de rappeler que la civilisation Française — c'est ce qui fait sa grandeur et son charme —, vient de l'heureuse conjonction symbiotique de ce qu'on appelle les trois Antiquités ou Héritages : latine, grecque, chrétienne (synonyme de catholique avant la Réforme), avec, ne l'oublions pas, des apports celtes. Tout cela a été totalement ou partiellement occulté par les intellectuels progressistes de toutes obédiences pour ne retenir que les aspects souvent les plus sombres de toute entreprise humaine, fût-elle inspirée de Dieu, à seule fin de faire la part belle à la République judéo-maçonnique ; obscurantisme peut-être, mais ce n'est pas l'Église catholique qui a décrété : « La République n'a pas besoin de savants », même si, de nos jours, la science se trouve mise en accusation pour cause de détournement spéculatif abusif.

S'il fallait résumer l'Histoire de l'Église en une formule ramassée, je la définirais ainsi : une alternance de pages noires, de pages grises, de pages blanches, de pages lumineuses ; les pages lumineuses suffisent à illuminer l'ensemble de l'Œuvre.

L'Église est-elle soluble dans la République ? On est surpris par l'élan de ferveur populaire qu'elle a connu dans les temps primitifs où elle n'existait pas encore en tant qu'institution officielle, mais aussi au temps des cathédrales et à toutes les périodes de renouveau eucharistique. Aujourd'hui, elle ressemble à un immense sépulcre hanté par les souvenirs d'un passé

glorieux. N'exagérons rien. Il y a encore beaucoup de catholiques fidèles à leur Église ; c'est leur Église qui leur est souvent infidèle, l'Église de France en particulier, mal en point, comme frappée d'atonie, compassée, roide, viciée par le modernisme, fossilisée par la routine, une bielle qui tourne à vide, comme si elle était en déshérence de veine spirituelle et n'avait plus rien à transmettre ; sous l'effet de l'hérésie vaticane (Vatican II), elle est à la traîne, à la peine, comme si elle n'avait plus de clergé à la hauteur pour la défendre des vrais périls que parfois le peuple des fidèles ignore... ou ne veut pas connaître !

Quoi qu'il en soit, je conclus par les mêmes raisons qui m'ont poussé à écrire ce livre : je défends — malgré elle ! — l'Église quand elle est attaquée, parce que, comme mon pays, elle participe de ce composé ontologique subtil, charnel, spirituel, qui a façonné mon identité de Français. Tant qu'elle perpétuera la promesse de ses fondateurs, tant qu'elle restera sur les bases originelles de son enseignement, je serai son fidèle soutien, un soutien bien imparfait, lacunaire, mais sincère et constant (1).

Une question se pose qui devrait sauter aux yeux de tout esprit lucide. Comment se fait-il, après deux mille ans d'existence, que l'Église soit toujours là, présente, alors même que ses ennemis, ceux qui l'ont vouée à sa disparition : penseurs, idéologues, princes de ce monde, sectes hérésiarques, athées, rationalistes, politiciens, puissances financières et occultes diverses, etc., tous ont échoué dans leur entreprise, et n'existent plus qu'à l'état de souvenir historique ou groupusculaire ? Dans toute sa longue histoire, cent fois, elle a failli disparaître ! Cent fois on a annoncé la fin du christianisme, la deuxième mort du Christ, la mort de Dieu...

Certains ne manqueront pas d'objecter : oui, mais le progrès a montré qu'elle avait tort. Le progrès n'a rien montré du tout. Sur le plan humain, la philosophie moderne des Lumières n'a rien apporté de décisif ; elle a concrètement débouché sur de vaines idéologies qui ne sont que perversions mensongères de l'ordre naturel, et, sous prétexte de liberté, elle a introduit un relativisme moral et subjectiviste funeste, contribuant à perturber gravement les esprits ; quant au progrès technique, tel que

nous le vivons aujourd'hui dans sa représentation la plus grossièrement matérialiste, la plus brutalement consumériste, il n'a pu se développer que sur le principe de la dégradation de l'énergie ou entropie ; c'est-à-dire qu'il s'est développé à rebours de la vie, en opposition à la vraie vie, celle de l'Esprit, celle de l'ordre naturel, conséquence perceptible de l'ordre surnaturel. Prenons ce pari audacieux : le progrès matériel passera, au moins dans ce qu'il a de plus nocif, que l'Église sera toujours là, présente à ses enfants, accueillante à ceux qui solliciteront son secours bienveillant.

1. Il est important de ne pas se laisser entraîner à analyser le Moyen Âge (près de mille ans) avec l'esprit progressiste et la modernité du XX^e siècle et de ce début de XXI^e. Le Moyen Âge, particulièrement la période des XI^e – XIII^e siècles, ce qu'on a appelé le Temps des Cathédrales, a été probablement l'une des époques les plus foisonnantes, les plus enrichissantes de notre histoire nationale. C'est dans ce creuset bouillonnant qu'est née la France dans son accomplissement ultime. Le rôle civilisateur de l'Église a été considérable, au point que l'on peut comprendre cette longue période de la nation française, autant sinon mieux par l'histoire de l'Église que par l'histoire profane seule (société des trois Ordres : ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent). Il faut aussi se souvenir de la mentalité particulière de cette période dominée par l'idée de fin des temps et le retour du Messie : la parousie, le millénarisme ; tout est vain, il faut travailler au salut de son âme et s'en remettre à la volonté de Dieu ; ce qui n'a pas empêché, paradoxalement et dans le même temps, de développer une richesse civilisationnelle extraordinaire à l'origine de l'Occident ; richesse sacrale édifiante que la Renaissance, les Lumières, la Révolution française, aussi bien que notre soi-disant progrès matériel moderne, ne peuvent effacer ni faire oublier.

*

QUE RETIRER DE L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS ?

Un mot vient à l'esprit : humilité. On peut assimiler l'humilité à la « crainte de Dieu » — le commencement de la sagesse, dit l'Ecclésiastique —, à laquelle l'Ancien Testament fait de nombreuses références. N'allons pas croire, lorsqu'on parle d'humilité, qu'il s'agisse d'effacement de soi, de renoncement, de soumission, d'automutilation psychologique, d'écrasement devant l'autorité injuste : on ne s'humilie que devant Dieu ; il convient donc de ne pas confondre l'humilité avec l'acte d'humilier ou d'être humilié. Il faut prendre le mot au sens littéral, venant d'humus : terre, sol ; c'est-à-dire être proche de

ce qui est « en bas », près du sol, de ses racines, près des gens qui vivent la vraie vie, être attentif aux réalités immédiates, une sorte de terre à terre de bon aloi, et non se situer au niveau le plus élevé de l'orgueil démesuré qui nous fait oublier, voire ignorer, ce qui est proche de nous. C'est quand nous sommes petits que nous nous élevons ; mais celui qui croit qu'il est haut parce qu'il renie le monde et s'enferme dans la solitude de sa démesure, dans sa paranoïa hégémonique, celui-là ne grandit pas, ne se grandit pas, et connaît les affres de la déchéance. « Élevez-vous par l'humilité. Telle est la voie ; il n'y en a pas d'autre. Qui cherche à progresser autrement tombe plus vite qu'il ne monte. Seule l'humilité exalte, seule elle conduit à la vie », dit saint Bernard, confirmant ainsi saint Augustin : « De quelle force n'aurai-je pas besoin pour persuader aux superbes [orgueilleux] que l'humilité possède une vertu supérieure qui nous élève, non par une insolence toute humaine, mais par une grâce divine, au-dessus des grandeurs terrestres toujours mobiles et chancelantes ? »

Le Christ a révélé sa puissance spirituelle parce qu'il a été l'image personnifiée de l'humilité, de la simplicité — de cette humilité, de cette simplicité qui constituent le terreau où s'épanouit le sens de la Perfection intime, comme nous l'avons vu plus haut ; les Évangiles nous le montrent tout au long de sa mission apostolique agissant sous le double signe de la perfection et de l'humilité : **la perfection de soi sans laquelle l'humilité ne serait que vaine soumission ; l'humilité sans laquelle la perfection de soi ne serait qu'orgueil et vanité.** Et il ne manque pas, en diverses occasions, d'appeler ses disciples à s'inspirer de ces hautes vertus que résume le don de soi ; de même, tout au long de son ministère public, il tente de passer inaperçu, de se cacher parfois ; mais, chez lui, plus qu'une tactique, c'est une manière d'être ; quand il fait un miracle, il recommande au miraculé de n'en parler à personne ; lequel s'empresse, évidemment, de le clamer sur les toits. On a l'impression que la foule l'incommode ; il aime se retirer dans la solitude pour méditer et prier.

Il n'y a pas de longs discours, de longs prêches, chez Jésus, sauf exception. Il est concret, direct, même s'il affectionne

d'user de tournures allégoriques ou énigmatiques ; j'ai déjà souligné combien son langage métaphorique fait d'allégories, d'hyperboles (1), avec parfois dans l'expression l'usage d'un ton lapidaire, parfois péremptoire, était intemporel et impersonnel pour être compris de tous temps et en tous lieux, tel cet avertissement devant la foule : « *Il ne suffit pas de me dire : "Seigneur, Seigneur" ! pour entrer dans le royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux.* » Autrement dit, il ne suffit pas de d'invoquer le nom du Père pour lui complaire dans ses prières, puis oublier de vivre en bon chrétien dans son comportement de tous les jours et dans sa façon d'agir. Il ne suffit pas de dire, il faut faire.

Ses actes sont en accord avec ses paroles. La scène du lavement des pieds est l'un des plus bels exemples qu'il donne de cette capacité à réprimer en celui que ses disciples appellent « *Maître et Seigneur* » toute trace d'orgueil et de vanité. « *Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous faites bien ; je le suis en effet. Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que, comme je l'ai fait pour vous, vous fassiez vous aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé (il parle de Lui) plus grand que celui qui l'a envoyé. Sachant cela, heureux serez-vous si vous le faites.* »

Le lavement des pieds était une tradition d'accueil en Orient, en signe de bienvenue tout autant qu'invitation au repos du voyageur. Jésus en fait un exemple de bienveillance et d'humble charité au milieu des siens. Mais on peut voir dans ce passage qui traite également de la pureté des actes et des intentions, une allusion à la légitimation des relations de maître à serviteur, qui trouve sa justification, non point dans l'égalité, mais dans le respect que se doivent mutuellement les uns et les autres, quels que soient les rapports de hiérarchie.

Il est un autre aspect plus profane, plus temporel, qui souligne la personnalité du personnage Jésus-Christ, révélant, en dépit de la simplicité de l'homme, dont le charisme personnel n'aurait pas suffi, d'authentiques qualités de chef ; et l'on voit mal, au

résultat, comment il aurait pu en être autrement. L'historien Daniel-Rops résume bien cet aspect de la personne du Maître : « Jésus n'a pas été seulement le puissant éveilleur d'âmes, l'auteur et le porte-parole de la doctrine sublime, et la surnaturelle victime que chacun sait ; il s'est révélé aussi comme le plus sage des fondateurs, le plus précis des éducateurs, l'homme d'action le plus efficace. Il a donné aux siens un enseignement concret, digne d'une école de cadres ou d'un cours de propagande ; il leur a appris une tactique. »

Il accepte néanmoins sa mort comme condition nécessaire pour faire jaillir la vérité qu'il porte en lui, pour donner un sens ultime à sa mission ici-bas ; il part comme il est arrivé : dans l'incognito ; ignoré, oublié, peut-être à jamais... L'humilité, la simplicité sont en réalité une seule et même force qui se cultive, qui remet en nous le sens des proportions humaines ; si elle invite à l'ascèse individuelle, à l'oubli de soi (mal interprété, celui-ci peut être compris comme un excès d'orgueil), elle incite à agir selon son devoir, et non seulement en raison de son intérêt personnel ; elle est le creuset de la réflexion, le fondement de l'action ; loin d'être faiblesse, elle est force, car, souvenons-nous de saint Paul : « *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.* »

1. Exagération intentionnelle d'une idée ou d'une expression pour mieux la faire comprendre ou admettre. Un exemple d'hyperbole dans l'Évangile : « *Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* » Jésus n'hésite pas à glisser quelques hyperboles de ce genre ayant vocation à fouetter tant l'esprit que l'entendement.

*

L'APOCALYPSE

N'hésitons pas à nous poser cette question à propos de l'Apocalypse (Révélation) : avait-elle sa place dans le Nouveau Testament ? L'a-t-elle sans une explicitation historique permettant d'en saisir le sens profond ? Certes, sa canonicité et sa dignité apostolique, revêtus du nom sacré de saint Jean, ne laisse aucune place au doute ; elle évoque le triomphe du Christ sur le règne du Mal, de l'iniquité, pour tout dire de l'imposture satanique, et reste à jamais inscrite dans le Canon des Écritures.

Mais quel est l'intérêt de ce récit allégorique dont le contenu vaguement ésotérique et onirique ne manque pas d'interpeller les esprits fragiles, toujours en quête de révélations surnaturelles sensationnelles ?

L'Apocalypse était un genre littéraire en vogue chez les Juifs, deux ou trois siècles avant J.-C. Les prophètes Daniel, Ézéchiël, Zacharie, en ont donné des exemples. L'Apocalypse du Nouveau Testament, attribuée au disciple bien-aimé, saint Jean, est d'ailleurs très largement inspirée des prophètes. Elle raconte le déroulement un peu compliqué d'une suite de prophéties qui décrit le combat final des Anges du Ciel contre le Dragon, la Bête et la Grande prostituée. Le texte joue beaucoup avec le chiffre symbolique sept (le chiffre de l'accomplissement et de la perfection ou le contraire) : les sept Églises, les sept sceaux, les sept trompettes, les sept coupes, les sept signes, les sept fléaux, etc. Le Dragon, c'est le Diable ; la Femme, c'est Israël ; la première Bête, c'est l'Empire romain ou l'Antéchrist ; la deuxième Bête, c'est le Faux prophète, celui qui est au service de la première Bête, celui qui trompe, répand l'erreur, Satan ; Babylone, la Grande Prostituée, c'est Rome. Cette allégorie serait une malédiction anathème lancée par l'Apôtre contre l'Empire romain, ulcéré par la destruction de Jérusalem et les persécutions des chrétiens. Elle se termine par la chute de Babylone / Rome, voit l'Avènement du Christ appelé « Fidèle et Vrai », apparaissant sur un cheval blanc ; sur son manteau et sur sa cuisse est écrit un nom : « *Roi des rois et Seigneur des seigneurs* ». Puis c'est la victoire de Dieu sur la Bête et le Faux prophète. Satan, vaincu, est enchaîné pour mille ans. Arrivent le Jugement dernier et l'instauration de la Jérusalem Nouvelle.

Il est vrai que certaines allégories, qui sont de véritables prophéties, ne manquent pas d'intriguer, voire de poser des questions, quand on les interprète à l'aune de la réalité, et sans doute ces allusions cachées ne sont-elles pas toutes sans significations. Il est vrai que les allusions aux sept Églises contiennent des admonestations, des recommandations, des avertissements, liés à leurs comportements décadents et impies. Il est vrai aussi que Jésus expose déjà, dans le même esprit, les mêmes angoisses dans son discours sur la Fin des Temps. Pour

le reste, on ne voit pas très bien en quoi ces évocations prophétiques peuvent affermir la foi du chrétien. Il y a assez d'individus excentriques sans leur donner l'occasion de satisfaire leurs travers, et de conjecturer sur des fantasmes divinatoires ; d'autant que certaines paroles encouragent les tendances à l'ésotérisme ; ainsi en est-il de l'épisode relatant l'enchaînement de Satan pour mille ans, inspiré des fables juives, qui a suscité d'innombrables dérives millénaristes, parfois chez des Pères les plus respectables. Aujourd'hui, plus que jamais, le chiffre de la Bête, « 666 », fait fantasmer les esprits intrigants à un degré qu'on a du mal à comprendre de nos jours ; le chiffre de la Bête, Satan, désignerait Néron. Et l'on ne manque pas de gens pour le voir partout, inscrit jusque sur d'innocents T-shirt, souligné d'un trait pour ne pas le confondre avec 999, et surmonté des flammes de l'Enfer.

D'autres le voient dans le code barre et autres marquages électroniques, et font le rapprochement avec cette phrase de l'Apocalypse : « *Par ses manœuvres (la Bête), tous, petits et grands, riches ou pauvres, libres ou esclaves, se feront marquer sur la main droite ou sur le front, et nul ne pourra rien vendre ni acheter s'il n'est marqué du chiffre de la Bête ou de son nom.* » Inutile de dire combien de tels propos sont de nature à faire flamber les imaginations fragiles, exposant ainsi le texte saint à des détournements profanes. Mais il est vrai, là encore, que le Nouvel Ordre Mondial, les menaces du totalitarisme universel et la suppression de la monnaie physique pourraient donner corps à de telles conjectures.

La littérature générale s'est emparée de l'Apocalypse et en a fait un usage immodéré. D'autres ont vu la marque de la Bête dans la Grande Arche de la Défense construite sous l'ère du socialiste Mitterrand, contrepoint sacrilège de l'Arche d'Alliance, la revanche du Veau d'Or, dont l'orientation, qui semble accumuler les symboles ésotériques, tel son léger décalage par rapport à l'axe de l'avenue de la Grande Armée et des Champs-Élysées qui serait de 6,66 degrés... Le Veau d'Or, justement : se reporter aux 666 talents d'or de Salomon. Satanistes, à vos grimoires !

Le genre apocalyptique pouvait se comprendre à une époque où il était important de prendre certaines précautions littéraires pour exprimer des opinions non conformes ; les prophètes ont habilement usé de toutes les formes littéraires pour s'exprimer. Si l'on ramène l'Apocalypse de saint Jean à son époque, le ton imprécatoire et vigoureux du texte visant la puissante Rome fait davantage penser à un pamphlet dont l'aspect religieux n'est là que pour dissimuler l'intention politique. Faut-il comprendre aujourd'hui, ce type d'écrit comme un avertissement à l'évolution eschatologique de notre monde moderne, selon une interprétation propre à notre époque, une interprétation politique, évidemment ?

Les Pères fondateurs des États-Unis, francs-maçons et judéo-protestants, pétris de puritanisme biblique, ont vu dans l'Amérique future, la Jérusalem Nouvelle ; deux siècles plus tard, il doit y avoir erreur de destination : les États-Unis tiennent plus de la Grande Prostituée, de la *Sin City*, de la Babylone Nouvelle, que de la Ville sainte de l'Ère nouvelle (les grandes cités américaines) ; et par son cosmopolitisme ostensiblement affiché, elle symbolise davantage le retour à Babel, cette monstrueuse concentration humaine condamnée par Dieu, qu'à un modèle universel de soi-disant intégration ethnique et multiculturelle (*melting-pot*). Comme quoi, autre curieuse tradition, il ne suffit pas de jurer la main droite levée et la main gauche posée sur une Bible dite « maçonnique » pour être béni de Dieu... C'est un autre débat.

*

ANECDOTE

J'en ai terminé. J'ai dit ce que je crois avoir à dire par rapport à une situation donnée. Je n'ai ni la dignité ecclésiale, ni l'autorité apostolique pour aller au-delà, même s'il reste nombre de questions en suspens : ce serait, de toute façon, un autre ouvrage. Je me suis incliné aux pieds du Seigneur le temps de rédiger ces lignes, je reprends place à côté de César où est ma place. Je conclus par une petite anecdote.

Voici quelques temps a eu lieu le mariage d'un ex-prêtre (après les rafales de renoncements postconciliaires du siècle

dernier, pour situer). D'habitude, ceux qu'on appelle « défroqués », c'est-à-dire retournés à l'état laïc ou civil et en rupture de vœux, observent généralement une certaine réserve ; ils font preuve d'un minimum de discrétion, de pudeur, quant à leurs nouvelles conditions de vie. Qu'ils rompent leurs vœux pour prendre femme, après tout, n'étant pas consacré, je n'ai pas à porter de jugement, même si cette apostasie met mal à l'aise. Le cas est relativement fréquent, trop sans doute, et, je veux bien l'admettre, douloureux pour certains ; j'admets moins que d'autres y trouvent une certaine joie libératoire et se pavent publiquement... Ce qui laisse planer un doute quant à la sincérité de leur démarche initiale : on ne devient pas prêtre sur un coup de tête, ni par force, et vu l'âge moyen des ordinations, on ne les arrache pas au berceau ; ils ont largement le temps de la réflexion et de la décision ; il est vrai qu'ils relèvent pour la plupart de cette époque pré et post Vatican II, en un temps de crise où les gens d'Église donnaient le sentiment d'avoir troqué leur mission apostolique pour se comporter en commis placiers de l'administration ecclésiastique ; vu le niveau de formation théologique et l'état d'esprit de certains curés progressistes, on se demande parfois si l'Église catholique ne recrute pas son personnel religieux chez France-Travail, ex-ANPE, ex-Pôle Emploi, au rayon des recalés syndiqués de la fonction publique, plutôt que dans les établissements supérieurs prévus à cet effet.

Voici peu, je suis tombé sur la relation d'un ex-prêtre marié faisant état de sa période de « consacré » vécue sous le port de la soutane ; une littérature que je trouve un peu trop récurrente de nos jours... Bref, à aucun moment je n'ai senti chez cet homme une « foi » réelle, une piété latente, sincère, dont on aurait pu penser qu'elle eût déterminé sa vocation initiale : pas la moindre étincelle ; on sent manifestement un homme, certes intelligent, mais contaminé par les idées progressistes, par une fréquentation « libératrice » des théories freudo-marxistes (théologie de la libération ?)... Comment a-t-il pu entrer dans l'état de prêtrise et le rester jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans ? J'ai lu jadis aussi une telle relation par des agents de la Libre Pensée (sic)... On reste sur une impression amère. Ils expliquent souvent leur « dévoiement » religieux par le conditionnement

familial. Argument facile et sans grande portée ! Nous sommes TOUS conditionnés par le milieu familial, quel que soit celui-ci. Dans les milieux sociaux soi-disant « affranchis », où l'on donne une éducation libertaire ou trop permissive aux enfants (il est interdit d'interdire !) sous prétexte de leur inculquer une prétendue ouverture d'esprit au monde, j'ai déjà eu à constater les drames et les dégâts humains auxquels conduisait une telle non-éducation.

Revenons à mon ex-prêtre. Dans le cas en question, au diable l'avarice !... Au diable la discrétion ! Nous sommes entre gens civilisés, n'est-ce pas ? Il a donc jeté la soutane aux orties et va se marier en grande pompe. Pour marquer l'événement, on invite la famille, les amis, et même plus : la télévision, la presse, les photographes. Allons-y pour la fête, les flonflons : que la joie inonde de bonheur cette heureuse union !... Il n'a peut-être manqué que le curé du coin pour bénir les épousailles. Il aura au moins satisfait au mariage républicain, devant une autorité officielle qui se prêle, sans vergogne, et au mépris de sa dignité élective, à cette mascarade — mariage républicain, certes, mais rien à voir avec les noyades de Nantes, n'est-ce pas M. le Maire ? Un prêtre renoncé qui se marie, ce n'est pas tous les jours ; et puis cela fait tellement moderne, tellement progressiste : dommage qu'il ait défroqué et qu'il ne se soit pas marié en soutane : quel *scoop* ! Autant en faire profiter les lecteurs de la presse à scandales et autres téléspectateurs qui raffolent des ragots, et de tout ce qui a goût de faisandé. Sont présents à la noce, les familiers du marié et autres invités. C'est un brave type, un gars sympa, bien sous tous rapports, disent les uns et les autres ; il ne ferait pas de mal à une mouche... Oui, un sacré brave type cet ex-prêtre, vont-ils répétant, enchantés par le personnage. Et le chroniqueur religieux relatant ces faits, quelque pu heurté par le côté *people* décomplexé de cette cérémonie de mariage, de conclure, mi écœuré, mi désabusé : « L'Église n'a pas besoin de braves types ; elle a besoin de saints. »

Annexe 1

MATER ECCLESIA

L'Église repose sur deux piliers : l'ordre séculier et l'ordre régulier. Sont dits séculiers, c'est-à-dire installés dans le siècle, dans le monde : diacres, prêtres, évêques, cardinaux, l'ensemble des clercs s'ordonnant hiérarchiquement autour de l'autorité du Pape. C'est le clergé séculier. Même le dernier des athées sait cela, il n'est point besoin d'insister. Par contre, les ordres réguliers sont moins connus. Ce sont les religieux et religieuses soumis à une règle conventuelle. Ils sont « hors du monde », tenus à la clôture ; ce qui ne veut pas dire qu'ils s'en excluaient. À l'origine, les moines et religieux n'appartiennent pas à l'Église. Il faut bien avoir à l'idée que celle-ci est directement la dépositaire de la mission évangélique du Christ et de ses Apôtres ; le Pape, successeur de saint Pierre, est le Vicaire du Christ, tandis que les évêques sont les successeurs et continuateurs des Apôtres, prêtres et curés étant les auxiliaires des évêques. Les religieux sont issus du monachisme oriental : ils se sont en quelque sorte invités dans l'Église alors qu'ils n'y étaient point conviés.

À l'origine, on connaît les Esséniens, moines hébreux de Palestine, dont Flavius Josèphe a fait une description assez précise ; on a retrouvé, en 1947, ce que l'on croit être la bibliothèque du couvent cachée dans les grottes du Qumran (manuscrits de la Mer Morte). Mais le monachisme chrétien naît en Égypte au III^e siècle, avec saint Antoine et ses « tentations », et saint Pacôme. Ils sont chrétiens. On distingue l'anachorétisme ou érémitisme (ermites) et le cénobitisme (couvents, monastères). C'est celui-ci qui va se répandre comme une traînée de poudre en Occident. Le premier monastère est fondé dans les contrées de l'Europe de l'ouest, en 360, par saint Martin de Tours, à Ligugé près de Poitiers. Puis le mouvement ne cessera de s'amplifier au point de devenir, par la suite, plus important en nombre (hommes et femmes) que le clergé séculier. L'Église, mise devant le fait accompli, ne pourra faire autrement que d'intégrer ce phénomène religieux nouveau pour elle, mais en parfaite adéquation avec l'esprit de l'Évangile.

La cohabitation des ecclésiastiques entre séculiers et réguliers n'a pas toujours été des plus harmonieuses. Jésus, nous l'avons vu, n'était pas un homme retiré du monde, il n'était pas un « renoncé » ; le fait qu'il n'ait pas suivi ni repris à son compte la ligne apostolique de saint Jean-Baptiste, montre qu'il n'avait pas la même conception de son ministère. Il n'en reste pas moins que tout l'Occident médiéval va se couvrir de monastères, tandis que s'élèveront dans le même temps, à la croisée des chemins, églises, chapelles, oratoires, sanctuaires, cathédrales. Règle ou pas, le monachisme n'échappera pas aux mêmes travers que l'Église, et sera victime de l'intrusion des pouvoirs temporels dans la vie des ordres monastiques. Il connaîtra les mêmes éclipses, les mêmes déclin, des périodes de relâchement et d'anarchie, au point que pour résoudre cette dérive infernale, les travaux préparatoires du Concile de Trente avaient envisagé la dissolution pure et simple du monachisme, ayant estimé que l'Église et la papauté avaient déjà assez à faire avec l'organisation interne de la maison du Bon Dieu, pour remettre en ordre l'Institution sacrée. Évidemment, les Pères conciliaires ne suivront pas ces recommandations. Et pour cause : la plupart étaient des réguliers !

Imaginons un instant que l'Église se soit séparée de son rameau régulier. C'est comme si elle s'était tranché la tête et saigné le cœur. Les plus grands théologiens de l'Église catholique ont été des religieux ; de même ce sont les grands mystiques, presque tous des religieux, qui ont porté haut la dimension spirituelle de l'Institution du Christ. En outre, ils ont fourni une bonne part de l'encadrement séculier : évêques, cardinaux, papes. Parmi les ordres religieux les plus importants, citons par ordre d'ancienneté les plus connus, à partir de Saint Benoît :

Les Bénédictins, moines « noirs » (désignation anecdotique), contemplatifs de la Règle de saint Benoît de Nursie, fondateur du Mont-Cassin (529). L'ordre de saint Benoît donnera plusieurs branches, dont Cluny (909), l'un des fleurons de l'ordre après sa réforme ; puis Cîteaux avec les Cisterciens, moines blancs, branche réformée de Cluny, qui connaîtra un essor sous la vigoureuse impulsion de saint Bernard de Clairvaux (1115). Adaptée à la pluralité des tempéraments et des personnes,

équilibrant travail corporel, méditation, érudition, la règle de saint Benoît s'imposera à tous les monastères d'Occident. Les ordres de la famille Bénédictine ont tous une branche féminine.

Les Franciscains ou Frères mineurs, moines gris, fondés en 1215 par le « Poverello » d'Assise, le « Petit Pauvre », saint François, fils d'un riche marchand d'étoffes, Pierre Bernadone, qui supportera mal de voir son fils, élégant jeune homme plein d'avenir, son successeur, son héritier, se transformer en vagabond du Bon Dieu. Les Frères mineurs, ordre mendiant, se donnent de vivre la vie du Christ, le « Grand Pauvre ». Victime de son succès, mais aussi d'une pratique sacerdotale tendant à pousser l'identification à Jésus en dehors de toutes règles, l'ordre connaîtra de graves difficultés au point d'être contraint de se doter d'un règlement sévère, et d'une organisation interne rigoureuse afin de se réformer et d'assurer sa pérennité. Les Clarisses fondées par saint François et sainte Claire, relèvent du même ordre, ainsi que les Capucins et les Récollets.

L'ordre mendiant des Frères prêcheurs de saint Dominique ou Dominicains, frères blancs et noirs, fondé à Toulouse en 1217 par le chanoine espagnol Dominique de Guzman, est né de la terrible crise albigeoise. Dominique (qui appartient à Dieu) comprit qu'il fallait affermir les connaissances théologiques des prédicateurs et leur amour du Christ dans la Foi, afin d'aller au-devant des fidèles porter la parole divine pour mieux combattre les hérésies et les dangereuses déviations doctrinales du catharisme, mais aussi par la volonté de transmettre le message divin avec humilité, dans l'esprit du Seigneur. Saint Dominique est l'un des rares fondateurs à n'avoir laissé aucune trace écrite ; toutefois on lui connaît cette parole qui résume bien l'esprit de l'ordre, et son état d'esprit à lui, quand il vendit ses livres d'Écritures saintes pour aller de l'avant, « Ne pouvant étudier sur des peaux mortes quand des hommes meurent de faim » — le mot « faim » étant entendu également au sens spirituel ; dispositions d'esprit que confirme cette autre parole de lui : « Entassé, le grain se corrompt ; jeté au vent, il porte des fruits ». Sa fondation à peine reconnue par le Pape Honorius III, il lance ses frères sur les routes pour essaimer à travers la chrétienté. La branche féminine, les Dominicaines de Fanjeaux, est antérieure

à la fondation masculine (1206) ; de ce fait, la branche féminine fait partie de l'ordre à part entière.

Les Dominicains ont été également popularisés en France sous le nom de « Jacobins », du nom de la rue Saint-Jacques où était sis le couvent de Paris. Jacques est le nom francisé de Jacob ou Jacobus... Retenons également que c'est par une malencontreuse usurpation d'identité que les éradicateurs et autres tueurs fanatiques de la Révolution française prirent, en 1792, le nom du couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré où ils avaient établi le siège des amis de la Constitution, ex-Club breton ; prenant le nom du lieu, les Jacobins révolutionnaires, qui instituèrent la Terreur, se donnaient ainsi une appellation sympathique et avenante pour couvrir une organisation qui ne fut que brutalité démoniaque et crime de masse durant la domination de Robespierre.

Un boulet français lui ayant broyé la jambe, le fringant capitaine basque, réduit à l'inactivité forcée, plonge dans la bibliothèque paternelle et se met à lire, sans enthousiasme, une *Vie de Jésus* et la *Légende dorée*. L'étincelle va jaillir, changer son destin. Désormais estropié, et sous l'inspiration divine, Ignace Lopez de Loyola sera celui qui va fonder en 1534, à Montmartre, la Compagnie de Jésus ou Jésuites ; il sera canonisé sous le nom de saint Ignace de Loyola. L'ordre va devenir la milice spirituelle du pape, au point que son général, appelé « pape noir », sera accusé de diriger le Vatican en sous-main. Le capitaine de Loyola se retrouve tout entier dans l'organisation de son ordre, jusque dans ses *Exercices spirituels*. Milice du pape, soldats de Dieu, mercenaires de l'Église, il n'y a pas d'ordre religieux plus contesté, plus attaqué, plus vilipendé que la Compagnie de Jésus, surtout pour son ultramontanisme ; il sera accusé de dérives hérétiques, et deviendra la bête noire des églises réformées ; dans le même temps, il n'y en a pas d'autres qui auront créé autant de collègues, d'universités ; pas d'autres qui se seront autant distingués dans les missions d'évangélisation. Il doit son efficacité à la qualité de son recrutement, très sélectif, et à la formation des pères (12 à 17 ans). Il n'existe pas de branche féminine ; cependant nombre d'instituts féminins, comme les Auxiliatrices, les Sœurs du Cénacle, les Xavières, s'inspirent de la spiritualité ignacienne.

L'Ordre de Saint Dominique (prédication, science des Écritures) et la Compagnie de Jésus (enseignement et missions), sous l'effet d'une saine et parfois rugueuse émulation, seront des pépinières de théologiens d'où sortiront nombre de ces « pointes fines » qui ont été l'avant-garde de la chrétienté, — avec les Bénédictins et les Franciscains... La plupart des grands Ordres anciens possèdent un Tiers ordre (Tertiaires laïcs).

La vindicte publique ayant régulièrement besoin, selon un rythme convulsif, d'un os à ronger pour passer sa hargne antireligieuse, celle-ci s'est reportée des Jésuites (ils connaissent aujourd'hui une relative sérénité, mais sont loin d'être à la hauteur de leurs prestigieux prédécesseurs) sur l'Opus Dei (*L'Œuvre de Dieu*) du cardinal espagnol saint Josémaria Escriva de Balaguer (1947). Il s'agit moins d'un ordre religieux (l'Église refuse toute nouvelle création) que d'une prélature dite « personnelle » directement rattachée au Vatican, sorte de congrégation de missionnaires laïcs œuvrant au sein de la société et des milieux professionnels. Accusée de tous les maux par les milieux progressistes qui, décidément, voient la paille dans l'œil du voisin mais ne voient pas la poutre qui leur cache la vue, elle passe pour une franc-maçonnerie catholique ou une secte manipulée par le Saint-Siège. C'est selon. Voilà qui soulage les Jésuites d'un opprobre qui leur collait à la peau depuis des siècles, tandis que les adeptes de l'Œuvre, au fond, ne s'en portent pas plus mal, même si celle-ci, comme toute institution humaine, fût-elle « Œuvre de Dieu », n'échappe pas à la critique.

Si la diversité et le nombre des ordres religieux contribuent à exprimer toutes les nuances de la spiritualité (*Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures*), il est toutefois permis de se demander s'il est bon de multiplier indéfiniment les fondations religieuses, au point que seuls des spécialistes peuvent s'y retrouver dans le dédale ou enchevêtrement des ordres, congrégations, instituts, organisations religieuses de toute nature. Contemplatifs ou apostoliques, tous ont en commun cette règle de la Règle : la pratique de l'Évangile et la fidélité aux vœux.

Ceci pour montrer qu'il aurait été difficile à l'Église de se passer des pieux, mais néanmoins indispensables soutiens que

lui ont apportés les ordres monastiques. Lesquels ont constitué dans le même temps un ferment civilisateur à la source de ce qu'il y a de meilleur, de plus édifiant, dans nos sociétés modernes. D'ailleurs, et d'une façon générale, ils semblent mieux résister à la désaffection des vocations que le clergé séculier. Il y a une autre raison qui justifie leur existence : les femmes. Depuis le Concile de Laodicée (364), l'Église refuse l'ordination des femmes « Il ne convient pas d'autoriser les femmes de s'approcher de l'autel » ; il semble que cette décision ait été prise à la suite de difficultés rencontrées avec l'institution des diaconesses dans l'Église primitive. En 1994, mille sept cents ans plus tard, le Pape Jean-Paul II, répondant à l'action provocatrice de mouvements féministes venus troubler les milieux chrétiens, rappelle fermement dans une Lettre « infaillible » : **« L'Église n'a aucunement la faculté de conférer l'ordination aux femmes, et cette position doit être considérée comme définitive par tous les fidèles de l'Église. »** Ce que confirme ce mandement ecclésial : « La grande tradition chrétienne reconnaît à la femme une dignité particulière, à l'exemple de Marie, reine des apôtres, et une place spéciale au sein de l'Église qui, si elle ne coïncide pas avec le sacerdoce ordonné, a une grande importance pour la vie spirituelle de la communauté. » On ne saurait être plus clair.

Il est important de préciser à ce propos, pour résumer, que les conciles n'ont de la même façon aucunement la faculté d'intervenir sur le fond du dogme, mais uniquement sur des modalités de forme, soit des points de discussion demandant précisions ou éclaircissements... Le Dogme catholique a été fixé à jamais à partir des préceptes de Vie et d'Espérance contenus dans les quatre Évangiles, tels que consignés par les Apôtres historiques Matthieu, Marc, Luc et Jean ; il ne bougera jamais, sauf intercession divine. Il est vain d'attendre de l'Église catholique qu'elle reconnaisse, par exemple, l'avortement, le divorce ou la communion des divorcés, ou accepte le mariage homosexuel et ses dérivés sociétales, ou l'usages des contraceptifs artificiels comme substitut à la fidélité et à la continence sexuelle ; sans parler des points de dogme beaucoup plus profonds soulevés par les hérésies. S'agissant de l'ordination des

femmes, on aura encore l'occasion de voir du côté de Lyon, peu de temps avant ces lignes, le triste spectacle de toquées, probablement instrumentées par les ennemis de l'Église pour qui tout est bon, s'autoproclamer « évêques » dans un pathétique et ridicule simulacre de consécration !

Dès lors, que reste-t-il aux femmes si elles ne peuvent espérer accéder au ministère de Jésus ? Constatons tout d'abord, comme rappelé plus haut, l'hommage que l'Église rend à la femme en général à travers la dévotion qu'elle consacre à la Vierge Marie, Mère de Jésus, la femme la plus honorée de toute la Communion des saints ; on ne compte pas les édifices religieux, les couvents, les sanctuaires qui lui sont dédiés, mais aussi les écoles et autres établissements de santé ou de charité. Elle est encore la plus fêtée de toute la liturgie catholique, et probablement la plus représentée, loin devant les hommes, à travers la statuaire et l'imagerie pieuse.

Les femmes n'ayant jamais été exclue de la sainte Église, il leur reste à devenir moniales et prendre toute leur place au sein des ordres et congrégations religieuses. Toute l'histoire de l'Église montre que non seulement elles ne s'en priveront pas, mais elles imposeront leur éminente présence tant par la vertu que par le don de soi. À commencer par sainte Radegonde qui fonda en 533, à Poitiers, le premier couvent de femmes en Occident (1). Soit adossées aux ordres masculins (Bénédictines, Dominicaines, Franciscaines, etc.), soit congrégations spécifiques : Visitandines de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal (1610), Les Dames de la Charité, puis les Filles de la Charité de saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac (1633) ; des initiatives de laïcs, comme l'Annonciade (1502, filiation franciscaine), ordre fondé par sainte Jeanne de France, l'émouvante fille de Louis XI, reine de France, épouse répudiée de Louis XII, jeune femme disgraciée, affectée d'une grave déviation de la colonne vertébrale et d'une légère claudication, dont l'œuvre est consacrée à la Vierge Marie et à l'exaltation des dix vertus qui lui sont reconnues ; ou locales comme les Sœurs de la Doctrine Chrétienne de Nancy (1820), éducation des filles, les Sœurs de la Charité de Nevers (1680), etc. ; quelle que soit la congrégation considérée, contemplative ou apostolique (enseignantes, hospitalières), elles déploieront une activité

exemplaire, remarquable dans tous les domaines de la vie sociale ou conventuelle. Un élan de charité vraie, fait d'abnégation, de don de soi, de désintéressement, qui n'a rien des déterminations froides et impersonnelles, mais non désintéressées, de l'Administration publique d'un État laïque.

Le Carmel, quoique masculin (les Carmes), se développera au féminin avec les Carmélites, à l'initiative d'une fille de feu à l'âme de braise, sainte Thérèse d'Avila, tandis que la branche française prendra son essor grâce à l'opiniâtreté d'une dame du monde, la « Belle Acarie », Bienheureuse Marie de l'Incarnation en religion, qui lui donnera une impulsion décisive. On remarquera combien nombre de ces saintes Filles, à l'image de leur Mère fondatrice, développeront une forte personnalité contemplative, d'une profondeur mystique extraordinaire, comme sainte Thérèse de Lisieux, sainte Élisabeth de la Trinité (Dijon), sainte Bénédictine de la Croix (Édith Stein)...

Contrairement à une certaine littérature libertine en vogue au XVIII^e siècle, les couvents n'ont pas été que les volières d'oies blanches mondaines, comme le prétendent les esprits malintentionnés, où l'aristocratie et la grande bourgeoisie plaçaient les filles qu'ils ne parvenaient pas à bien marier (voir annexe 3) ; les autorités de l'Église se méfiaient, non sans de justes raisons, des vocations « forcées ». Un fait est à noter : sous la Terreur révolutionnaire, nombreuses ont été les religieuses persécutées et conduites à l'échafaud ou massacrées. Si nombre d'entre elles furent soumises à la sécularisation forcée, rares ont été celles qui ont renoncé à leurs vœux ou apostasié leur foi pour le serment « Liberté, Égalité » ; parmi celles que le sort désigna à la main du bourreau, faisant bloc autour de leur Mère abbesse, elles allèrent au sacrifice avec un courage animé de la plus belle dévotion qui force l'admiration, et qu'on ne retrouvera pas toujours chez certains prêtres et curés. Martyres bienheureuses de Compiègne : 16 carmélites guilloténées le 17 juillet 1794 à Paris, place de la Nation, dont les corps seront jetés dans la fosse commune du cimetière de Picpus ; martyres bienheureuses d'Orange : 16 ursulines, 13 sacramentines, 2 cisterciennes, 1 bénédictine, soit 32 religieuses, auxquelles il faut ajouter 36 prêtres — 68 religieux sur un total de 332 personnes envoyées à l'échafaud en 40 jours,

du 19 juin au 27 juillet 1794 (9 thermidor), jusqu'au lendemain de la chute de Robespierre, le temps au courrier dépêché sur place d'arriver pour arrêter le massacre.

L'Église elle-même n'échappera pas à la règle, au risque de retomber sous l'emprise de la Lettre. Qu'est-ce que le Concile de Trente, sinon l'établissement d'un code de conduite dogmatique et disciplinaire visant à réformer le fonctionnement de l'institution sacrée, à remettre de l'ordre là où le laisser-aller et la corruption la menaient à sa perte ? Il est évident qu'elle visait les clercs, les disciples, non les fidèles. Cette réforme ou contre-réforme tendait aussi à relever le défi des hérésies qui la menaçaient (Luther, Calvin). De toute évidence, l'Église n'aurait pas résisté à la tourmente protestante, si le concile avait été un échec.

Après nombre de tentatives avortées, il n'est pas moindre paradoxe que ce soit un pape au passé trouble, Paul III Farnèse, flanqué de trois bâtards, qui l'entreprendra ; il ne lui faudra pas moins de neuf ans et une persévérance à toute épreuve pour ouvrir la première séance du concile ; il devra affronter le peu d'empressement de nombreux cadres de l'Église, ainsi que l'hostilité des puissances temporelles qui entendaient faire prévaloir leurs prérogatives ; il fallut également s'entendre sur le nom d'une ville située en territoire neutre, afin de ménager les susceptibilités des uns et des autres ; c'est donc dans une bourgade du Haut-Adige italien, Trente, que se tiendra la première réunion. Le concile débuté en 1545 dura 18 ans, vit trois papes, se déroula en plusieurs étapes avec une suspension de dix ans, et s'acheva en décembre 1563.

L'émotion fut telle que les prélats se congratulaient, pleurant de joie, s'embrassant avec effusion : l'Église était sauvée. Même si le concile n'a pas tout résolu, il a prouvé une chose : le fond spirituel et doctrinal de l'Institution divine était solide et se révélait parfaitement sain. Il appartiendra au pape suivant, saint Pie V, de faire passer l'esprit du concile dans les faits ; il faudra du temps pour y parvenir ; il ne trouvera son plein effet qu'au XIX^e siècle. Et aujourd'hui, quatre cent cinquante ans plus tard, nous ne devons pas nous attendre à ce que l'Église touche à un seul moellon de l'édifice. Vatican II a été probablement une réforme : ce fut de toute évidence celle qu'il ne fallait pas faire.

Si nous ne devons pas nous attendre à une réforme susceptible de remettre en cause les grandes lignes du Concile de Trente, à un moment où les vocations sacerdotales connaissent un effondrement dramatique, une adaptation paraît nécessaire. Reste à diagnostiquer les causes exactes du mal. Ne faudrait-il pas d'abord se poser les bonnes questions ? N'est-ce pas la finalité même de la fonction sacerdotale du curé ou du prêtre qui est en cause ? Quelle peut-être la mission apostolique d'un curé d'aujourd'hui, à l'ère du virtuel, dans une société hégoniste qui ne pense qu'à jouir des futilités de la vie moderne et des inutilités qu'elle produit en masse pour donner à l'individu l'impression d'exister, d'avoir une vie matérielle comblée, remplie de vide spirituel et moral en même temps que mental ? Que signifie sa présence au monde, sa fidélité au Christ dont il est à la fois le témoin et l'auxiliaire privilégié, si sa vocation apostolique dérive en un vulgaire militantisme de circonstance, social ou humanitaire ? Les œuvres sans la foi. Parler du célibat des prêtres ou du climat d'érotisation obsessionnel caractérisant notre société moderne pour expliquer le manque de vocations, ne répond pas à la question. Il faut se demander ce qui peut véritablement attirer un homme jeune, d'âge mature, vers une activité spirituelle consacrée à la propagation de la foi, dans un monde rongé par le matérialisme, ou la notion même de don de soi s'est transmuée en don pour soi, et cela parmi des populations qui ont tout perdu de ce qui leur donne une raison d'exister, à commencer par une identité et une âme ? Pour nous, le débat s'arrêtera là. Laissons le mot de la fin à Jésus : *« Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa saveur, comment redeviendra-t-il du sel ? Il ne vaut plus rien ; on le jette dehors et il est foulé aux pieds par les hommes. »*

1. Princesse Thuringienne, Reine de France, Radegonde se fit religieuse tant par vocation que pour échapper à la fêrule de Clotaire I^{er}, fils de Clovis, époux volage (bien que sa préférée, elle fut une parmi six épouses) et persécuteur de sa famille. Clotaire tenta de la ramener à lui mais en vain. Il eut néanmoins l'élégance, sans doute en désespoir de cause, de lui bâtir un couvent, l'abbaye Sainte-Marie de Poitiers. Radegonde créa une congrégation selon la règle de saint Césaire. Après plus de 1400 ans et maintes vicissitudes, le couvent existe toujours sous le nom d'abbaye Sainte-Croix, mais il obéit à la règle bénédictine et a été déplacé hors de Poitiers, à Saint-Benoît, non loin de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé, lui-même premier monastère d'Occident, fondé en 361.

Annexe 2

LE PHILOSOPHE ET SES FANTASMES...

Il m'a paru important, conformément à l'esprit du livre, de m'arrêter un instant sur cette littérature libertine antireligieuse qui faisait fureur dans les cercles mondains du XVIII^e siècle, dont *La Religieuse*, de Denis Diderot, fut l'un des « fleurons ». Cet ouvrage se veut la dénonciation de l'oppression religieuse censée régner dans les couvents de femmes ; il apparaît en fait comme une imposture intellectuelle, hélas ! commune chez des gens qui se posent en défenseurs de l'esprit des Lumières et de la « raison universelle ». Dans ce cas d'espèce, comme nous allons le voir, on peut même parler d'une fabrication ayant rarement atteint un tel niveau de malhonnêteté dans les annales de la littérature française. L'histoire est tout d'abord un fait divers, un vrai ; celui d'une religieuse, ainsi nommée Suzanne Simonin par Diderot, désirant être relevée de ses vœux. Devant l'obstruction faite à sa demande, elle saisit la justice civile. Ce fait divers prend de l'ampleur, fait grand bruit, et devient public. Un homme du monde, le marquis de Croismare, prend la défense de la cloîtrée. Du côté de Diderot et de quelques amis, l'affaire tourne au canular ; il s'établit une correspondance de haute tenue entre le marquis et la religieuse ; sauf que celle qui signe les lettres Suzanne Simonin n'est autre que Diderot en personne ! Avant que la supercherie ne tourne à l'aigre, les mystificateurs en informent le marquis ; beau joueur, celui-ci prend le parti d'en rire. *La Religieuse* n'est que la continuation d'une de ces lettres sous la forme d'une confession intime, où Suzanne Simonin relate au marquis ses malheurs de femme « séquestrée ».

Résumons. Une jeune fille de bonne famille, sur laquelle, semble-t-il, les bonnes fées se sont penchées (elle a toute les qualités, tous les dons), apprend qu'elle est fille naturelle, côté père ; devenue enfant du péché, elle est déshéritée au profit de ses deux sœurs, deux pies grièches évidemment moins bien pourvues par la nature, mais qui ont sur la bâtarde d'être enfants légitimes. Écartée du foyer familial, elle est placée dans un couvent. Le jour de la prise d'habit, elle renonce à ses vœux.

Retournée chez sa mère, celle-ci refuse de lui parler et la tient à distance. Elle subit une pression de plus en plus forte de son entourage, lui faisant valoir qu'il serait plus sage pour elle d'entrer en religion que d'être abandonnée par sa famille. Elle finit par céder au chantage, entre au couvent de Longchamp, et prononce ses vœux. Au bout de quelques temps, se reprenant, elle décide de résilier son engagement devant Dieu ; elle forme le projet de rompre ses vœux définitivement et de retourner au monde, puis se confie à la Mère supérieure. À partir de cet instant, sa vie va basculer dans l'horreur, sous la férule d'une Supérieure cruelle, manipulatrice, capable, sur un claquement de doigt, de transformer une trentaine de femmes, tantôt en agnelles bëlantes, tantôt en furies exaltées. Pour sœur Sainte-Suzanne, c'est l'enfer ; la méchanceté exacerbée de ses sœurs en religion se concentre sur elle ; on ne lui épargne aucune des cruautés les plus raffinées dont peuvent être capables les femmes entre elles, quand l'excès de promiscuité non guidé par l'esprit du Seigneur confine à l'hystérie collective.

Entre temps, Suzanne perd son procès devant les tribunaux : elle ne peut être déliée de ses vœux. Le confesseur du couvent, informé du climat délétère qui règne dans l'établissement et constatant le supplice moral infligé à Suzanne, intervient et obtient le remplacement de la Supérieure ; avec l'aide de l'avocat de Suzanne, il fait transférer celle-ci au couvent Saint-Eutrope d'Arpajon. Elle n'est pas arrivée dans le nouvel établissement qu'elle tombe sous l'influence d'une Supérieure nymphomane, dont les penchants vont se reporter sur la jeune religieuse ; celle-ci, pure et innocente, ne devine rien du jeu pervers de la nonne. Mais le confesseur du couvent décèle la nature égarée de la Mère supérieure et met en garde Suzanne. Puis il entreprend gravement la Supérieure, au point que celle-ci culpabilise, se met à délirer et devient folle. Une Supérieure lui succède « âgée, pleine d'humeur et de superstition ». On accuse Suzanne d'avoir ensorcelé sa devancière. Le cauchemar recommence. Grâce à un prêtre partageant son point de vue sur les couvents, elle décide de s'évader. C'est un moine bénédictin qui la prend en charge. Dans le mauvais carrosse public qui l'emporte loin du couvent, le moine tente d'abuser de la jeune nonne. Bref,

la confession se termine en queue de poisson, tandis que la douce enfant atterrit comme lingère chez une blanchisseuse.

On voit d'ici tout ce qu'un Sade, avec sa tête de malade et ses déboutonnages obscènes, aurait tiré d'un tel scénario. Mais Diderot n'est pas le « divin » marquis. Il est d'une autre peinture. L'histoire de cette religieuse malgré elle, servie par son redoutable talent, est une charge en règle contre la vie conventuelle. Il sait habilement faire jouer le vrai, le faux, le vraisemblable, créant une atmosphère pesante de suspicion mêlée de crainte et d'effroi. Médiocre philosophe mais polygraphe de génie, Diderot est reconnu comme l'un des grands écrivains français. Il est l'instigateur de la première grande encyclopédie n'ayant jamais existé, ce qui donna encore aux philosophes l'occasion de rompre des lances avec l'Église ; celle-ci prit position contre l'Encyclopédie, non comme on l'a répété à l'envi pour faire obstacle à la science et à la diffusion des connaissances, mais parce que cette œuvre était perçue comme un monument dressé contre la religion catholique, ce qu'elle était en réalité.

On prend la mesure et toute l'importance de cette charge contre la vie contemplative, dans cet ouvrage également dénoncé comme un conte licencieux, si l'on sait que Diderot est issu d'une famille catholique très pieuse, lui-même ayant fait toutes ses études chez les Jésuites (comme la plupart de ses pairs en philosophie, qui doivent tout de leur instruction aux bons pères de l'Église). Il sera d'ailleurs très affecté par la rupture définitive intervenue entre lui et sa famille. Quasi jésuite lui-même, il devint profondément irréligieux ; il fit partie de cette école naturaliste des XVII^e et XVIII^e siècles, fondée sur l'émergence bicéphale du matérialisme et du rationalisme athée, qu'on appelle abusivement « philosophie des Lumières ».

La Religieuse, dont Diderot disait lui-même : « Je ne crois pas qu'on n'ait jamais écrit plus effroyable satire contre les couvents », n'est qu'un prétexte à dénoncer la vie religieuse conventuelle. Il ne faut jamais craindre l'adversaire, ne pas baisser les yeux, ni chercher à se voiler la face devant ses traits. Voici un extrait percutant de l'œuvre, cherchant à toucher au cœur l'institution conventuelle féminine :

« On s'occupe à nous décourager et à nous résigner toutes à notre sort par le désespoir de le changer. Il me semble pourtant que, dans un État bien gouverné, ce devrait être le contraire : entrer difficilement en religion, et en sortir facilement. Les couvents sont-ils donc si essentiels à la constitution d'un État ? Jésus-Christ a-t-il institué des moines et des religieuses ? L'Église ne peut-elle absolument s'en passer ? Quel besoin a l'époux de tant de vierges folles ? Et l'espèce humaine de tant de victimes ? Ne sentira-t-on jamais la nécessité de rétrécir l'ouverture de ces gouffres, où les races futures vont se perdre ? Toutes les prières de routines qui se font là, valent-elles une obole que la commisération offre au pauvre ? Dieu qui a créé l'homme sociable, approuve-t-il qu'il se renferme ? Dieu qui l'a créé si inconstant, si fragile, peut-il autoriser la témérité de ses vœux ? Ces vœux, qui heurtent la pente générale de la nature, peuvent-ils jamais être bien observés que par quelques créatures mal organisées, en qui les germes des passions sont flétris, et qu'on rangerait à bon droit parmi les monstres, si nos lumières nous permettaient de connaître aussi facilement et aussi bien la structure intérieure de l'homme que sa forme extérieure ? Toutes ces cérémonies lugubres qu'on observe à la prise d'habit et à la profession, quand on consacre un homme ou une femme à la vie monastique et au malheur, suspendent-elles les fonctions animales ? Au contraire, ne se réveillent-elles pas dans le silence, la contrainte et l'oisiveté avec une violence inconnue aux gens du monde, qu'une foule de distractions emportent ? Où est-ce qu'on voit les têtes obsédées par des spectres impurs qui les suivent et qui les agitent ? Où est-ce qu'on voit cet ennui profond, cette pâleur, cette maigreur, tous ces symptômes de la nature qui languit et se consume ? Où les nuits sont-elles troublées par des gémissements, les jours trempés de larmes versées sans cause et précédées d'une mélancolie qu'on ne sait à quoi attribuer ? Où est-ce que la nature, révoltée d'une contrainte pour laquelle elle n'est point faite, brise les obstacles qu'on lui oppose, devient furieuse, jette l'économie animale dans un désordre auquel il n'y a plus de remède ? En quel endroit le chagrin et l'humeur ont-ils anéanti toutes les qualités sociales ? Où est-ce qu'il n'y a ni père, ni frère, ni sœur, ni

parent, ni ami ? Où est-ce que l'homme, ne se considérant que comme d'un instant et qui passe, traite les liaisons les plus douces de ce monde, comme un voyageur les objets qu'il rencontre, sans attachement ? Où est le séjour de la haine, de dégoût et des vapeurs ? Où sont les haines qui ne s'éteignent point ? Où sont les passions couvées dans le silence ? Où est le séjour de la cruauté et de la curiosité... » Puis il porte l'estocade : « Faire vœu de pauvreté, c'est s'engager par serment à être paresseux et voleur ; faire vœux de chasteté, c'est promettre à Dieu l'infraction constante de la plus sage et de la plus importante de ses lois ; faire vœu d'obéissance, c'est renoncer à la prérogative inaliénable de l'homme, la liberté. Si l'on observe ces vœux, on est criminel ; si on ne les observe pas, on est parjure. La vie claustrale est d'un fanatique ou d'un hypocrite. »

D'abord, première constatation en préambule : Diderot qui a fait des études de théologie n'a rien compris à la spiritualité. Mais là n'est pas le plus important...

Ensuite, inclinons-nous : nous avons-là une superbe démonstration de son génie intellectuel ; raisonnement impeccable, logique imparable, sur laquelle, au premier abord, il n'y a rien à redire. Sauf que... oui, sauf qu'un grain de sable vient enrayer cette belle mécanique mentale : les vœux en religion sont VOLONTAIRES et relèvent de la liberté « inaliénable » de l'individu, pour reprendre le mot. À partir de là, l'éblouissante tirade tombe à plat. Il y aurait beaucoup à développer sur le sujet, mais on s'en tiendra à quelques considérations.

1. Diderot étaye sa démonstration comme si chaque postulant entrant dans les ordres était victime d'un complot, puis enfermé de force dans une cellule ; la « séquestration » de l'héroïne est un cas de force majeure. S'il est exact, ce cas n'en était pas moins fort rare. La preuve en est que l'affaire de ladite Suzanne Simonin a paru assez grave pour être portée à la connaissance du public, et défrayer la chronique.

2. L'auteur concentre les turpitudes qui peuvent affecter tel ou tel couvent temporairement, sans compter celles qu'il rajoute

gratuitement pour faire bonne mesure ; or il part d'un cas particulier et en déduit une généralité. En aucun cas il n'est permis de déduire une généralité d'un cas particulier sans vicier le raisonnement (fausse induction), et suborner le lecteur : ce mode de raisonnement relève de l'escroquerie intellectuelle.

3. De quoi est faite une vocation ? Quelle détermination surnaturelle pousse à faire le choix intime du « retrait » ? Sans vouloir préjuger de la sincérité de l'appel divin, quand une jeune fille ou une femme manifeste la volonté d'embrasser la religion (idem pour un homme), elle entre dans une communauté religieuse d'abord comme postulante, puis passe son noviciat. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'elle devient professe, c'est-à-dire prononce des vœux temporaires ; les vœux peuvent être renouvelables ou définitifs (perpétuels) ; dans ce cas, ils interviennent dans un délai de trois à neuf ans. D'un ordre ou d'une congrégation à l'autre, les formulations et les procédures peuvent différer. Quoi qu'on dise, l'entrée en religion est une décision mûrement délibérée, librement consentie, même s'il arrive que certains se méprennent sur le sens et la certitude de leur vocation. Cela dit, l'Église n'a jamais empêché des religieux de se relever de leurs vœux (exclaustration), même si elle tend à les dissuader par des procédures bien compréhensibles, visant à évaluer la sincérité et la solidité de leur engagement sacerdotal.

4. Il est vrai que, jadis, des familles, pour des questions d'héritages ou de successions, parfois assez sordides, cloîtraient leurs filles : un excellent moyen de les extraire de la sphère familiale et de favoriser la descendance mâle ; elles trouvaient toujours un couvent peu exigeant, lequel, moyennant une dot substantielle, fermait les yeux. Même s'il faut en convenir, et le regretter, c'était loin d'être une généralité. Rappelons que les familles nobles plaçaient leurs filles dans les couvents pour assurer leur éducation, avant de les présenter à un beau parti. Placer une jeune fille de bonne famille au couvent n'était certes pas plus indécent que de voir, de nos jours, des jeunes filles pubères maquillées comme des prostituées faire de la provocation en toute innocence, ou de jeunes étudiantes délurées défiler dans des manifestations de rues, agitées de transes hystériques sous les caméras, et hurler des slogans revendicatifs affligeants

de vulgarité ; sans parler de la gente féministe sur laquelle il y aurait plus qu'à dire, quant au délabrement mental de certaines représentantes du sexe féminin.

5. Nous l'avons vu, l'Église n'est pas à l'origine du phénomène monastique : il est né spontanément, à l'initiative des laïcs, allant dans le renoncement parfois bien au-delà de ce que Jésus lui-même jugeait nécessaire et suffisant ; elle n'a fait que canaliser les souhaits et les désirs affirmés des vocations les plus manifestes, les encourageant ou les décourageant selon le cas, afin de les garder de tout excès ou de les corriger le cas échéant (les dérives sectaires, les illuminés, etc.).

6. L'histoire du moine paillard, du gyrovague, des religieuses qui reçoivent leurs galants, ou qui passent la clôture pour rejoindre le monde, l'Église n'a pas attendu les philosophes libertins pour savoir ce qui se passe dans ses murs ; ce n'est pas en vain qu'elle a eu de grands réformateurs, femmes et hommes. Il est un fait que les couvents, les monastères, connaissaient des périodes de relâchement qu'il fallait reprendre en permanence. Surtout sous l'Ancien Régime. Cela venait d'une disposition appelée « mitigation » de la règle (assouplissement), qu'adoptaient certains ordres, et qui entraînait des dérives incompatibles avec les exigences posées par les fondateurs ; de même que le régime de la « commende » n'a pas peu contribué à susciter ces périodes de relâchement.

7. Dans tout le roman de Diderot, où les pires turpitudes ne nous sont point épargnées, même lorsqu'elles ne sont que suggérées, il y a une chose qui ne transparait jamais : la piété ; sinon sous les apparences les plus superficielles, les plus formelles. On babille, on minaude, on papillonne beaucoup dans ses couvents féminins. Venant d'un esprit aussi contraire à la religion, il n'y a pas de quoi en être surpris. Cela dit, qu'est-ce qui l'autorise à dénigrer les inspirés qui manifestent les exigences d'une foi pure, mystique, transcendante, en choisissant de se retirer du monde, si tel est leur vocation initiale, leur ultime dessein ? Et cela en accord avec leurs aspirations les plus intimes, mais aussi par un désir irrésistible de répondre à l'appel divin quand ils y trouvent l'occasion d'exprimer le don sublime,

c'est-à-dire la convergence de l'effacement de soi et de l'offrande mystique de sa personne à Dieu et aux Hommes ? Et qu'est-ce qui l'autorise à statuer négativement sur le désir de ceux qui, répondant à un impérieux appel intérieur, cherchent à donner un sens à leur vie soit en la consacrant à autrui, soit renonçant au monde pour se donner tout entier à Celui qu'ils ont placé au-dessus de tout ?

Comment expliquer que des réformateurs comme saint Bernard (1090-1153), sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), grande mystique mais les pieds sur terre, aient attiré tant de vocations dans leurs ordres ? Que des natures fortes (le mot est faible !) comme sainte Colette de Corbie (1381-1447, Clarisses), sainte Catherine de Sienne (1347-1380, Dominicaines) qui a poussé le pape d'Avignon à réintégrer Rome, aient pu s'imposer ? Ou d'autres « non déposés sur les autels » comme Matthieu de Bascio (Capucins, 1525), l'abbé de Rancé (la Trappe, 1664, stricte observance cistercienne) ; ou l'apparition de nouveaux ordres provoqués par la déliquescence de l'Église romaine ou d'ordres relâchés à diverses dates : les Chartreux de saint Bruno (1084), les Prémontrés de saint Norbert (1120), les Ursulines de sainte Angèle Merici (1535), les Clercs réguliers ou Théatins de saint Gaétan de Thienne (1523), l'Oratoire de saint Philippe Néri (1575) — présenté comme le comique de l'Église —, les Rédemptoristes du rigoureux saint Alphonse de Liguori (1732), ex-avocat flétri dans son honneur, etc. ? Et aujourd'hui encore, à notre époque moderne, où les Carmélites avec les Filles de la Charité de M. Vincent ou Sœurs de Saint-Vincent de Paul — un des ordres féminins dévoués aux pauvres et aux malades les plus importants —, représentent les ordres religieux parmi les plus prestigieux ?

Il fait dire à une Supérieure : « Entre toutes ces créatures que vous voyez autour de moi, si dociles, si innocentes, si douces, eh bien ! mon enfant, il n'y en a presque pas une, non, presque pas une, dont je ne pusse faire une bête féroce ; étrange métamorphose pour laquelle la disposition est d'autant plus grande, qu'on est entré plus jeune dans une cellule, et que l'on connaît moins la vie sociale : ce discours vous étonne ; Dieu vous préserve d'en éprouver la vérité. Sœur Suzanne, la bonne

religieuse est celle qui apporte dans le cloître quelque grande faute à expier. » Ce sont là propos scandaleux dans la bouche d'une moniale — surtout adressés à une jeune novice qu'elle est censée éduquer à la spiritualité pour éprouver la sincérité de sa vocation : en faire une bête féroce, affirmer que la bonne religieuse est celle qui a quelque grande faute à expier, quel indigne discours ! Propos d'une moniale, dis-je, qui manquent singulièrement d'humilité, de tact, voire d'intelligence, mais aussi de cette grâce propre aux consacrés qui ont voué leur vie à l'amour de Dieu. On retrouve bien là le mépris arrogant des esprits forts ! Comme par hasard, c'est la seule religieuse qui trouve grâce aux yeux de Diderot, et qui a toute l'affection de l'héroïne, alors que cette femme, qui fait montre d'une mentalité de dame patronnesse, n'a manifestement pas sa place dans un couvent.

Mais la vérité nous révèle aussi le côté détestable du personnage Diderot. La religieuse dite Simonin (Marguerite Delamarre de son vrai nom), dans la réalité, n'a réclamé contre ses vœux qu'après dix-sept ans de vie religieuse : elle n'était plus tout à fait l'innocente novice du roman ; elle était sœur tourière ou portière de l'abbaye royale de Longchamp ; cette fonction ouvrait le couvent sur le monde : elle aurait pu se sauver et reprendre sa vie civile à tout moment. Elle n'a jamais dirigé sa plainte contre le couvent, mais contre sa mère ; celle-ci l'avait déshéritée parce qu'elle affirmait ne pas être sa fille, mais la fille illégitime de la duchesse de Berry (la Messaline de Berry, 1695-1719), elle-même fille du régent Philippe d'Orléans. L'affaire tourna en un obscur procès en réclamation d'héritage et en restitution d'identité. Déboutée, elle réintégrera son couvent ; elle en sera « libérée » d'autorité sous la Révolution, trente ans plus tard, « toujours cordelière et point du tout réclamante », nous dit Jean Dumont dans un livre consacré à *L'Église et la Révolution* (1).

Plus grave dans l'imposture, si c'est possible. Diderot décrit l'abbaye de Longchamp comme un centre de « torture » sous la férule d'une Mère supérieure sadique, alors que, nous l'avons vu, c'était surtout un couvent relâché, plutôt réputé pour ses mondanités (en réalité des femmes de diverses conditions) ; une dérive qui avait tendance à exaspérer la hiérarchie catholique ;

quant au couvent Saint-Eutrope d'Arpajon (nommé « Sainte-Eutrope » par Diderot : il avait étudié la théologie à la Sorbonne !) qu'il tente de nous décrire comme un lupanar hanté de femmes hystériques, il s'agissait d'une maladrerie fondée par l'épouse de Philippe Le Bel, Jeanne de Navarre (1273-1305) ; au XVI^e siècle, il sera dévolu aux Sœurs Grises hospitalières (franciscaines), puis aux sœurs de l'Annonciade pour y soigner les hydropiques ; Diderot ne fait aucune allusion à ce dévouement de pure charité, et donne de ce couvent, en le nommant, une abominable image calomnieuse. Ces deux couvents seront voués à la démolition au moment de la Révolution. Ainsi disparaîtra l'église de Longchamp, dont la beauté architecturale rivalisait avec la Sainte Chapelle. L'hippodrome du même nom se trouve en lieu et place de l'ancienne abbaye. Il n'est pas sûr que l'humanité ait gagné au change et en soit sortie grandie.

Qu'on ne s'y trompe pas, la philosophie dite des « Lumières », faite avec les « éléments du monde », et dont se fait une si grande fierté la culture officielle de la République Française, n'a pas apporté la clarté tant attendue ; elle a surtout allumé les brandons de la Révolution : l'obscurantisme, le fanatisme, la superstition, ne sont pas toujours du côté où on les croit ; on le voit, aujourd'hui, avec la faillite généralisée des idéologies. Les théories philosophiques ne sont le plus souvent que des errements de la pensée, des parodies de la raison, des jeux d'esprit pour se donner le délice d'éprouver le vertige des mots. Du XVIII^e à nos jours, on ne fait plus de la philosophie, on fait du « philosophisme » ; on confond la dérision avec la raison, et on prend la déraison pour de la profondeur d'esprit.

Ayant donné la parole à l'adversaire, je la cède pour conclure au pape Benoît XIV ; dans une lettre au cardinal de Tencin (personnage bien de son siècle, comme sa sœur, l'intrigante Alexandrine, qui connut un sort similaire à l'héroïne de Diderot, mais s'en remet fort bien), le Pape dit ce qu'il pense des philosophes français — jolie répartie papale qui remet à leur place nos « philosophes » sacrés (plus tard, Chateaubriand répondra aux philosophes, particulièrement à Voltaire, dans le très esthétisant *Génie du Christianisme*) :

« L'homme marche entre deux abîmes, et rien de plus ordinaire que de le voir croyant tout ou ne croyant rien. Je gémis de ce que la France se remplit de beaux esprits qui affectent l'incrédulité, tandis que ses plus grands génies furent autrefois les plus soumis à la religion ; je gémis pour ce que l'on prend la honte même pour de la gloire, des railleries pour des arguments, de ce qu'on regarde enfin le siècle pour le plus éclairé parce qu'il est le plus audacieux. En donnant à la terre ce qu'on ôte au ciel, à la nature ce qu'on soustrait à Dieu, on forme un chaos qu'il est impossible de débrouiller. L'homme n'est plus lui-même, si on l'isole d'un Créateur, et le terme de son existence doit faire le supplice de sa vie.

Vos auteurs ont vu qu'ils ne pouvaient prétendre à des réputations aussi brillantes que les anciens, et ils ont dit dans leurs cœurs : "Ouvrons-nous un chemin à travers les paradoxes, et nous étonnerons par la singularité". La nation la plus aimable, mais légère, les a crus sur parole, d'autant mieux qu'on se plaît à ne plus rien approfondir, et l'on a crié de toutes parts : voilà nos oracles, voilà nos dieux. Rien de plus commode, ils permettent tout, excepté l'assassinat et le vol ; il faut les écouter. Quand les passions portent la bannière, on est sûr de voir une nombreuse procession. »

1. Il est regrettable pour s'informer d'un fait historique français qui n'est pas anodin, d'avoir recours, comme souvent, au canal anglo-saxon, quoique l'auteur, Georges May, professeur de littérature française à l'université de Yale, soit d'origine française. Il s'agit de l'unique étude réalisée sur l'affaire Marguerite Delamarre (*Denis Diderot et « La Religieuse »*, 1954), cette religieuse qui servira de « modèle » au fameux roman. Cette affaire, très sous-estimée par les historiens et critiques littéraires français (sans doute pour ne pas ternir la réputation du troisième larron de la philosophie des « Lumières ») donnera l'occasion à son auteur de mettre sur la place publique l'aversion qu'il avait à titre personnel contre l'institution monacale de l'Église catholique. Certes, sa propre expérience, celle de son frère Didier-Pierre Diderot, chanoine de la cathédrale de Langres, avec lequel il entretiendra des relations exécrables (ils campaient l'un et l'autre sur des oppositions philosophiques irréductibles), et de sa sœur Angélique, morte folle à 29 ans dans un couvent, aurait pu justifier une légitime dénonciation de certaines failles de l'institution religieuse ; à la rigueur, il aurait pu en faire le procès à partir de faits objectifs et circonstanciés ; il n'aurait fait que dénoncer une réalité que tout le monde savait sans apporter rien de plus... Non, il choisit

de dévoiler ses rancœurs personnelles à travers une fiction romanesque hallucinante, qu'il tente de rendre crédible en s'appuyant sur un prétendu témoignage réel ; or la vraie Marguerite Delamarre, née en 1717, n'a rien à voir avec l'héroïne du roman ; le destin de chacune ne se recoupe jamais ; nulle part la fiction ne coïncide avec la réalité ; Suzanne Simonin est une jeune fille douce et fragile, « victime » des odieuses machinations de ses supérieures ; Marguerite Delamarre, elle, est une religieuse authentique, affabulatrice et procédurière, solidement campée sur ses 35 ans quand elle dépose, en 1752, devant l'Officialité de Paris (tribunal ecclésial diocésain), une demande pour être relevée de ses vœux ; la procédure durera six ans ; déboutée, elle portera l'affaire en appel devant la juridiction du Parlement de Paris, rendant du même coup le procès public, et attirant ainsi le ban et l'arrière ban de la haute société anticléricale de Paris, qui trouvait là l'occasion de jubiler à l'idée de se mettre un scandale religieux sous la dent. Le tribunal confirmera l'arrêt de l'Officialité et recommandera à la plaignante de réintégrer son couvent.

Cette religieuse donne le sentiment d'avoir été une personne perturbée, n'ayant trouvé sa place ni hors la religion ni dans la religion, au sein de laquelle elle aura tout de même passé cinquante-cinq années de sa vie, preuve qu'elle n'a pas trop souffert de sa condition de cloîtrée. Notons que c'est durant cette longue période procédurière que Marguerite, affirmant avoir été déshéritée par sa mère au prétexte qu'elle aurait été fille illégitime de la duchesse de Berry, présentera une demande en réclamation d'état qui n'aura pas davantage de succès. Diderot n'avait que cet exemple scabreux à mettre en évidence pour donner consistance à sa démarche littéraire, se voulant une dénonciation définitive de la vie conventuelle : médiocre justification tombant à plat, dès lors qu'on se réfère à ce subterfuge... Ses admirateurs affirment que *La Religieuse* n'est pas un livre dirigé contre la religion, et qu'il ne visait, au sein de l'institution du Christ, que la claustration monacale. Il suffit de s'en référer au livre pour vérifier qu'il s'agit bien d'un monument de littérature magistralement dressé contre l'Église et la foi chrétienne ; toute l'œuvre romanesque de Denis Diderot, en bon matérialiste athée qu'il était, est imprégnée à la fois de sensualité et de rejet de la religion catholique. *La Religieuse* va très loin dans l'anticléricanisme, mais par le fait même que cet ouvrage relève de l'imposture, il apparaît comme une provocation en même temps qu'une escroquerie intellectuelle et morale, fût-elle l'œuvre d'un génie littéraire. Notons que l'affaire Delamarre repose sur les pièces du procès auprès du procureur général au Parlement de Paris, Joly de Fleury (1715-1810) — que Voltaire ne trouvait « ni joli, ni fleuri » —, et sur une relation qu'en a donné Briquet de Marcy, l'avocat de la mère de Marguerite.

Annexe 3

DEUX, TROIS, CHOSES...

Je reviens sur trois points importants.

1) Quand Jésus dit : « *Qui est ma mère, qui sont mes frères ?* », il importe de donner une interprétation élargie à cette phrase, et ne pas la réduire à son seul aspect familial. Se méfier, là encore, du littéralisme hyperbolique. Jésus est en situation de faire face au népotisme qui règne au sein de la cléricature judaïque. Les charges ecclésiastiques étaient familiales et héréditaires, voire dynastiques (tribu de Lévi ou lévites, fonctionnaires du judaïsme, hors sacerdoce). Caïphe, le grand prêtre du Sanhédrin, le juge suprême de Jésus, succède à Anne, son beau-père. Sur ce point, Jésus se montre encore une fois original, et va à contre-courant de l'ordre établi. S'il demande à ses disciples de rompre avec leur famille, il faut moins y voir une rupture affective, bien que la translation affective se fasse, à un autre degré, de la famille à Dieu, qu'une consigne claire de se libérer des liens sociaux de la parenté pour exercer son apostolat. C'est dans ce même esprit qu'il conseille aux clercs, comme le fera saint Paul, et sans toutefois l'imposer, de respecter le célibat. Instruite par l'expérience, l'Église le rendra obligatoire.

Le népotisme a été pour l'Église un cauchemar, sa plaie vive, sa maladie chronique, celle dont on souffre mais ne meurt pas. Un Pape ne pouvait se faire élire, sans qu'une parentèle nombreuse et avide se fasse connaître pour obtenir des faveurs au sein de l'administration de l'Église ou dans Rome. Ils avaient toujours des neveux, (vrais ou supposés !), à placer ici ou là ; le mot « népotisme » (*nepote* : neveu), vient de cette fâcheuse coutume inscrite dans les mœurs de la papauté. Il faut y voir, bien sûr, l'inévitable interpénétration du religieux et du temporel. Dès lors que les princes de ce monde exerçaient leur contrôle sur des pans entiers de l'Église, ils nommaient les évêques et les traitaient comme un corps de hauts magistrats ; le haut clergé devenait une affaire d'État ou de famille. Le recrutement des seigneurs de l'Église se faisait principalement

dans l'aristocratie. Dieu merci, la compétence ne se transmet pas toujours ; beaucoup n'étaient que des évêques sans « brevet », des abbés de cour ou des cardinaux d'apparat — ce qui ne veut pas dire qu'ils n'avaient pas de grandes qualités sapientiales de prélats et d'administrateurs... Les plus humbles avaient toutes leurs chances d'accéder aux plus hautes charges. Il arrivait même que le diable porte pierre jusqu'au sein du Vatican ; ainsi, le Pape Pie IV chassa de Rome des neveux plus gourmands que compétents ; fidèle à cette funeste tradition, il s'attacha les services d'un autre neveu, le fils de sa sœur Marguerite, qui, lui, ne demandait rien. Bonne pioche : ce fut le futur saint Charles Borromée, théologien, archevêque de Milan ; il sera un modèle d'apostolat pour les évêques du monde entier. On comprend mieux cette exigence de Jésus : « *“Qui est ma mère, qui sont mes frères ?” Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : “Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère”* » Le message est lumineux.

2) Si en religion, les vœux d'obéissance et de chasteté relèvent de la résolution la plus intime, la plus personnelle, par contre l'accusation de Diderot sur les vœux de pauvreté est inacceptable : « Faire vœu de pauvreté, c'est s'engager par serment à être paresseux et voleur. » Un simple examen de l'histoire montre que les moines ont toujours incorporé le travail dans leur règle, celui-ci étant vécu comme une nécessité psychologiquement équilibrante, tout autant que nécessaire pour subvenir à leurs besoins matériels. Moines copistes (il n'y avait pas d'imprimerie à l'origine, n'est-ce pas ?), calligraphes, enlumineurs, artistes, artisans, défricheurs, agriculteurs, bâtisseurs, constructeurs de ponts !... Beaucoup étaient des moines convers ou des frères attachés aux travaux manuels, par opposition aux moines de chœur orientés vers l'érudition, tous étant consacrés à Dieu par la foi et la prière.

Diderot fait surtout allusion aux couvents mondains plus ou moins ouverts aux personnes de la haute société ; il situe l'action de son pamphlet antireligieux au couvent féminin de Longchamp, réputé pour être fréquenté par cette même société ; même si ce n'est pas une généralité, il est vrai que ces couvents,

affectés parfois par les frivolités du grand monde (Port-Royal avant les Arnaud), vivaient de dons et de la substantielle dot des religieuses, tandis que tout travail manuel, hors le service interne, était considéré (pas nécessairement) comme indigne des jeunes filles de haute noblesse.

Aujourd'hui, il n'est pas un monastère, homme ou femme, qui ne tire ses subsides du travail de ses conventuels ; on les voit se déployer dans les activités les plus diverses : produits alimentaires et de bien-être (santé), petit artisanat, imprimerie, etc. ; certains sont organisés comme des petites entreprises et font parfois appel à du personnel extérieur ; toutefois ils ne peuvent se développer au-delà de certaines limites, sous-peine de s'enrichir à l'excès, de contrevenir à la Règle ou de perturber la vie monacale, et de perdre ainsi leur raison d'être, ou de se poser en concurrence vis-à-vis des entreprises civiles dont les charges sociales sont plus élevées (1). C'est ainsi qu'on trouve des biscuiteries (Chalais), chocolateries (Bonneval), produits diététiques (l'imposante abbaye de Sept-Fons), produits naturels (Ganagobie), agriculture (Boulaur), bière, vins, liqueurs, pâtisserie, confiserie, conserves, reliure, tissage, confection, instruments de musique, travail de sous-traitance, petite hôtellerie, articles religieux, séminaires, retraites dirigées, ressourcement spirituel, etc., il n'est pas un monastère qui ne possède son magasin de vente ou revente de ses propres produits ou ceux des autres, parfois diffusés sous un label commun d'authenticité (ex. : « Monastic »)... Le travail manuel dirigé et bien compris, quand il accompagne la méditation, peut être interprété comme une ascèse de l'esprit.

Il faut citer aussi les activités des ordres plus « intellectuels », Jésuites plutôt orientés vers l'enseignement scolaire tout comme les congrégations enseignantes qui vivent de leur activité ; les Assomptionnistes dont l'énorme groupe Bayard Presse est issu, édition grand public, plus de 150 magazines, 2500 personnes, exemple à grande échelle de ce néo-catholicisme postconciliaire affadi, tiédasse, ni chair ni poisson, ni péché ni vertu, de ce christianisme minimaliste héritier de Vatican II, qui se satisfait d'un accommodement consensuel entre le bien, pas tout à fait bien, et le mal, pas tout à fait mal : on est loin de l'esprit des fondateurs. Dominicains, revues, journaux, et la très importante

maison d'édition du Cerf — un temps controversée pour son orientation moderniste —, éditeur de la Bible de Jérusalem (plus de 5 millions d'exemplaires en langue française !), gérant plus de 6000 titres... Sans parler, bien sûr, des initiatives plus modestes et variées, selon les courants de pensée, dans les mêmes domaines de la presse et de l'édition. Seuls relèvent de la charité proprement dite, et du don, les Ordres se consacrant justement à la charité et à la santé. Depuis l'an 530, la règle de saint Benoît en vigueur est claire, et pourrait se résumer à ces trois mots : Contemplation, Manufacturation, Érudition (prière, travail, réflexion, *ora et labora*). Elle est valable pour tous. Oser affirmer, comme Diderot, que faire vœu de pauvreté cela veut dire s'engager par serment à être paresseux et voleur, plus que de la mauvaise foi, c'est de la calomnie pure. Il est pourtant, avec d'autres de son acabit, placé haut dans le panthéon des lettres françaises. Ce genre d'argument fallacieux, très en vogue chez les libres penseurs et les esprits forts (lesquels ne sont pas connus pour être des forçats du travail manuel), a causé des ravages dans les têtes faibles à certaines époques dramatiques de notre Histoire ; il appartient à ceux qui font valoir de tels arguments encore aujourd'hui, et qui bénéficient souvent eux-mêmes du statut de fonctionnaire, de relever le défi d'une critique du même ordre de la fonction publique, qu'elle soit territoriale ou d'État : je leur promets un festival « de paresseux et de voleurs »...

3) Il n'est pas le lieu de revenir dans ces lignes à Vatican II. D'une certaine façon, ce concile fut une sorte de contre-Vatican I (resté en suspens), lequel proclamait l'infaillibilité du Pape pour les questions de doctrine et de morale et le dogme de l'Immaculée Conception, posait la question du modernisme, et mettait très justement en garde la chrétienté contre les idéologies matérialistes athées (libéralisme, socialisme, communisme...) ; au vu de ce qu'est devenue la société moderne d'aujourd'hui, les interventions du Pape Pie IX, à travers le *Syllabus* et l'encyclique *Quanta cura*, vilipendées et jugées excessives, venant, il est vrai, d'un pape qui avait été un temps adepte du libéralisme le plus ouvert avant d'opérer un retournement salutaire, donnent un relief particulier à ses propos, et lui confèrent une forte vérité que la réalité confirme au quotidien.

Ce qui nous intéresse dans Vatican II, au-delà de son contenu doctrinal qui relève de la compétence des théologiens, c'est l'esprit moderniste général qui s'en dégage, lequel a fortement contribué à désagréger la chrétienté d'après concile tout en l'égarant sur des formes de relativisme spirituel et moral aux effets dévastateurs ; certains ont pu parler d'un « vent de folie s'abattant sur l'Église » ; fait extraordinaire, cet esprit de réforme s'est plus ou moins amalgamé avec l'esprit décadent de Mai 1968, auquel il faut joindre le traumatisme de la guerre d'Algérie, la fin de l'Empire colonial et l'irrésistible montée en puissance des idéologies progressistes dans l'Église, accompagnées de sa dérive « humaniste » : la théologie de la libération, par exemple. C'est en ce sens que l'effet Vatican II nous a paru le plus nocif dans ses conséquences, tout aussi nocif en tous cas que les modifications rituelles de la liturgie et de la sainte messe, même si tout se tient : une liturgie dénaturée, tout est dénaturé.

Ainsi le prétendu « *aggiornamento* » conciliaire s'est fait sentir jusque dans les comportements des clercs et des fidèles. Les prêtres et les curés ont envoyé la soutane aux orties, allant jusqu'à renier toute dignité sacerdotale en s'affublant d'une tenue passe-partout, voire en arborant le *jean* emblématique de la jeunesse « émancipée » ; jusqu'aux religieuses de certaines congrégations affublées de tenues les faisant davantage ressembler à des femmes de ménage qu'à des filles de l'Église : il ne leur manquait que le balai-brosse et la serpillière ; où sont passées la dignité et la décence chez les femmes de Dieu ? Les séminaires sont frappés eux aussi par la crise du modernisme ; la formation des prêtres s'en ressent profondément... Le summum du renouveau de la foi chez les fidèles modernistes fut de tutoyer le prêtre et de l'appeler par son prénom, tel un « pote » avec lequel on fait la virée des bistrots. Le supérieur d'un séminaire fait état de ses difficultés pour recruter de nouveaux séminaristes en 1948, soit quinze ans avant Vatican II : « Il existait parmi celles-ci [les difficultés] la perte du sens de Dieu et du sacré. Aussi le prêtre a-t-il tendance à être pour beaucoup un "un homme comme les autres" ; ceux qui ont de la sympathie pour lui, le considèrent souvent comme un bon garçon, un camarade... » Ils croyaient

être plus proches des gens et des fidèles du Christ ; ils s'en éloignaient en les rabaissant au lieu de les aider à s'élever en les édifiant : un tuteur aide la plante à prendre racine et la soutient sur la longueur de son cycle vital.

C'est aussi à cette époque que les églises se transforment en auditoriums pour musique moderne, faisant rythmer rock et musique pop au son des guitares électriques. Les églises elles-mêmes vont se dépouiller de toute référence à l'art religieux figuratif, y compris la statuaire, pour donner dans l'art contemporain le plus abstrait, voire dans l'idolâtrie moderniste ; il en est même qui briseront chaires, prie-Dieu, confessionnaux, pour les transformer en bois de chauffage, ou bazarderont l'innocent harmonium poussif de l'église du village, qui tient lieu d'orgue des humbles ; puis on évacuera la sainte Table afin de célébrer face aux fidèles et ramener la prédication à leur hauteur, débarrassant du même coup la table de communion (2). On voudrait croire à l'action sacrilège de vandales ; non, il s'agit bien de curés conciliaires, sorte de prélature modern-progressiste d'avant-garde dont on attendrait le plus élémentaire respect que des hommes d'Église doivent aux œuvres sacrées consacrées à Dieu (3).

La construction de nouveaux édifices religieux cède parfois au modernisme le plus provocant, au point qu'on peut se demander si les influences maçonniques ou les sectateurs de Satan ne sont pas derrière certains de ces temples avant-gardistes (la « cathédrale » d'Évry, de conception maçonnique ouvertement avouée, ou celle de Brasilia, de l'architecte communiste Oscar Niemeyer).

Comment est-il possible de prier dans des environnements d'inspiration provocatrice, aussi éloignés du cœur mystique de la liturgie qu'ils sont peu propices au recueillement et à la méditation ? Dans le même temps, le rituel de la messe va s'alléger pour ne plus ressembler qu'à un vague pastoralisme de routine. Sous prétexte de revenir à l'Église des premiers chrétiens, cette désacralisation de la liturgie banalise le message divin et lui ôte tout caractère transcendant. La presse catholique progressiste se voile la face et rase les murs. Ainsi, la *Vie Catholique* devient la *Vie* tout court (supprimer l'emblème de référence à ce qui est sa propre raison d'être, le comble du sacrilège !) ; tandis que le quotidien *La*

Croix manque de peu de disparaître pour devenir *La Croix-L'Événement*, puis *l'Événement* tout court, afin de se donner le sentiment de ne pas être largué par la montée des idées « nouvelles », avant de reprendre ses esprits et de se renommer promptement *La Croix* ; titre de journal qui, de nos jours, ressemble plus à un abus de langage qu'à un puissant symbole de la foi...

Une des conséquences les plus spectaculaires du contrecoup de Vatican II, hors la rupture lefebvrisme, sera l'éclatement du mouvement Scout (4). Les Scouts de France d'obédience catholique vont se transformer profondément, jusqu'à rejeter l'uniforme, l'organisation hiérarchique et les symboles de l'autorité que sont le grade ou degré, le salut, le rang, — pour revenir ultérieurement à une attitude plus conforme aux principes fondateurs. Ce laxisme disciplinaire, auquel s'ajoute la mixité, ne manquera pas, comme toujours, d'induire un certain relâchement dans le comportement général, entraînant parfois des excès comme l'arrivée de la cigarette et du débraillé chez les jeunes (dont le désormais inévitable *blue-jean*), voire de la drogue comme cela s'est vu. Une fraction importante du mouvement fera scission sous le nom de Scouts d'Europe, tandis qu'une autre se reformera sous l'appellation Scouts Unitaires de France, ces deux formations restant plus proches de l'esprit original selon Baden-Powell.

Et je ne parle pas de toutes les organisations catholiques de jeunesse ou caritatives issues du catholicisme social et de l'Action Catholique, passant irrésistiblement sous l'influence pernicieuses d'idées novatrices portées par des théologiens et philosophes catholiques progressistes, voire ouvertement déclarés à gauche, les Pères Congar, Chenu, Teilhard de Chardin, de Lubac, des écrivains comme Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, ou carrément rouges comme le père Jean Cardonnel... Ne parlons pas non plus de l'effondrement de la formation des prêtres, comme dit plus haut, et de ces séminaires transformés en clubs de propagande et d'agitation sociale, d'où sortaient des ecclésiastiques dont le niveau de formation spirituelle et de conscience pastorale devaient osciller entre le moniteur de colonie de vacances et l'école des cadres du Parti communiste.

Créée avec la bénédiction du Pape Pie XI pour contrer l'influence grandissante de L'Action Française de Charles Maurras (AF), l'Action Catholique (AC) s'orientera vers la jeunesse à travers de multiples mouvements ayant la reconnaissance officielle de l'Église catholique, comme la JEC (Jeunesse étudiante catholique), la JMC (Jeunesse maritime catholique mais aussi musicale), la JIC (Jeunesse indépendante catholique, commerce et artisanat), la JOC (Jeunesse ouvrière catholique), celle-ci finissant entièrement phagocytée par le syndicat communiste CGT ; tandis que la JAC (Jeunesse agricole catholique) fournira — un comble ! — la technocratie agricole qui contribuera largement à liquider la paysannerie française, avant de changer de nom en 1963 et de se muer en MRJC (5), pour finalement tomber dans tous les poncifs les plus gauchistes du progressisme libertaire.

Parce qu'ils ont été établis sur des présupposés idéologiques pernicieux, et sauf exception, l'Église ne maîtrisera jamais ses mouvements de jeunesse, trompant ainsi gravement la confiance des parents qui lui confiaient leurs enfants (6). Signe patent de cette incroyable dérive matérialiste fatale — et là encore, suprême sacrilège : la permutation du « C » catholique en « C » chrétien. En réaction, une partie des catholiques va quitter l'Église officielle sous l'impulsion de Mgr Lefebvre, lui opposant la Tradition tridentine et le rituel de la messe selon saint Pie V. Sans aller jusqu'au schisme proprement dit, les traditionalistes s'en tiendront à un positionnement schismatique pour ne pas prêter flanc à l'accusation d'apostasie.

Cette Église *new-look* prétendait retrouver la foi des premiers chrétiens en se donnant pour objet de vivre la vie simple de l'Évangile du Christ et des premiers Apôtres ; ils entendaient ainsi être plus proches du peuple (l'affaire des prêtres ouvriers, qui tournera au fiasco). Elle se trompait sur toute la ligne. Elle commettait l'erreur fatale de s'adapter à son temps, et non d'adapter celui-ci au message divin ; on n'adapte pas Dieu à son temps ; Dieu n'est pas un produit de consommation à la carte qu'on accommode à son goût ; la foi vivante des premiers chrétiens de l'Église primitive, qu'ils prétendaient faire revivre, n'était pas une adaptation à l'esprit du temps, mais au contraire elle se dressait CONTRE l'esprit de son temps, l'esprit décadent

de l'Empire romain. **Le rôle de l'Église n'a jamais été de s'adapter à son temps, ni d'être de son temps, mais d'être DANS son temps, et de l'infléchir à son esprit, sous la divine souveraineté du Christ, tout en le laissant évoluer dans les domaines ne relevant pas de son ressort ; « L'Église n'est pas de ce monde mais vit en lui et pour lui », dit Benoît XVI.**

Apostolique et bienveillante, on a trop souvent oublié que sa vocation première, hautement inspirée par l'Esprit Saint, est d'abord apostolique (la transmission de la foi), son caractère pastoral (les œuvres) et doctrinal (la foi) à la fois liturgique, social, charitable, humain, n'étant que la conséquence logique de cette vocation première : il n'y a pas d'œuvres sans la foi.

Avec le recul du temps, l'Église peut mesurer aujourd'hui les conséquences déstabilisantes (et c'est peu dire !) des effets conjugués de l'Esprit conciliaire de Vatican II, du prosélytisme œcuménique et interreligieux de la hiérarchie officielle, et de ses ministres les plus progressistes ; ce fut, encore une fois constatons-le, le résultat de l'une des multiples répercussions lointaines de la politique de ralliement à la République voulue par le pape Léon XIII et ses successeurs (à l'exception de Pie X et Pie XII), à travers sa Lettre encyclique *Au milieu des sollicitudes...*

La religion catholique, religion fondatrice et digne mère de la France, cette grande dame, magnifique inspiratrice qui a illuminé de sa vocation divine la grandiose destinée de notre pays et celui de l'Europe depuis plus de quinze siècles, au moment où j'écris ces lignes, est sur le point de passer religion minoritaire dans son propre sanctuaire...

1. Un exemple : les moines bénédictins de Ligugé fondèrent en 1891 une imprimerie qui employa jusqu'à 70 personnes. Tenu de se séparer de l'entreprise monastique, celle-ci sera reprise par une famille amie, la famille Aubin, et connaîtra un essor. Puis elle sera revendue à un groupe international avant de redevenir indépendante. Aubin aura retrouvé sa place parmi les imprimeries indépendantes de France, mais n'a plus de liens avec des productions spécifiquement catholiques.

2. C'est à ce moment précis qu'intervient la rupture liturgique moderniste de la symbolique mystique du rituel, lorsque le prêtre, se détournant de Dieu pour faire face aux fidèles, accomplit l'offrande (oblation) du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Auparavant le célébrant, tourné vers Dieu,

présentait le corps et le sang du saint Sacrifice les bras tendus au-dessus de lui, à la fois devant Dieu et les fidèles. C'était le moment de l'élévation qui suit l'offertoire ; c'est aussi le cœur de l'Eucharistie, le cœur de la messe.

3. Il s'agit bien sûr de cas extrêmes. Par contre, je n'ai pas connaissance qu'un des magnifiques retables qu'on découvre au détour de nombreuses églises sur tout le territoire, même parmi les plus humbles, ait été vandalisé.

4. Traumatisés par l'affaire Jean Muller, un des responsables nationaux des Scouts de France qui dénonça les agissements de l'Armée française en Algérie (torture, « corvées de bois », etc.), sensibles aux accusations venant des activistes de gauche dénonçant le scoutisme comme une organisation paramilitaire fascisante, puis s'inscrivant dans le sillage du concile Vatican II sous l'influence de *Témoignage Chrétien*, les Scouts de France basculèrent tout uniment dans le camp progressiste. Il semble que Jean Muller avait une vision assez angélique de la guerre ; son témoignage aurait servi, volontairement ou non, d'argument aux porteurs de valises et autres traîtres qui soutenaient la cause des terroristes du FLN algérien ; ils furent responsables de la mort de milliers de civils et militaires, français et arabes. Jean Muller fut lui-même assassiné dans des circonstances obscures, conséquence funeste probable de son engagement personnel. La politique faisait une irruption fracassante dans le scoutisme. Le résultat fut l'écèlement du mouvement. Les Scouts de France ont l'honnêteté de reconnaître que si le scoutisme a pu maintenir une unité de façade sous le régime de Vichy, la guerre d'Algérie a eu raison de cette unité.

5. MRJC, mouvement rural de jeunesse chrétienne : à ne pas confondre avec le MJCF, mouvement de la jeunesse communiste de France, lequel ne doit pas être confondu non plus avec son homonyme catholique, radicalement à l'opposé, le MJCF, mouvement de la jeunesse catholique de France à vocation missionnaire, spirituellement adossé à la Tradition lefebvriste et à la doctrine de saint Dominique. Mouvement initiateur de vocations religieuses et... maritales, grâce à une subtile gestion de la mixité et un salutaire fond de moralité chrétienne chez les jeunes. Tranche d'âge : 17-23 ans.

6. Plus qu'un échec, on peut parler d'une véritable faillite de l'Église catholique dans sa mission apostolique à l'égard de la jeunesse et de l'approche du monde professionnel en général. L'Action catholique aurait pu être une bonne idée, à condition d'y croire et d'y apporter toute la ferveur missionnaire et pastorale de l'institution du Christ. Au lieu de cela, l'Église officielle se contentera d'en faire une sorte d'anti-Action Française jusqu'à l'effondrement de celle-ci, la hiérarchie catholique s'en désintéressant par la suite, préférant se laisser dévorer de l'intérieur par la montée des idéologies modernoprogressistes. La foi et les œuvres, mais sans les œuvres disparues depuis le Ralliement et les lois de séparation des Églises et de l'État, comment dispenser la foi ?

LA GRANDE TRIBULATION

(...) Alors on vous livrera à la tribulation, on vous tuera, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon Nom ; et alors, beaucoup trébucheront. On se livrera mutuellement, on se haïra mutuellement ; vous n'aurez pas à vous soucier de votre défense, car moi, je vous donnerai un langage et une sagesse auxquels nul de vos adversaires ne pourra résister ni contredire. Et le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se dresseront contre les parents, et les mettrons à mort. Il surgira beaucoup de faux prophètes qui abuseront bien des gens, et l'iniquité se propageant, la charité du grand nombre se refroidira. Mais celui qui tiendra jusqu'au bout, celui-là sera sauvé. Et cet Évangile du Royaume sera proclamé dans le monde habité tout entier, en témoignage pour toutes les nations. Et alors arrivera la fin...

Jésus, *Discours sur la fin des temps* (Mt, Mc, Lc.)

Jésus annonce la fin du monde, la grande eschatologie (la ruine du Temple, la ruine de Jérusalem, son caractère terrifiant, les signes annonciateurs de la crise, le temps des païens et des faux prophètes, les catastrophes cosmiques, la venue du Fils de l'homme — Lui-même —, le temps de la Rédemption). Cet extrait, dans lequel je m'autorise à mêler quelques éléments des trois évangiles pour lui donner plus d'à-propos, émane de sa veine prophétique ; il montre que ses paroles n'ont jamais eu autant d'actualité ; ils se rattachent plus que jamais à la réalité dans toutes ses interprétations possibles, y compris dans leur résonance profane où ils ont peut-être encore plus d'écho à notre époque matérialiste moderne, que dans les époques les plus troublées du passé ; en observant l'évolution de nos sociétés humaines, l'on est bien obligé de convenir que les perspectives ne sont pas annonciatrices de temps heureux, et que, de ce point de vue, il n'est pas dans l'erreur. Tout autour de nous, la réalité montre aux esprits les plus lucides que la fin arrivera... et elle ne sera pas belle. Sauf...

*

Jésus, Pierre, Paul, Jean..., témoins de leur temps, sont, à leur façon, de véritables lanceurs d'alertes, très « modernes » ; j'ai même écrit quelque part que Jésus était le plus grand complotiste de tous les temps ; évidemment, combattre les forces du Mal, c'est très mal vu. Cet autre exemple extrait de la *Deuxième Lettre* de Pierre, chap. 2, nous prévient et pourrait s'intituler *Le châtiment à venir* :

(...) Audacieux, arrogants, ils ne craignent pas de blasphémer les Gloires du Ciel, alors que les Anges, quoique supérieurs en force et en puissance auprès du Seigneur, ne portent pas contre elles des jugements blasphématoires. Mais eux [les faux docteurs qui transmettent le Mal], comme des animaux sans raison voués par nature à être capturés et périr, ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; de même ils périront eux aussi de leur propre corruption, subissant leur châtimement comme salaire d'injustice. Ils tiennent pour félicité d'étaler leur volupté au grand jour ; hommes souillés et tarés, ils se délectent à vous tromper en faisant bonne chère avec vous. Les yeux remplis de désirs adultères, insatiables de péchés, ils excitent les âmes mal affermies et ont le cœur exercé à la cupidité : ils sont des êtres maudits ! (...)

Ce sont des fontaines sans eau et des nuages chassés par la tem-pête ; l'obscurité des ténèbres leur est réservée. Prononçant des discours vides de sens, ils excitent, par les désirs charnels, par les débauches, ceux qui venaient à peine de fuir les gens qui se complaisent dans l'égarement. Ils promettent la liberté, mais ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption, car on est esclave de ce qui vous domine. En effet, si, après avoir fui les souillures du monde grâce à la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et sont dominés, leur dernière condition est devenue pire que la première. Car mieux valait pour eux n'avoir pas connu la voie de justice, que de l'avoir connue pour se détourner du saint commandement qui leur a été transmis. Il leur est arrivé ce que dit en toute vérité le proverbe : « Le chien retourne à son vomissement », et : « La truie, sitôt lavée, se vautre dans la boue. »

Annexe spéciale
ISLAM, JUDAÏSME,
RELIGIONS DE PAIX OU RELIGIONS DE MORT ?
MOÏSE

En 400 ans de présence, la famille de Jacob introduite en Égypte par son fils Joseph (se reporter à l'Ancien Testament), a énormément proliféré ; des soixante-dix membres (famille probablement élargie à d'autres membres) venus s'installer à l'appel de Joseph, la famille s'est transformée au fil des ans et des siècles (430 ans) en un véritable peuple au sein du peuple égyptien ; elle n'a pas seulement proliféré, elle s'est enrichie et fait peser sur le peuple d'accueil une domination jugée intolérable par la population et les édiles (Déjà !). Devant l'impossibilité de soumettre à la loi commune ceux qu'on appelle les Hébreux, Pharaon finit par les réduire en esclavage. C'est alors que Moïse, petit enfant hébreu sauvé des eaux du Nil, est recueilli et élevé au sein de la famille de Pharaon. Il grandit et devient un prince égyptien promis à un grand avenir.

Un jour, alors qu'il est témoin des corvées auxquelles les Hébreux étaient astreints, il vit un de ses frères roué de coups par un Égyptien. Il tua l'Égyptien. Mais cela se sut. Il prit peur et s'enfuit au pays de Madian. Le temps passant, les enfants d'Israël gémissaient sous le poids de leur servitude et poussaient des clameurs. Yahvé (le Dieu des Hébreux, comme Allah est le Dieu des musulmans, comme Dieu est le Dieu des chrétiens) les entendit. Il se manifesta à Moïse sous la forme d'un feu miraculeux jaillissant d'un buisson sans le consumer. C'est de ce moment que Yahvé va lui donner des instructions pour faire sortir le peuple d'Égypte, et le faire monter en pays de Canaan où coulent le lait et le miel — en fait, le pays de son aïeul Jacob. Moïse va d'abord refuser car il n'a pas la parole facile, il manque d'éloquence : « *Ma bouche est inhabile et ma langue pesante.* »

Les Hébreux sont expulsés d'Égypte par Pharaon. Nous sommes environ 1250 ans avant J.-C. Le futur « prophète » n'est

pour l'instant que le chef hypothétique d'une troupe hétéroclite en errance, partagée entre la débandade et le sauve-qui-peut. À ce moment-là, Moïse est donné pour avoir quatre-vingts ans ; auparavant, alors qu'il s'était réfugié à Madian, il avait épousé Sephora, la fille de Jethro, un prêtre madianite. Il l'aurait répudiée par la suite. Elle lui donnera un fils, Gershom, signifiant « immigré en terre étrangère » (Déjà !). Moïse n'a aucune légitimité originelle sur laquelle appuyer son autorité, et en plus, bien qu'étant de dignité royale en titre sinon de sang, il ne sait pas — selon lui-même — s'exprimer en public ni communiquer avec son peuple ; c'est donc Aaron, un prêtre lévite donné pour être le frère de Moïse, qui s'attellera à la tâche et s'adressera en son nom au peuple hébreu. Passons sur les divers prodiges de Yahvé qui accompagneront le peuple banni dans ses pérégrinations : le bâton de Dieu, les plaies d'Égypte, le passage de la Mer Rouge, la manne céleste, les cailles, les eaux de Meriba, etc. C'est ainsi qu'il va faire errer dans le désert une immense population de 630 000 hommes, sans compter les femmes, les enfants, les vieillards ainsi que le petit et gros bétail.

Manifestement cette cohorte d'errants à la dérive n'est pas partie les mains vides ; l'histoire nous dit que les fugitifs ont extorqué des richesses aux égyptiens à la suite d'un chantage à la malédiction, avant de s'enfuir ; sans doute est-ce une raison suffisante pour pousser Pharaon à lancer son armée à leurs trousses afin de récupérer le magot et régler quelques comptes sanglants, mais ils parviendront à lui échapper... Le peuple hébreu — qui va devenir, sous la férule conjointe de Moïse et de Yahvé, le « Peuple élu de Dieu » — est désormais libre de lui-même ; les difficultés ne font que commencer... Le peuple suit Moïse sans trop croire à son destin, ni trop savoir où il va, même si le point de chute envisagé est le berceau d'Abraham et de Jacob ; il faut bien se trouver une justification pour usurper la terre des autres et prendre leur place : ce sera la Terre de Canaan, encore appelée Terre promise ou Terre sainte, en gros la Palestine et une partie du Liban d'aujourd'hui. Il faut faire vite, car Moïse est de plus en plus contesté par les siens ; son autorité est mise à mal. Le peuple ne cesse de gémir et lui reproche de l'avoir entraîné dans une aventure sans issue. Du coup, il a toutes les difficultés à se

faire respecter et à imposer une aura de chef incontesté ; le « Peuple de Dieu » étant le descendant des douze fils de Jacob, il est constitué de douze tribus ; ces tribus prendront le nom collectif d'Israël que Yahvé avait attribué en songe à Jacob, leur patriarche, nom signifiant « fort contre Dieu » (?) ; si bien que chacun des douze princes ou chefs de tribus avait tout autant que Moïse l'autorité légitime de conduire le peuple.

Mais celui-ci va se révéler un homme d'exception et surpasser ses concurrents. Il va montrer qu'il n'est pas prince et d'extraction royale pour rien. Ce n'est pas sa capacité à faire de beaux discours qui font la valeur d'un grand homme, mais ses dons de visionnaire et de décideur. Il va trouver un stratagème qui l'imposera définitivement aux Hébreux ; il va créer un temple itinérant, la Tente ou la Demeure de Dieu, ancêtre du Temple de Jérusalem, lieu sacré où il se retranche pour entrer en relation avec Yahvé, donc avec le Dieu du Peuple choisi. La Tente est également le lieu destiné à recevoir l'Arche d'alliance qui renferme les Tables de la Loi et les promesses faites par Yahvé à Abram qui deviendra Abraham (1), symboles de l'unité du peuple d'Israël et de son alliance privilégiée avec Dieu. Toute sa légitimité va donc reposer sur sa capacité à transmettre l'autorité céleste ; ce n'est pas lui, simple médiateur terrestre qui décide et agit ; c'est Yahvé le Créateur, le Dieu du peuple choisi, qui s'exprime à travers lui ; c'est la volonté divine qui lui ordonne d'exécuter ses commandements : la volonté de Yahvé-Dieu ne se discute pas.

Certes, ce n'est pas Moïse qui a forgé l'idée d'un Dieu tout-puissant ; la notion d'être suprême inscrite quelque part dans l'Au-delà est présente à la conscience de toute créature humaine et consubstantielle à tous les peuples du monde, depuis l'origine des temps. Les princes et les rois instrumentaient la notion de Dieu (conscience de l'absolu, donc de quelque chose qui nous dépasse et ne peut survenir, ne peut subvenir que de cet Au-delà inaccessible à l'esprit) pour sanctifier voire sanctuariser leur règne ou diviniser leur autorité, donc la renforcer tout en la rendant indiscutable ; mais craignant la concurrence du Dieu Unique, ils ont toujours régné sur des dieux multiples ou polyvalents (polythéisme) qui avaient le gros avantage de se faire

concurrence voire de se battre entre eux : diviser pour régner. Même et surtout dans les cieux.

Moïse va faire mieux que cela ; il va non seulement inventer, si l'on peut dire, le Dieu Unique, c'est-à-dire le monothéisme (Prince égyptien, il était frotté de pouvoir et de connaissances initiatiques), mais il va aussi inventer le peuple unique, seul représentant exclusif et accrédité sur terre du Dieu unique, et donc objet de toutes ses faveurs : ce sera le « Peuple élu » choisi par Dieu, le peuple privilégié qui n'a de comptes à rendre qu'à Dieu, et surtout pas à toute autre entité humaine. Comment mieux galvaniser un peuple errant, aux abois, afin d'obtenir son consentement et resserrer son unité, que d'en faire le favori du Créateur suprême ? Tous les autres peuples auxquels se heurteront les Hébreux seront tenus de s'incliner devant ce Peuple érigé par volonté « divine » en peuple impérieux et dominateur, c'est-à-dire se soumettre ou disparaître. Et plutôt disparaître que se soumettre. Toute l'histoire de l'errance du Peuple de Dieu, de la fuite d'Égypte à la conquête de la Palestine, est contenue dans les Cinq premiers livres de l'Ancien Testament, encore appelés Pentateuque en grec ou Torah en hébreu. Cet ouvrage fondamental fait toujours autorité 3500 ans plus tard chez les Juifs (et chez les protestants) croyants ou non ; mieux ou pire : ils ont fait de la Bible un certificat de propriété historique sur la Palestine qui est à l'origine du sionisme moderne et de tous ses excès ; certains Juifs, n'hésitent pas à étendre ce droit de propriété divin à la terre entière dont ils seraient les héritiers uniques, et pourquoi pas les seuls usufructiers légitimes devant le Tout-Puissant...

Le Dieu de Moïse est un dieu violent, colérique, un dieu jaloux, possessif, imprécateur, vengeur, exterminateur, qu'on ne quitte pas sans risque pour sacrifier à un autre ; sa fureur est immense contre ceux qui n'obéissent pas à ses commandements et osent défier son autorité. Généralement, c'est la mort immédiate : il foudroie et frappe sans barguigner. Vous l'avez deviné, Yahvé-Dieu, c'est Moïse soi-même, Moïse en personne. Il extermine tout simplement, et sans état d'âme, tous ceux qui s'opposent à son autorité et se dressent sur son chemin. Une main de fer dans un gant d'acier. Les lévites sont autant des prêtres de Yahvé, gardiens du Temple, que des policiers ou des agents du

renseignement chargés de la justice et des basses œuvres du grand prophète d'Israël. Les commandements « religieux », la Loi selon Moïse (Exode, Lévitique, Deutéronome), sont des prescriptions de tous ordres, rituelles, sociales, juridiques, sanitaires, alimentaires, sexuelles, guerrières, souvent lourdes et complexes, mais vitales. Pas de pitié pour les malades grabataires ou les faibles : ils restent au bord du chemin ou sont systématiquement effacés du monde des vivants. Rien ne doit entraver la marche en avant du Peuple de Dieu.

Durant les confrontations armées, face aux (nombreux) ennemis d'Israël, la consigne est simple : pas de prisonniers ; le Peuple élu ne doit pas se mélanger aux autres sous peine de se détourner de Yahvé (donc de l'autorité de Moïse) et de sacrifier aux dieux étrangers ; il ne doit pas se compromettre avec les peuples infidèles, corrompus, idolâtres et impurs. Dès lors qu'un camp ou une ville tombe, on passe au fil de l'épée tout ce qui y vit : hommes, femmes, vieillards, enfants, malades, paralytiques, y compris les animaux... C'est ce qui arrivera à Jéricho et aux nombreuses villes qui suivirent la conquête de la terre sainte, sous la férule de Josué, fidèle lieutenant de Moïse devenu son successeur : *« Le peuple cria et l'on fit retentir les trompes. Quand il entendit le son de la trompe, le peuple [hébreu] poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt le peuple monta dans la ville chacun devant soi, et ils s'en emparèrent. Ils appliquèrent l'anathème à tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes, les passant au fil de l'épée. »*

Lors des batailles victorieuses, il y a le partage rituel du butin. Dans l'affaire de Péor (guerre sainte contre Madian : les guerres d'Israël ou de Mahomet sont toujours « saintes » !), les soldats eurent le malheur de ramener des captifs et des bêtes : *« Moïse s'emporta contre les commandants des forces, chefs des milliers et chefs des centaines, qui revenaient de cette expédition guerrière. Il leur dit 'Pourquoi avez-vous laissé la vie à toutes les femmes ? Ce sont-elles qui, sur les conseils de Balaam, ont été cause que les enfants d'Israël se sont pervertis en reniant Yahvé, dans l'affaire de Péor : d'où le fléau qui a sévi sur la communauté d'Israël. Tuez donc tous les enfants mâles. Tuez aussi*

toutes les femmes qui ont partagé la couche avec un homme. Ne laissez la vie qu'aux petites filles qui n'ont pas partagé la couche d'un homme, et qu'elles soient à vous...'' » Que ces petites vierges, ces brebis, à peine détachées de leurs mères assassinées soient à vous ! La pédophilie comme tribut ultime de la soldatesque, laquelle est déjà « punie » pour n'avoir pas exécuté les commandements de Yahvé ! Difficile de parler de Moïse la tendresse, même s'il ne faut jamais s'étonner des mœurs du temps.

Pour bien montrer la ruse et le génie de Moïse, prenons l'exemple de l'errance d'Israël dans le désert. Si l'on observe une carte de la région, on constate qu'il ne faut pas longtemps pour rejoindre la Palestine au sortir de l'Égypte, même au pas lent et paisible des troupeaux de bétail : une à deux années tout au plus, même en marquant des arrêts prolongés. À peine quelques heures aujourd'hui, en automobile. Dès lors qu'ils avaient échappé à Pharaon, les Hébreux auraient vite fait de se présenter devant le Jourdain. Toutefois, afin de reconnaître le pays de Canaan (en gros, la Palestine) et d'établir un état des lieux, Yahvé ordonne à Moïse d'envoyer des émissaires. Un prince par tribu. Ils seront donc douze envoyés à se partager la tâche durant quarante jours. À leur retour, le constat est double. Bonne nouvelle : Canaan est bien le pays promis où ruissellent le lait et le miel ; mauvaise nouvelle : c'est un pays habité par un peuple puissant, avec des villes grandes et fortifiées ; les hommes y sont de haute taille, ils ont même vu des géants ; ils sont dix à conclure que le pays est imprenable ; seuls Caleb et Josué (le futur successeur de Moïse) tentent de convaincre du contraire leurs congénères sur le registre optimiste : « Courage, on les aura ! »

Aussitôt la panique s'empare du peuple hébreu ; la révolte éclate ; toute la communauté d'Israël pleure et reproche à Moïse et Aaron de les avoir entraînés pour les faire mourir dans le désert ; les enfants d'Israël réclament d'autres chefs et demandent une fois de plus à retourner en Égypte. Une fois de plus, le trône de Moïse vacille ; il comprend immédiatement qu'il n'entrera jamais en Terre sainte avec une population aussi démobilisée, aussi étreinte de nostalgie, qui a sans cesse le regard tourné vers l'Égypte. Aussitôt il réagit et commence par frapper de mort les

porteurs de mauvaises nouvelles, ceux qui ont incité la communauté d'Israël à « murmurer » contre Yahvé ; Caleb et Josué peuvent s'estimer heureux d'avoir eu la bonne réaction au bon moment, et d'échapper ainsi au courroux céleste. La révolte du peuple hébreu ayant été considérée comme un affront par Yahvé, celui-ci laisse éclater sa colère ; il décide de le faire mourir de la peste. Moïse intervient et parvient à le calmer. Yahvé retrouve son calme mais pose ses conditions : « *Tous ces hommes qui ont vu ma gloire et qui ont vu tous les signes que j'ai produits en Égypte et au désert, dit Yahvé, ces hommes qui m'ont déjà mis à l'épreuve sans obéir à ma voix, ne verront pas le pays que j'ai promis par serment à leurs pères (...) Vous avez reconnu le pays pendant quarante jours. Chaque jour vaut une année : quarante ans vous porterez le poids de vos fautes, et vous saurez ce que c'est que m'abandonner.* »

En prenant cette décision habile, Moïse décidait d'attendre la montée des nouvelles générations n'ayant pas connu l'Égypte, afin d'entreprendre la conquête de la Palestine. Du coup le peuple hébreu était condamné à tourner en rond dans le désert du Sinaï, à nomadiser durant quarante années de suite. Moïse avait sauvé la face et trouvé la solution à l'épineux problème de la conquête, de l'entrée triomphale dans cette Terre promise tant espérée, à laquelle les gens de la communauté israélite ne croyaient plus... ou n'ont jamais cru ! Il n'avait pourtant pas ménagé ses efforts pour décrire la terre des Pères comme le paradis terrestre, alors qu'il ne la connaissait pas, ne l'avait jamais vue ; et il avait fini par convaincre ses congénères qu'elle était à portée de main ! Il s'était imposé à lui-même la même pénitence pour montrer l'exemple. Et de fait, il ne verra la Terre promise que du Mont Nébo, avant de mourir à l'âge de 120 ans, sans n'y être jamais entré.

C'est donc à son fidèle successeur Josué que va revenir l'honneur, en même temps que la lourde tâche, de passer le Jourdain avec ses guerriers et de partir à la conquête de la Palestine. De toute évidence une mission hautement incertaine : la Terre promise, toute promise qu'elle soit, n'est pas un territoire vide. Elle est occupée par sept peuples installés de longue date, bien enracinés ; et ces peuples enracinés ne sont pas décidés, mais alors pas du tout, à se laisser déposséder de leur terre ni de leurs biens :

Cananéens, Hittites, Hivvites, Perizzites, Girgashites, Amorites et Jabuséens (ancien nom des futurs habitants de Jérusalem). Les Cananéens et les Hittites sont les peuples les plus importants. Il faudra donc toute la bienveillance divine de Yahvé pour décider le peuple de Dieu de la victoire finale. Cette formule d'encouragement « *Sois fort et tiens bon* », adressée par Yahvé au peuple d'Israël, résonne comme une exhortation ultime.

Les guerriers de Yahvé vont profiter de cet avantage psychologique. C'est précédé de leur réputation de peuple soutenu et guidé par Dieu, le Dieu unique dont ils sont les uniques représentants sur terre, et devant des populations terrorisées, que les guerriers d'Israël lancent leur premier raid victorieux contre Jéricho, entièrement barricadée dans ses murs. La prise de la ville au son des trompettes est universellement connue. Puis les guerriers poursuivent leur raid sur Aï ; là, retournement de situation, les Hébreux subissent une sévère défaite. À la suite de la violation d'un anathème, Yahvé a caché sa face : il les a abandonnés.

Qu'est-ce qu'un **anathème** (sens antique dans la BJ) ? C'est d'une simplicité terrible, à la fois efficace et expéditive. L'anathème est un interdit dont la transgression entraîne la condamnation à mort. En occupant la Terre Sainte, le royaume du Peuple de Dieu, les peuples n'appartenant pas à Israël se sont rendus anathèmes et se condamnent eux-mêmes ; les villes doivent être vouées à la destruction et les habitants exterminés. Une fois la ville prise, le butin est attribué à Dieu, en l'occurrence, à Moïse (à la Tente). Les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards et les animaux sont passés au fil de l'épée ; les objets précieux sont remis au sanctuaire. « C'est un acte religieux, dit le commentateur de la Bible, une règle de la guerre sainte, qui suit un ordre divin, ou un vœu pour s'assurer la victoire. Tout manquement devient un sacrilège. » Pour parler clair, l'anathème consiste à exterminer les populations autochtones et à faire place nette ; l'offrande à Dieu justifie le pillage et autorise à s'emparer de leurs vies et de leurs richesses en toute bonne conscience. Dans notre mentalité moderne, cela s'appellerait une « purification ethnique » — expression émotionnelle très en vogue de nos jours.

Voyons d'abord le principe selon les prescriptions de Moïse soi-même : « *Lorsque tu t'approcheras d'une ville pour l'attaquer, tu lui proposeras la paix. Si elle l'accepte et t'ouvre ses portes, tout le peuple qui s'y trouve te devra la corvée et le travail [esclavage]. Mais si elle refuse la paix et ouvre les hostilités, tu l'assiégeras. Yahvé ton Dieu la livrera en ton pouvoir, et tu en passeras tous les mâles au fil de l'épée. Les femmes toutefois, les enfants, le bétail, tout ce qui se trouve dans la ville, toutes ses dépouilles, tu les prendras comme butin. Tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que Yahvé ton Dieu t'aura livré.* » Dans ce cas précis, Moïse ne précise pas s'il s'agit d'anthropophagie sacrée — l'anthropophagie qu'il combattait par ailleurs dans les sacrifices humains. Le message est clair pour les ennemis d'Israël : se soumettre à l'esclavage ou mourir.

« **Quant aux villes de ces peuples que Yahvé ton Dieu te donne en héritage** (les sept peuples de Palestine-Canaan cités ci-dessus), **tu n'en laisseras rien subsister de vivant. Oui, tu les dévoueras à l'anathème...** » Ici, le message ne laisse aucune alternative : la terre brûlée devant toi !

Et maintenant, voici comment Josué et les soldats du Peuple de Dieu appliquaient la consigne quand ils attaquaient une ville ou une place forte de Canaan après le passage du Jourdain :

« *Josué, avec tout Israël, passa de Maqqéda à Libna, qu'il attaqua. Yahvé la livra aussi, avec son roi, au pouvoir d'Israël qui la fit passer au fil de l'épée avec tout ce qui s'y trouvait de vivant ; il n'y laissa pas un survivant. Il traita son roi comme il avait traité celui de Jéricho.*

« *Josué, avec tout Israël, passa de Libna à Lakish, qu'il assiégea et attaqua. Yahvé livra Lakish au pouvoir d'Israël qui s'en empara le second jour et la fit passer au fil de l'épée avec tout ce qui s'y trouvait de vivant, tout comme il avait agi pour Libna. C'est alors que le roi de Gézer, Horam, monta pour secourir Lakish, mais Josué le frappa, ainsi que son peuple, jusqu'à ce qu'il ne lui laissât pas un survivant.* » Et ainsi de suite...

Josué soumit trente et un royaumes, extermina leurs rois, leurs peuples, parfois le bétail, c'est-à-dire, le plus souvent, des

villes et les territoires dépendant de ces villes de Palestine. Nous savons par le *Livre des Juges* que la victoire fut loin d'être aussi nette et évidente que le suggère le *Livre de Josué*, ni que le succès fut au rendez-vous. Israël devra composer, parfois à ses dépens, avec les autres peuples présents.

Moïse, devenu à la fois grand prêtre, législateur et chef incontesté du peuple hébreu (mais contesté cependant par une partie de son peuple), est considéré par les Juifs comme le grand roi d'Israël, et surtout comme le fondateur de l'ancien Israël (2) ; on a toutefois beaucoup de mal à admettre qu'il serait l'Élu d'entre les élus à qui Dieu aurait transmis ce commandement : « Tu ne tueras point »... Ses mœurs et ses méthodes guerrières ne vont pas manquer d'inspirer un autre « prophète » qui fera parler de lui quelques siècles plus tard. Ce futur prophète, venu après Jésus, mais très oublieux des préceptes d'amour et de sainteté de celui qui s'est offert sur la Croix pour sauver l'humanité, et l'extraire de la domination du monde de Satan, va réhabiliter le Dieu vengeur, le Dieu violent des Juifs : le saint sacrifice du Christ n'aura pas servi d'exemple. Ce prophète allait se faire connaître sous le nom de Mahomet ; il allait, lui aussi et à sa façon, faire couler beaucoup de sang et de larmes : son Dieu dominateur, vengeur, meurtrier s'appellera Allah.

1. Abram est le véritable fondateur de la « religion » monothéiste du peuple hébreu, ancêtre des Juifs modernes. C'est par un pacte spécial que Dieu désigne Abram et en fait le fondateur du futur Israël : « *Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom, qui servira de bénédiction.* » ; « *Je suis Yahvé qui t'a fait sortir d'Ur des Chaldéens, pour te donner ce pays en possession... du Torrent d'Égypte au Grand Fleuve d'Euphrate.* » Ce Grand Israël n'existera jamais ; il se limitera au pays de Canaan. Puis Yahvé scelle l'Alliance avec Abram : « *Moi, voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de peuples. Et l'on ne t'appellera plus Abram, mais ton nom sera Abraham (Père des Nations), car je te fais père d'une multitude de peuples. (...) Vous ferez circoncire la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous...* » Cette Alliance entre Abraham et Yahvé est la pierre angulaire du judaïsme. Dès lors on comprend mieux pourquoi les Juifs modernes se placent au-dessus des autres nations, avec une certaine propension arrogante à vouloir les soumettre à leur domination messianique.

2. Le roi David et son fils, Salomon, réalisèrent l'unité du Grand Israël, (nom collectif des douze tribus du peuple hébreu) avant que celui-ci ne soit de nouveau déchiré en deux royaumes à la mort de Salomon. L'Israël d'aujourd'hui est occupé par les descendants de la tribu de Juda associée à la tribu de Benjamin qui compte peu, ainsi que par d'autres communautés ethniques non historiquement issues du peuple fondateur ou fortement diluées, comme les Ashkénazes, Khazars, Sépharades. Les dix autres tribus qui occupaient historiquement la Samarie, située au centre de la Palestine, n'existent plus. Le nom d'Israël, consistant à désigner depuis 1948 des descendants de la tribu de David et de Salomon, c'est-à-dire la tribu de Juda puisqu'ils se définissent Juifs, est donc une appropriation abusive, pour ne pas dire une usurpation. À l'époque historique, la tribu de Juda était devenue à elle seule plus puissante que les dix autres réunies. La Palestine d'aujourd'hui, que ces modernes « descendants » du peuple hébreu ont recolonisée (sionisme), devrait donc s'appeler Juda ou Judée et non Israël.

*

MAHOMET

Pour aborder l'étude suivante, je me suis inspiré de deux traductions françaises du Coran : celle de l'orientaliste Claude-Étienne Savary (1783), et celle, plus tard, d'un diplomate polonais d'origine juive, Albin de Kazimirski (1840). Pourquoi ces deux ? D'abord la traduction en français de Savary est celle qui a été la plus employée durant deux siècles ; la qualité de son travail, liée d'abord à sa formation intellectuelle, n'a jamais été remise en question ; d'autre part, il parlait l'arabe et a effectué une grande partie de son œuvre en Égypte, au sein de la communauté islamique, sous le regard bienveillant et coopératif des plus hautes autorités musulmanes. De plus, son abrégé de la vie de Mahomet, — abrégé, mais suffisamment substantiel pour en apprendre beaucoup sur la vie du prophète — a reçu l'aval des mêmes instances officielles de l'islam.

Ce qui m'apparut important, c'est qu'à deux siècles de distance son œuvre n'avait aucun risque d'être polluée par le contexte contemporain de la société française ; un contexte qui va se signaler surtout par la présence massive dans notre pays d'adeptes et de représentants de la secte de Mahomet, introduits en France et en Europe à la faveur de vagues successives d'immigration incontrôlées — ou trop bien contrôlées justement au

sens de l'envahissement, d'une véritable submersion que connaissent actuellement la France et l'Europe... Il apparaît également que les musulmans de France cherchent à donner d'eux-mêmes, de leur « prophète » et de leur « religion », une image au profil lisse, n'hésitant pas à tenir un langage pseudo-chrétien pour donner le change (l'attente et la dissimulation ou takya). Le XX^e siècle a donné plusieurs traducteurs français. Quelles que soient les formulations de forme des uns et des autres, l'essentiel est de se retrouver sur le fond ; le reste n'est qu'une question d'appréciation personnelle en fonction des acquis culturels de chacun.

Une commentatrice française spécialiste de l'islam — probablement convertie — répondant au doux nom d'Amélie Neuve-Église (Pourquoi pas Neuve-Mosquée, madame ?... Il faut mettre un peu de logique dans sa vie !), précise sur Internet à propos de la traduction de Claude Savary : « *S'insérant dans le sillage des prises de position de Voltaire et de certaines grandes figures des Lumières contre l'Islam, elle reste imprégnée de parti pris et vise souvent, en filigrane, à justifier la supériorité du christianisme.* » Rien n'est plus faux. En aucune manière Savary cherche à établir des comparaisons avec le christianisme ; il suffit de lire la conclusion de l'Abrégé et le ton admiratif de l'auteur à l'égard de Mahomet pour comprendre qu'il était loin de partager les sarcasmes d'un Voltaire, d'ailleurs assez ambigu sur le chapitre de l'islam comme sur bien des points. D'autre part, compte tenu du nombre d'érudits arabes qui ont appris à connaître le français depuis deux siècles, si la traduction de Savary n'avait pas répondu aux attentes des intéressés, cela se serait su depuis longtemps.

Quant à justifier la supériorité du christianisme sur l'islam, petite madame si tragiquement malnommée, pas besoin de Voltaire, surtout pas lui ; j'allais dire que cette supériorité est si évidente, qu'elle va d'elle-même ; le contenu du Coran, comme toute l'histoire de l'islam, sont là pour le vérifier, et surtout confirmer le mal considérable que cette pseudo-religion aura fait à l'ensemble des peuples arabes et orientaux qui lui ont été soumis...

Quant à Kazimirski, d'abord sollicité pour réviser une seconde édition du Coran de Savary, il fit sa propre traduction ;

celle-ci n'apporte rien de plus ni de nouveau, sinon des variations de pure forme ne changeant rien sur le fond.

Deux constatations.

1. Le Coran est une longue suite de versets ou paragraphes (6219), divisés en chapitres ou sourates au nombre de 114 ; chaque sourate est précédée de cette épigraphe : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux » (certains modernes traduisent pardonnateur et miséricordieux). Il est un mélange, un mixte de recommandations et de préceptes divers, délivrés par Dieu à son prophète Mahomet, par la voix de l'archange Gabriel. Cela va des prescriptions les plus ordinaires de la vie aux exhortations assorties des menaces de l'enfer et des pires châtiments ; des admonestations les plus paternelles aux menaces, aux fulminations les plus virulentes, voire à l'exaltation de la guerre et de la violence contre les infidèles, les idolâtres, les incroyants, les impies, les polythéistes, etc., le tout sur le ton de l'imprécation et de l'anathème. Qu'on le veuille ou non, certains versets du Coran sont expressément des commandements de tuer, voire des appels au meurtre les plus explicites comme nous allons le voir.

On y trouve aussi beaucoup de versets liés à la vie du prophète. Sourates et versets se suivent sans ordre précis, du plus grand au plus petit chapitre ; il n'y a pas de contexte local daté, sinon des versets qui se succèdent par petits groupes, sur le mode l'un chasse l'autre. Le premier Coran traduit en Français par Du Ryer, en 1647, était un texte continu. C'est d'ailleurs en réaction à la version assez imprécise de Du Ryer que Savary entreprendra une traduction officielle qui fera autorité.

2. On reste surpris par la façon dont le Coran est inspiré du Pentateuque, c'est-à-dire des cinq premiers livres de la Bible, appelés Torah par les Juifs, le livre le plus fondamental du judaïsme ancien ou primitif ; plus qu'une inspiration, on peut parler d'imprégnation, tellement les références y sont nombreuses, quoique parfois interprétées de la façon la plus fantaisiste par rapport au texte original ; au point que l'islam apparaît plus comme un avatar du judaïsme que comme une authentique révélation. On peut également être surpris que Mahomet se soit inspiré à ce point de la

Loi mosaïque, très librement réinterprétée par lui-même et ses disciples, alors que sa réactualisation après l'avènement de Jésus constituait une régression manifeste de l'idée d'un Dieu d'amour, d'un Dieu rédempteur, au profit d'une conception barbare et dégénérée de la « religion » que Jésus a très clairement rejetée et fortement combattue contre les Juifs ; une opposition tranchée qu'il paiera de sa vie. Et cela, même si, à leurs époques respectives, la Loi de Moïse et le Coran de Mahomet se voulaient déjà un « progrès » spirituel et humain sur les âmes corrompues (?) de leurs peuples respectifs, Juifs et Arabes.

Alors qu'aucun nom arabe ne figure dans le Coran, à l'exception de Zaïd, le fils adoptif du Prophète, il est facile de vérifier avec l'ordinateur que les noms les plus cités relèvent tous de la Torah juive, ou Ancien Testament : Abraham (cité 89 fois), Noé (59), Joseph (53), Jacob (36), Adam (26), Aaron (23), (Salomon 21), David (18), Isaac (17), Ismaël (13) ; mais celui qui constitue le cœur de référence autour duquel s'est constituée à son imitation la personnalité de Mahomet, c'est évidemment Moïse, l'inspireur, cité 162 fois ; autrement dit, la Torah est citée à travers ses personnages plus de cinq cents fois... Qui donc peut soutenir encore que le Coran n'a pas été inspiré du judaïsme le plus manifeste, et n'aligne pas les comportements de son prophète sur le grand prophète d'Israël ? On notera qu'Ismaël, donné pour être le père de la nation Arabe, n'est cité que 13 fois : bizarre...

Les allusions aux chrétiens et à Jésus sont plus anecdotiques ; Jésus, cité 35 fois y est invariablement présenté comme le fils de Marie (elle-même citée 38 fois), et non comme le fils de Dieu. Mahomet semble avoir voué à Marie une sincère vénération au point de faire de l'archange Gabriel son intercesseur, mais il ne fait aucune référence au contenu de l'Évangile. Le Coran reprend la filiation d'Abraham par Ismaël, fils illégitime d'Abraham, né de sa servante Agar (l'esclave), et père de la « nation » Arabe ; en opposition à la filiation des Juifs par Isaac, le fils tardif et légitime d'Abraham et de Sarah (la régulière) ; en résumé, l'islam descend d'Abraham par la porte de service, et le Judaïsme du même Abraham par l'entrée d'honneur ; cette différenciation congénitale, introduira une ségrégation de fait, signifiant la supériorité légitime

du peuple juif sur les peuples arabes, et entretenant chez ces derniers une rancœur persistante, ainsi qu'un éternel ressentiment d'infériorité à l'égard du peuple juif, jamais effacés.

Selon la version officielle, le parallèle entre les deux « religions » était si proche aux yeux de Mahomet que lui-même aurait utilisé cet argument pour inviter les Juifs à embrasser le culte du Dieu unique, l'islam, en le présentant comme le dépassement et l'accomplissement du Dieu des Juifs et des chrétiens. Dans les premiers temps de sa mission pastorale, il encourageait même les musulmans à prier tournés vers Jérusalem. Mais Juifs et chrétiens locaux refusèrent. À la suite d'un incident qui coûta la vie à un musulman, Mahomet proposa de nouveau aux Juifs d'embrasser l'islamisme pour obtenir le pardon ; ils refusèrent opiniâtrement. On en vint aux armes. Savary relate l'événement : *« Le prophète, qui ne désirait rien tant que de les dompter [les Juifs] en les attaquant séparément, profita de l'occasion. Il alla mettre le siège devant leur citadelle. S'y étant fortifiés, ils se défendirent courageusement pendant quinze jours. On leur livra de nouveaux assauts, et, obligés de céder à la force, ils se rendirent à discrétion. Pour jeter l'effroi parmi les autres tribus juives, Mahomet leur fit lier à tous les mains derrière le dos et résolut de leur couper la tête. Ils étaient les alliés des Cazregites. Abdallah l'Incrédule, prince de cette tribu, intercédâ pour eux, et ne désespéra point d'adoucir la rigueur de l'arrêt. »* Les Juifs sauvèrent leurs têtes, en effet, mais leurs biens saisis seront partagés entre les vainqueurs... Ils auront moins de chance, lors de l'attaque lancée contre la tribu juive des Coraïdites, suite à la guerre des confédérés, encore appelée guerre du fossé. Cette fois les Juifs seront faits prisonniers, les femmes et les enfants partagés, et les hommes égorgés au nombre de sept cents. Les tribus juives se soumirent à l'islam. Religion d'amour et de paix.

Notons que Moïse autant que Mahomet ne supportaient pas les insoumis et les cultes idolâtres. Tout juif ou arabe jugé comme insoumis, apostat ou hérétique, pouvait se considérer comme un homme virtuellement mort...

La vie de Mahomet

Voici, résumée en quelques traits, la vie du prophète de la secte islamique ou musulmane.

1. Mahomet est né le 1^{er} avril 579 à la Mecque ; il est issu de la puissante tribu des Coreïshites qui administre la ville et garde les lieux saints relativement aux dieux de l'époque. Cependant sa famille est pauvre ; très jeune, il perd ses parents et sera recueilli par un oncle.

2. À quatorze ans, il prend les armes et fait ses premières campagnes avec les membres de la famille de son père dans les combats entre tribus... Est-ce là qu'il prendra le goût de la guerre et des rezzous ?

3. Par la suite, il entre au service de Cadige (Khadija), veuve riche et noble ; il se révèle un homme d'affaires particulièrement habile ; cela lui servira dans sa vie de prophète, autant que les armes : il a appris à connaître l'intérêt bien compris. Il épouse Cadige. Il a vingt-cinq ans, Cadige quarante. À partir de ce moment, durant quinze ans, on ignore ce que devient sa vie. Il est probable qu'il travaillera à l'éveil d'une certaine forme de spiritualité en s'inspirant de Jésus et de Moïse. Il est aussi probable qu'il va travailler à sa formation de prophète en vue de réaliser l'unité du monde arabe sur la base d'un Dieu unique à la façon de Moïse, plusieurs hypothèses étant avancées ; mais il veut avant tout combattre les dérives idolâtriques du culte des pères de l'Islam, Abraham et Ismaël. Il rejettera le judaïsme et le christianisme, considérés à ses yeux comme des religions corrompues, ne parvenant pas à créer un monde stable (stabilité qui manquera cruellement à l'islam !). Entre temps, il fait huit enfants à Cadige ; on peut supposer qu'il n'a pas dû perdre de temps, en raison de l'âge de son épouse. Elle lui donnera quatre garçons et quatre filles ; les garçons mourront en bas âge, les filles se marieront ; la dernière, Fatime, sera offerte en mariage par le prophète à son brave Ali. Seule des filles, Fatime survivra à son père de quelques années.

4. Il a quarante ans. Désormais le prophète est né. Il a reçu la parole de Dieu par l'intermédiaire de l'archange Gabriel et le don de la transmettre à travers le Coran, le livre saint. Dès ses

premières sorties publiques, il se heurte à l'incrédulité et à l'hostilité des Mecquois, malgré l'image d'un Jésus prédicateur qu'il tente de se composer à l'imitation de Nazaréen. Il est accusé de blasphémer la religion dont les Coreïshites sont les fervents gardiens ; ses ennemis le dépeignent comme un « *tyran qui se sert du voile respecté de la religion pour accomplir ses desseins ambitieux.* » Mahomet n'en a cure et n'en continue pas moins sa prédication ; il persiste à dénoncer l'idolâtrie. Rien n'y fera ; il est chassé de la Mecque, comme il le sera de Taïef où il tente de se réfugier. Il se repliera en dernier recours et définitivement à Médine (ex-Yatreb), cette fois soutenu par de nouveaux prosélytes, intérieurs et extérieurs à la ville : les Ansariens, ceux de la ville qui l'accueilleront ; les Mohagériens, ceux qui l'ont accompagné depuis la Mecque dans son exil forcé ; c'est le temps de l'hégire (la fuite), en l'an 622 de notre calendrier grégorien.

Pour s'attacher Abubekr, un de ses plus fidèles compagnons, nous dit Savary, « (...) *Il avait épousé sa fille Aïcha encore enfant. Son extrême jeunesse ayant fait différer la cérémonie du mariage, il le consumma huit mois après l'hégire, lorsqu'elle n'avait encore que neuf ans. Il fit bâtir à sa jeune épouse une maison à côté de la sienne. Il eut cette attention pour toutes les femmes qu'il épousa dans la suite.* » Cette précision dans la vie de Mahomet est importante, car elle nous révèle la véritable nature du prophète, sa véritable moralité et les défauts de la cuirasse. N'est pas Jésus qui veut : la suite va le démontrer. Il épousera une quinzaine de femmes dont Aïcha la préférée, ainsi que la femme de son fils adoptif, Zaïd, qu'il mettra d'office dans son lit. « *L'amour du plaisir auquel il sacrifia toute sa vie ne suspendait point l'exécution de ses desseins.* », constate Savary.

5. Installé à Médine, désormais maître des lieux, comprenons « *roi et pontife* », « *chef de la loi divine et de la loi civile* », donc chef du temporel et du spirituel, il va amalgamer les deux ordres et les ériger en loi générale sous forme de théocratie sur la base d'un Dieu unique, comme Moïse, comme les chrétiens ; enfin il va pouvoir donner sa pleine mesure et agir à sa guise. La prédication ne suffisant pas pour imposer la « loi » de Dieu, il va employer la manière forte ; il se donne les moyens de faire parler les armes, et il va les faire parler ! Il fait surveiller les Coreïshites

et provoque des rezzous, histoire de financer ce qui sera désormais connu sous le nom de « guerre sainte » ou Djihad. Informé de l'arrivée d'une caravane de mille chameaux richement chargés en provenance de Syrie et conduite par les Coreïshites, il passe à l'attaque. C'est la journée de Beder. Il remporte une victoire retentissante : elle sera décisive pour la suite de son apostolat sanglant.

7. Il a la cinquantaine passée. Durant onze ans, il va lever l'étendard de l'islamisme et le porter dans toute l'Arabie... Il ne connaît que la loi du sabre pour obliger les infidèles à embrasser l'islam. Quand il a commencé à la journée de Beder, il avait péniblement réuni trois cents hommes contre neuf cents. Il va transformer ses disciples les plus proches en généraux invincibles, tels Hamza, Abdallah, Jafar, Khaled, le « féroce » Omar qui ne rêvait que de couper la tête à quiconque se permettait d'avoir un mot de travers envers l'Apôtre de Dieu ou de l'islam, au point que Mahomet devait le retenir (il est aussi celui qui aurait brûlé, bien après la mort du prophète, la grande bibliothèque d'Alexandrie), et bien sûr le fidèle Ali, l'homme de tous les combats. Quelques années plus tard, quand il entreprend l'expédition de Tabouk pour défier la puissance grecque (la « mollesse » des Grecs l'exaspérait), il aligne une armée de trente mille hommes, dont dix mille cavaliers... Entre temps, il soumettra sans combat de nombreuses tribus, sur son seul nom d'Apôtre de Dieu ; le plus souvent ceux-ci se soumettaient pour n'avoir pas à subir les foudres du prophète ; Savary en convient lui-même, bien timidement : « *Il est vrai que les apôtres qu'il envoyait pour convertir les idolâtres n'étaient pas des hommes de paix. Ils prêchaient l'épée à la main ; et proposaient ou l'islamisme, ou l'esclavage.* » Il aurait pu ajouter : « ou la mort ! »

8. Mahomet en était à préparer la levée d'une armée de plus de quarante mille hommes pour mener l'ultime combat qui l'obsédait : triompher de l'empereur grec Héraclius, quand la maladie, puis la mort survenant, interrompit son règne. Il se serait éteint à l'âge de 63 ans sur le sein juvénile d'Aïcha, des suites lointaines d'une tentative d'empoisonnement commise par une captive juive à son service ; le poison aurait gravement détérioré

son système digestif. Aïcha devait avoir dix-huit ans. Elle intrigua pour évincer de la succession le fidèle et loyal Ali, cousin et gendre de Mahomet, et parvint à imposer son père, Abubekr.

9. À partir de Mahomet, la guerre entre les musulmans et les Grecs va durer 800 ans ! Un désastre pour la chrétienté : les témoins du Christ perdront l'Afrique du nord, l'Asie mineure (la Turquie actuelle) et, pour sept siècles, le sud de l'Espagne. L'implacable marche en avant guerrière de l'islam sera arrêtée net en Europe, dans les environs de Poitiers, par la victoire de Charles Martel (732). Plusieurs tentatives lancées par les Ottomans contre l'Europe chrétienne échoueront par la suite, dont les deux batailles de Vienne (1529 et 1683), et la bataille navale de Lépante (1571). À partir de ce moment, l'islam se replie sur lui-même et tombera en léthargie, jusqu'à nos jours.

10. Par leurs manœuvres politico-économiques irresponsables, aggravées de leur ignorance, par la puissance aveugle des pétrodollars et leur mépris arrogant de tout ce qui est humain, les Anglo-américains vont réactiver la bête qui était en coma dépassé, lui redonner toute sa virulence originelle... L'inconscience criminelle et la veulerie des chefs d'État Occidentaux n'a d'égale que la rouerie des chefs d'État arabes et orientaux ; ceux-ci se serviront de l'islam pour asservir leurs peuples, l'islam, arme de guerre redoutable, dont les nations chrétiennes, mais aussi orientales et asiatiques, n'ont pas fini de faire les frais.

*

L'islam, « religion » de paix, d'amour, de tolérance, de fraternité... ?

Voyons ce qu'il en est...

Avertissement sans frais de Mahomet au monde, il y a plus de 1300 ans. En quelques phrases, il en dit plus long sur sa détermination et ses véritables intentions que toute l'exégèse de son œuvre.

Durant la guerre dite du « fossé », Mahomet participe au creusement de ce fameux fossé destiné à protéger la ville de Médine des assauts des confédérés. Salman le Persan, qui avait rallié Mahomet, rapporte la prophétie suivante : **« J'étais, dit-il, auprès du prophète et je travaillais au fossé, lorsque je tombais sur une pierre**

qui résistait à mes efforts. Le prophète ayant vu l'obstacle qui m'arrêtait, prit la pioche et frappa un coup ; sa pioche fit jaillir un éclair. Il frappa un second coup, et un second éclair jaillit. Il en frappa un troisième qui fut suivi d'un troisième éclair » ; j'abrège et livre l'explication de cette parabole que Salman réclame du Prophète : **« Par le premier éclair, Dieu m'a promis la conquête du Yémen ; par le second, la conquête de la Syrie et de l'Occident ; par le troisième, celle de l'Orient. »**

Langage pour le moins surprenant dans la bouche d'un missionnaire propagateur d'une « religion » de paix, d'amour, de tolérance, etc. Il n'est en fait question que de conquêtes entreprises par un spadassin, qui annonce qu'elles ne se feront pas dans la douceur : tout infidèle qui ne défère pas à la soumission d'Allah appelle à lui la mort : symbolique de la pierre qui résiste au pic.

Mahomet aventurier, un guerrier, oui ; un homme de religion, non ! Maintenant examinons des extraits de ces versets qui sont des appels à la guerre ou au meurtre clairement exprimés, typiques de cette prétendue « religion » de paix, d'amour, etc. Pour faciliter la prise de conscience et bien cibler l'intention meurtrière, j'ai isolé les passages plus significatifs et les plus directs dans leur formulation :

- **La peine du talion est écrite pour le meurtre.** II, 173
- **Le péril de changer de religion est pire que le meurtre.** II, 187
- **S'ils vous attaquent, baignez-vous dans leur sang.** II, 187
- **Il est écrit que vous combattrez, que vous ayez ou non la guerre en horreur.** II, 212
- **Soit que vous attaquiez séparément ou en groupe.** IV, 73
- **Qu'ils n'aient pas assisté au combat.** IV, 74 (Récurrence guerrière explicite du mot combat)
- **Nous aurions remporté un riche butin.** IV, 75 (Présume la guerre et le pillage)
- **Soit qu'ils succombent en combattant, soit qu'ils sortent victorieux du combat.** IV, 76
- **Seigneur tire-nous de cette ville perverse et envoie-nous un défenseur.** IV, 77 (Le contexte présuppose la guerre)
- **Combattez pour la foi.** IV, 86 (Récurrence ambiguë et fréquente du mot combattre et pas seulement à titre symbolique.)

• **Saisissez-les et mettez-les à mort partout où vous les trouverez.** IV – 91

• **Le fidèle qui, ayant quitté sa famille pour se ranger sous les étendards de Dieu et de son apôtre, viendra à mourir, recevra sa récompense des mains de Dieu clément et miséricordieux.** IV, 101 (Viendra à mourir... au combat !)

• **Lorsque tu seras à la tête de l'armée et que tu annonceras la prière, qu'une partie prenne les armes et prie avec toi.** IV, 103 (Où l'on voit clairement la militarisation de la religion.)

• **Qu'ils prennent leur sûreté en priant et qu'ils soient armés.** IV, 103

• **Si la maladie ou la pluie vous obligent à vous désarmer.** IV, 103

• **Dieu a préparé aux infidèles un supplice ignominieux.** IV, 103 (Connotation faisant référence à un châtiment terrestre plutôt que céleste.)

• **J'épouvanterai les impies.** VIII, 12 (Faire régner la peur.)

• **Appesantissez vos bras sur leurs têtes.** VIII, 12 (Décapitez-les — Dans une autre traduction : « Frappez donc au-dessus des cous. »)

• **Frappez-les sur les pieds et les mains et n'épargnez aucun d'eux.** VIII, 12

• **Ce n'est pas vous qui les avez tués ; ils sont tombés sur le glaive du Tout-Puissant.** VIII, 17 (Violence et hypocrisie !)

• **Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de schisme.** VIII, 40

• **Souvenez-vous que vous devez la cinquième part de butin à Dieu, au prophète, à ses parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs.** VIII, 42

La notion de butin est aussi chère à Mahomet que salutaire pour lui, car, partant de rien et considéré à ses débuts comme un individu farfelu et exhibitionniste, ennemi du peuple arabe, c'est sur la guerre et le pillage qu'il construira et renforcera son pouvoir de chef spirituel. Quand il assurait lui-même la victoire à la tête de son armée, la totalité du butin lui revenait ; quand c'étaient ses généraux, seulement le cinquième lui revenait.

• **L'incrédule qui refuse de croire à l'islamisme est plus abject que la brute aux yeux de l'Éternel.** VIII, 57

• **Si le sort des armes les fait tomber entre tes mains, effraye par leur supplice ceux qui les suivent, afin qu'ils y songent** (de croire à l'islam). VIII, 59

• **Ô prophète ! Encourage les croyants au combat.** VIII, 66

• **Les mois sacrés écoulés, mettez à mort les idolâtres, partout où vous les rencontrerez. Faites-les prisonniers. Assiégez leurs villes. Tendez-leur des embûches de toutes parts.** IX, 5

• **Combattez ceux qui ne croient point en Dieu...** IX, 29 (Récurrence au combat pour Dieu, et pas seulement par la foi, par les armes aussi.)

• **Combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient le tribut de leurs propres mains et qu'ils soient soumis.** IX, 29 (Non content du butin, il lui faut encore un tribut.)

• **Ils combattront, mettront à mort leurs ennemis, tomberont sous leurs coups ; les promesses qui leur sont faites dans le Pentateuque, l'Évangile et le Coran, s'accompliront.** IX, 112

Noter que, dès l'origine, Le Coran relie les trois livres fondateurs des trois « religions ». D'où l'expression trop souvent reprise de nos jours par nos intellectuels gauchistes et ignares de « religions du Livre » ou « religions abrahamiques », descendantes d'Abraham. Expression purement musulmane, les Évangiles n'ont absolument rien à voir avec les religions ou gens dits du Livre, et l'on se demande ce qu'ils ont de légitime dans ces appels au meurtre : les Évangiles n'ont jamais au grand jamais commandé de mettre à mort quiconque, ennemi du Christ ou infidèles ; rappelons la formule définitive de Jésus qui ne laisse aucun doute à ce sujet : « *Avant qu'Abraham fût, je Suis* » ; autrement dit la filiation divine du Christ prime spirituellement sur la filiation charnelle d'Abraham.

• **Il ne faut pas que tous les fidèles prennent les armes à la fois.** IX, 123

• **Ô croyants ! Combattez vos voisins infidèles. Qu'ils trouvent des ennemis implacables.** IX, 124

• **Combattez-les jusqu'à ce que vous en ayez fait un grand carnage ; chargez de chaînes les captifs.** XLVII, 4

• **Les impies qui mettront un obstacle à ceux qui veulent combattre pour la foi.** XLVII, 36

• **N'offrez point la paix. Vous êtes supérieurs à vos ennemis.** XLVII, 37

• **Nous vous inviterons à combattre contre une nation puissante et belliqueuse.** XLVIII, 16 (Toujours la récurrence guerrière explicite du mot combattre)

Au bonheur des dames

Quatre versets complets au sujet des femmes.

• **Si quelqu'une de vos femmes a commis l'adultère, appelez quatre témoins. Si leur témoignage se réunissent contre elle, enfermez-la dans votre maison, jusqu'à ce que la mort termine sa carrière.** IV, 19 (Noter l'expression « quelqu'une de vos femmes »)

• **Les hommes sont supérieurs aux femmes, parce que Dieu leur a donné la prééminence sur elles et qu'ils les dotent de leurs biens. Les femmes doivent être obéissantes et taire les secrets de leurs époux, puisque le ciel les a confiés à leur garde. Les maris qui ont à souffrir de leur désobéissance, peuvent les punir, les laisser seules dans leur lit, et même les frapper. La soumission des femmes doivent les mettre à l'abri des mauvais traitements. Dieu est grand et sublime.** IV, 38 (Qu'ajouter à cela ? Que Dieu est grand et sublime !)

Parce que des voix musulmanes « modérées » affirment que le port de la burqa ou abaya ou niqab ne serait pas un commandement du Coran, mais seulement une obligation due à la seule initiative des islamistes les plus extrémistes. Le verset suivant infirme totalement leurs allégations : ce sont les islamistes les plus extrémistes qui sont dans la vérité du Livre « incréé » :

• **Ordonne aux femmes de baisser les yeux, de conserver leur pureté, et de ne montrer de leur corps que ce qui doit paraître. Qu'elles aient le sein couvert. Qu'elles ne laissent voir leur visage qu'à leurs maris, leurs pères, leurs grands-pères, leurs enfants, aux enfants de leurs maris, à leurs frères, leurs neveux, leurs femmes, leurs esclaves, leurs serviteurs (excepté ceux qui ne leur sont pas d'une absolue nécessité), et aux enfants qui ne savent pas ce qu'on doit couvrir. Qu'elles n'agitent point les pieds de manière à laisser apercevoir des charmes qui doivent être voilés. Ô fidèles !**

Tournez vos cœurs vers le seigneur, afin que vous soyez heureux. XXIV, 31

Commandement risible quand on connaît la vie intime du Prophète. Avec lui, on est dans le plus parfait exemple du « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais ». Les adeptes de la secte aiment de leur prophète cette franche hypocrisie dont les relents de pharisaïsme imprègnent les prescriptions du Coran. Voir ci-dessous un autre épisode du même type avec l'affaire des drachmes.

Le devoir conjugal selon l'islam :

• Vos femmes sont votre champ. Cultivez-le toutes les fois qu'il vous plaira. Prémunissez vos cœurs. Craignez le Seigneur, et songez que vous retournerez à lui. Annonce aux croyants le bonheur qui les attend. II, 223 (Le bonheur de cultiver le champ ?)

*

Maintenant posons-nous cette question :

Où a-t-on vu que Jésus parle dans l'Évangile comme on parle ou écrit dans le Coran ou dans l'Ancien Testament ? Où a-t-on vu qu'il a mené une vie dissolue ou contraire aux mœurs qu'il a lui-même prêchées, tels Moïse et Mahomet ? Où a-t-on vu qu'il ait donné la mort de sa propre main, comme le firent Moïse et Mahomet ? Où a-t-on vu qu'il commandait des armées ou des bandes de pillards, tels des chefs de guerre comme Moïse et Mahomet ? Où a-t-on vu qu'il prononçait des sentences de mort, qu'il appelait à la guerre « sainte », au meurtre, à la vengeance, à la lapidation, à la torture, à l'extermination, à l'égorgeement, à la décapitation, etc., au nom de Dieu et de l'Au-delà à la façon d'un Moïse ou d'un Mahomet, sans parler du reste ?...

La VOLONTÉ DE DIEU ne s'impose pas par les armes, ni par le meurtre, ni par l'assassinat, ni par l'esclavage.

Où a-t-on vu que Jésus, tels des Moïse ou Mahomet fanatiques, exciterait son peuple à la violence, et en ferait une exception céleste à la domination arrogante, devant laquelle les autres peuples de la Terre devraient s'abaisser et se soumettre ?

Qu'on nous montre, en deux mille ans, où et quand les successeurs de Jésus et des Apôtres ont prêché la violence et la barbarie au nom de Dieu, sinon d'en appeler à la défense du monde chrétien dans des situations historiques critiques ?

Enfin, et pour nous en tenir là, Jésus manifestait deux vertus intrinsèques de sa dignité divine que l'on chercherait en vain, tant chez Moïse que chez Mahomet : la pauvreté et la chasteté. Au-dessus de la jouissance hédoniste des biens matériels et des plaisirs charnels : l'exacte symétrie de Satan, le Prince de ce monde...

Selon les normes civilisatrices en vigueur dans l'Occident chrétien (catholique), normes issues de la morale gréco-latine et chrétienne ou helléno-chrétienne à l'origine de la civilisation française et européenne, Mahomet peut être ainsi défini :

Un chef de guerre hors norme (une vingtaine d'expéditions dont neuf batailles), un imprécateur, un tyran, un dictateur, un pillard, un racketteur (obligation du tribut sacré), un tueur froid rempli de duplicité (exécution, massacres), un terroriste, un esclavagiste, un pédophile (Aïcha), un polygame (15 épouses dont 12 mariages consommés) — Faut-il encore compter la femme volée à son fils adoptif Zaïd, après la répudiation forcée de celle-ci ?

Pour les musulmans, il est l'**Apôtre de Dieu, le Beau Modèle.**

Pour notre société occidentale, un terroriste comme Mahomet passerait la frontière, il irait directement en prison sous divers chefs d'accusations dont celui de « crime contre l'humanité ».

Pour nous, chrétiens de foi catholique, Moïse comme Mahomet ne possèdent aucune des qualités sapientiales et spirituelles les autorisant à se faire passer pour des envoyés de Dieu — surtout après la venue de Jésus —, et à se poser en prophètes inspirés. À travers Allah, Mahomet a réhabilité le Dieu vengeur et terrifiant des Juifs ; il a excellé dans la guerre et la harangue, à la différence de Moïse qui, lui, répugnait à s'exprimer en public.

Était-il apte à faire preuve d'indulgence et de générosité ? Il se donne souvent le beau rôle, mais il pratiquait la générosité et le pardon de celui qui dispose de la vie des autres. Voici un exemple qui en dit long sur la duplicité du Prophète : *« O Musulmans ! Si j'ai fait flageller un seul d'entre vous, voilà mon dos, qu'il frappe. Si j'ai flétri sa réputation, qu'il déchire la mienne ; si je lui ai fait souffrir un affront, qu'il me traite de la même manière ; si je lui ai demandé de l'argent injustement, voilà ma bourse. Que personne ne soit arrêté par la crainte de mon ressentiment ; l'injustice*

n'entre point dans mon caractère » Ce discours prononcé, il descendit de la tribune, et fit la prière de midi. Lorsqu'elle fut finie, un homme vint demander trois drachmes qui lui étaient dues. Mahomet les lui remit avec l'intérêt, en disant : « Le déshonneur de ce monde est plus facile à supporter que l'opprobre de l'autre. Dieu, ajouta-t-il, a donné le choix de cette vie ou de la vie éternelle à l'un de ses serviteurs ; et il a préféré la vie éternelle. » Nonobstant qu'il a bien profité de cette vie, il rend les trois drachmes : Mahomet est mort immensément riche ! Tel que le personnage nous est officiellement décrit, espérons qu'il n'aura pas fait payer de sa vie l'impudent aux trois drachmes qui ose le défier publiquement en le prenant au mot, à moins que cela ne soit qu'une mise en scène... **Mahomet est mort comme Moïse, dans son lit, riche, entouré et adulé ; Jésus, supplicié sur la Croix, est mort pauvre, abandonné, rejeté : où est la gloire du Beau Modèle ?** Sur son lit de mort, il refusera d'évoquer sa succession temporelle et « spirituelle », se contentant de se soucier de son inhumation et de l'image qu'il laissera dans le souvenir de ses sectateurs.

Non, décidément, n'est pas Jésus-Christ qui veut.

A-t-il réellement apporté aux musulmans des bienfaits qui n'existaient pas avant lui ? Ils paraissent peu évidents au regard du malheur qu'il a provoqué dans le monde oriental et ailleurs. Toutefois au plan civil, il abolit une tradition barbare chez les Arabes d'enterrer vivantes, aussitôt nées, les filles qu'ils ne pouvaient nourrir ou qu'ils avaient eues de commerces illégitimes (dans l'antiquité, on « exposait » les nouveau-nés), mais aussi les enfants qu'ils sacrifiaient sur les autels (lui, il les sacrifiait à la guerre !). Il interdit le vin et les jeux dans son armée ; ces dispositions disciplinaires associées à l'exaltation de ses guerriers, fanatisés par l'usage de stimulants psychoactifs, comme souvent chez les peuples arabes, furent parmi celles qui assurèrent les nombreuses victoires de Mahomet, face à des tribus peu organisées qui réglaient entre elles des conflits n'allant pas au-delà des querelles de famille ou de tribus, fussent-elles violentes... Cela dit, comme il était lui-même aussi généreusement corrompu qu'hypocrite et sans scrupules, le voile de pudicité qu'il a fait retomber sur les musulmans n'est qu'un rideau recouvrant la réalité d'une perversité latente ou explicite qui imprègne le Coran et se donne libre cours. Nous ignorerons ici, les hadiths et la charia.

*

Quoi qu'il en soit de l'islam, les peuples arabes ont perdu leur liberté, et peut-être la possibilité d'une évolution civilisatrice plus enrichissante et moralement plus gratifiante que cette pseudo-religion théocratique totalitaire qui s'est imposée par la terreur partout où elle a sévi, pour n'apparaître, dans les faits, qu'un gouvernement de la peur, comme tant d'autres tout au long de l'histoire de l'humanité. L'islam n'est qu'une idéologie de conquête agressive, fondée sur le rejet et l'éradication de tout ce qui n'est pas lui-même ; il a servi d'instrument de fanatisation des masses pour supporter leur ardeur au combat ; son message dégage une violence explicite, intolérable, qui le rend inassimilable et incompatible avec la notion de religion au sens occidental, depuis la Révélation divine : la lettre, l'esprit, les mots, les faits parlent d'eux-mêmes... Ni le contenu idéologique du Coran, ni Mahomet considéré comme prophète, ni l'histoire de l'islam, qui n'est qu'une vaste coulée de sang jonchée de cadavres, ne peuvent être comparés dans les mêmes termes, tant avec les paroles de l'Inspireur céleste de la chrétienté et son exemple vivant, qu'avec la mission apostolique de l'Église catholique au cours des siècles.

Mahomet laisse quant à lui l'image d'un charlatan de génie certes, doublé d'un stratège habile ; mais à l'égal d'un Moïse, son modèle, il n'est qu'un chef de guerre, un chef de tribu, et pas autre chose, n'hésitant pas à recourir sans état d'âme à la violence extrême, voire à la cruauté. Il n'y a aucun point commun — pour ne pas parler d'antagonisme métaphysique — entre lui et le Christ, si ce n'est quelques emprunts à la Révélation (celle-ci se retrouvant victime d'un détournement), qui n'ont rien à voir avec la Vérité ultime de l'homme de Nazareth. La vie de Mahomet n'est qu'un déroulé de bruit et de fureur ; on chercherait vainement chez lui la tranquille sérénité du Galiléen face à l'adversité farouche que lui opposent le démon et les pharisiens dans sa mission terrestre ; un Jésus qui n'en était pas moins ferme et sans concession sur les principes, comme nous l'avons vu. Il ne s'est jamais autorisé à tuer pour avoir raison, à pratiquer la terreur pour imposer la loi surnaturelle, à corrompre les consciences pour s'attirer des disciples.

L'exemple par la parole, par les mœurs, par la Foi, ont suffi.

*

D'après des faits historiques circonstanciés indiscutables et des écrits n'ayant jamais été réfutés par ceux-là mêmes qui s'en inspirent, ces deux prétendues religions que sont le judaïsme et l'islam, ne reflètent que les pires représentations humaines de la violence, du mensonge, de l'hypocrisie ; je n'ai d'ailleurs jamais trouvé le moindre soupçon de spiritualité dans le Coran et l'Ancien Testament, sinon des onces de sagesse ; on confond malheureusement trop souvent sagesse humaine et sagesse divine : Marc-Aurèle qui persécutait les chrétiens, pour prendre cet exemple, était un sage ; les pages de l'A.T. regorgent d'actes de cruauté dont je n'ai donné ci-dessus qu'un aperçu significatif, même si ces pages alternent avec des chapitres pleins d'humaine sagesse et de rédemption.

Résultant de la confusion ou d'amalgames du temporel et du surnaturel, s'étant de plus constituées par le détournement du nom de Dieu — celui-ci instrumentalisé en tant que caution divine de systèmes de gouvernement par la terreur —, j'en conclus que le judaïsme et l'islam, l'un comme l'autre, sont des organisations politico-théocratiques dont la survivance archaïque se manifeste par des mœurs primitives et des pratiques d'essence criminogènes, inacceptables dans nos sociétés occidentales, surtout après la venue de Jésus-Christ ; dans l'expression « guerre sainte », « sainte » est de trop ; ces systèmes politico-théocratiques doivent être définis selon les normes morales et éthiques de la civilisation occidentale helléno-chrétienne comme des « **organisations criminelles d'État** », fondées sur des « **idéologies barbares** » à prétentions religieuses, exactement comme on pourrait définir un vulgaire communisme, mais sans la religion. Autrement dit, ainsi que nous venons de le démontrer, **le judaïsme et l'islam sont des commandements de tuer donnés au nom de « Dieu », l'image du Tout-Puissant, victime d'usurpation et de détournements criminels, n'étant là que pour cautionner la violence, le crime, l'esclavage.**

Le Dieu Créateur ne peut être un Dieu criminel qui tue ou fait tuer en son divin Nom ses propres créatures.

*

SOMMAIRE

Préface.....	10
Intoduction	18

PREMIÈRE PARTIE

Un nommé Jésus	43
Fils de Dieu, prophète ou ectoplasme ?	44
L'enseignement.....	61
Première partie.	61
Deuxième partie	61
Luxidité prophétique de Jésus.....	92
Saint-Paul	94
L'apostolat	97
La doctrine	107
Les Actes des Apôtres.....	121
Éléments de controverse	126
L'Apocalypse	151

DEUXIÈME PARTIE

Éléments du dogme.....	129
Le Père	131
Le Fils	131
Le Saint-Esprit	132
Le Catéchisme.....	134
Le Missel.....	135
Comment le christianisme s'est répandu dans le monde ?	137
L'Église porteuse de civilisation.....	143
Que retirer de l'enseignement de Jésus ?	148
Anecdote	151

Annexe 1

Mater Ecclesia.....	157
---------------------	-----

Annexe 2

Le philosophe et ses fantasmes	167
--------------------------------------	-----

Annexe 3

Deux, trois, choses.....	179
La Grande Tribulation	189
Annexe spéciale	
Islam, Judaïsme.....	191
Moïse	191
Mahomet	201

LA QUADRATURE DE L'HOMME VRAI

